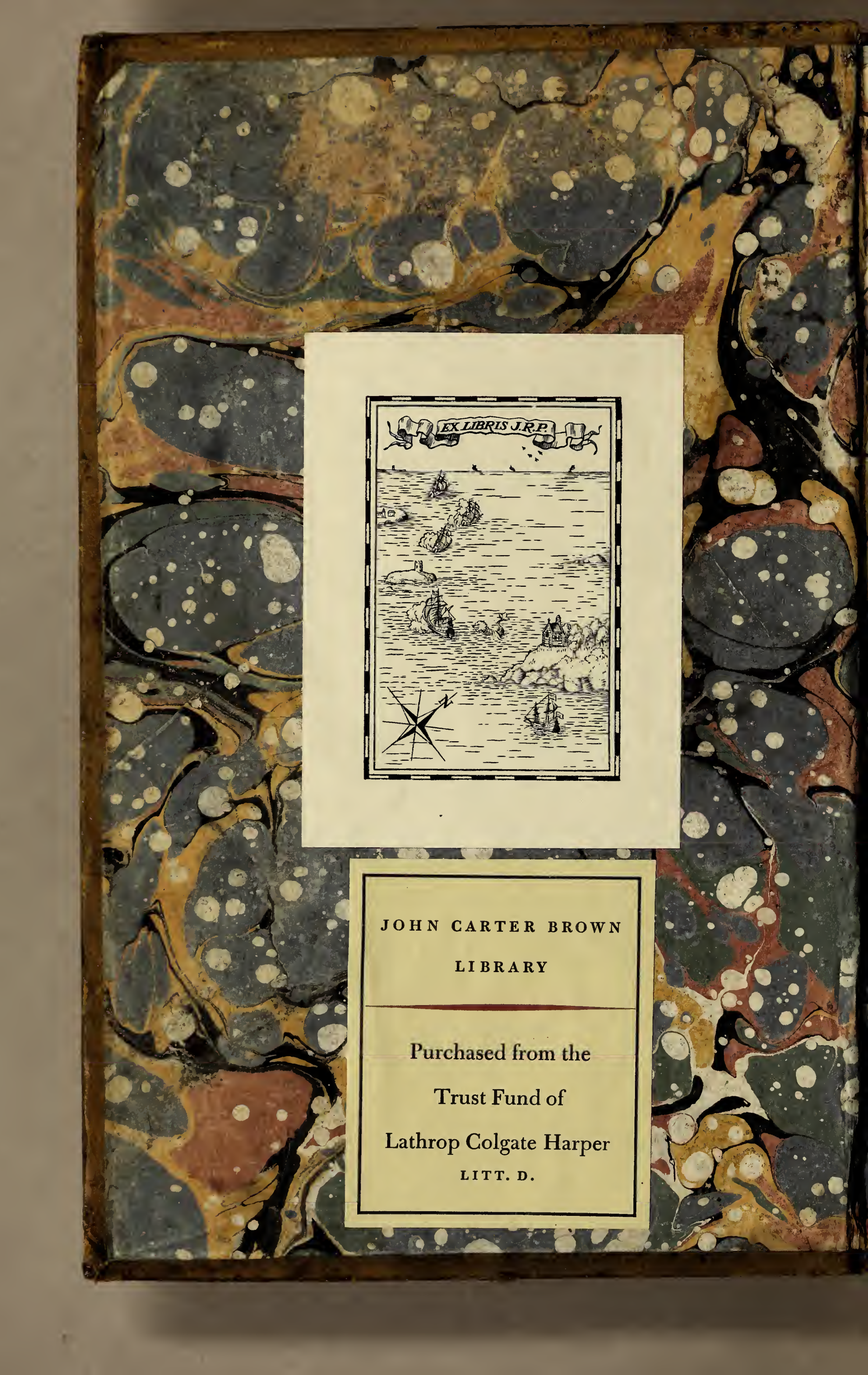
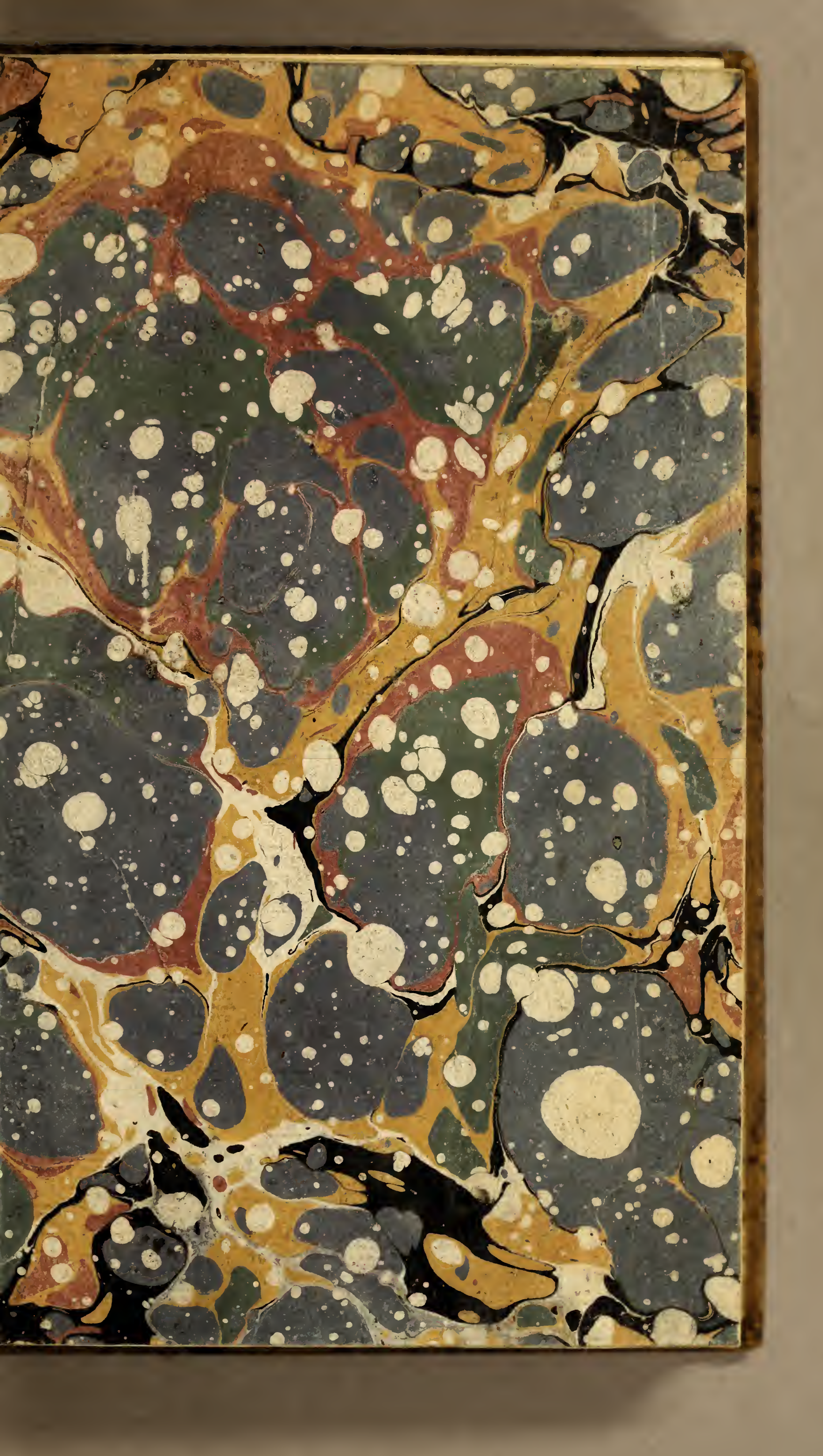
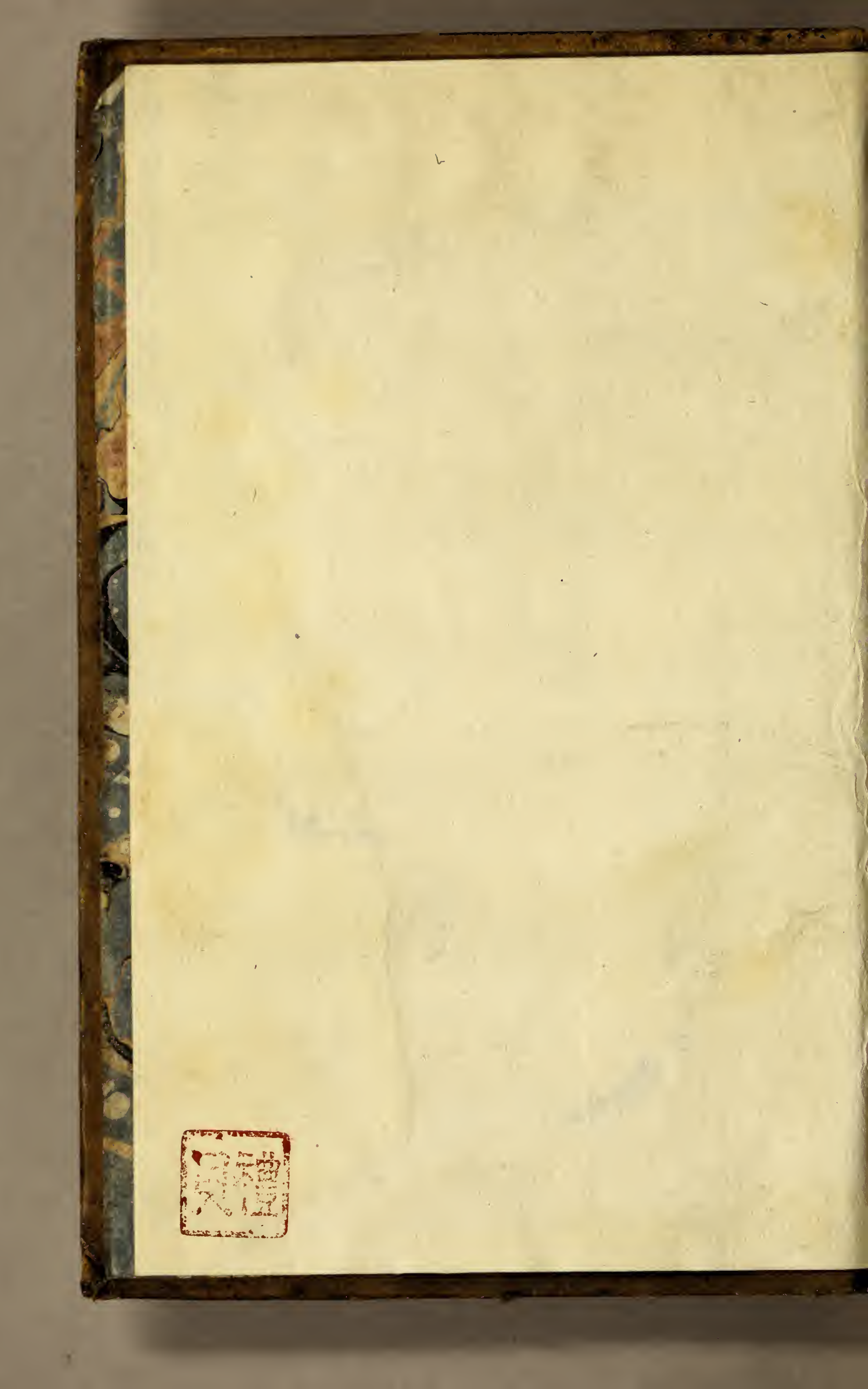


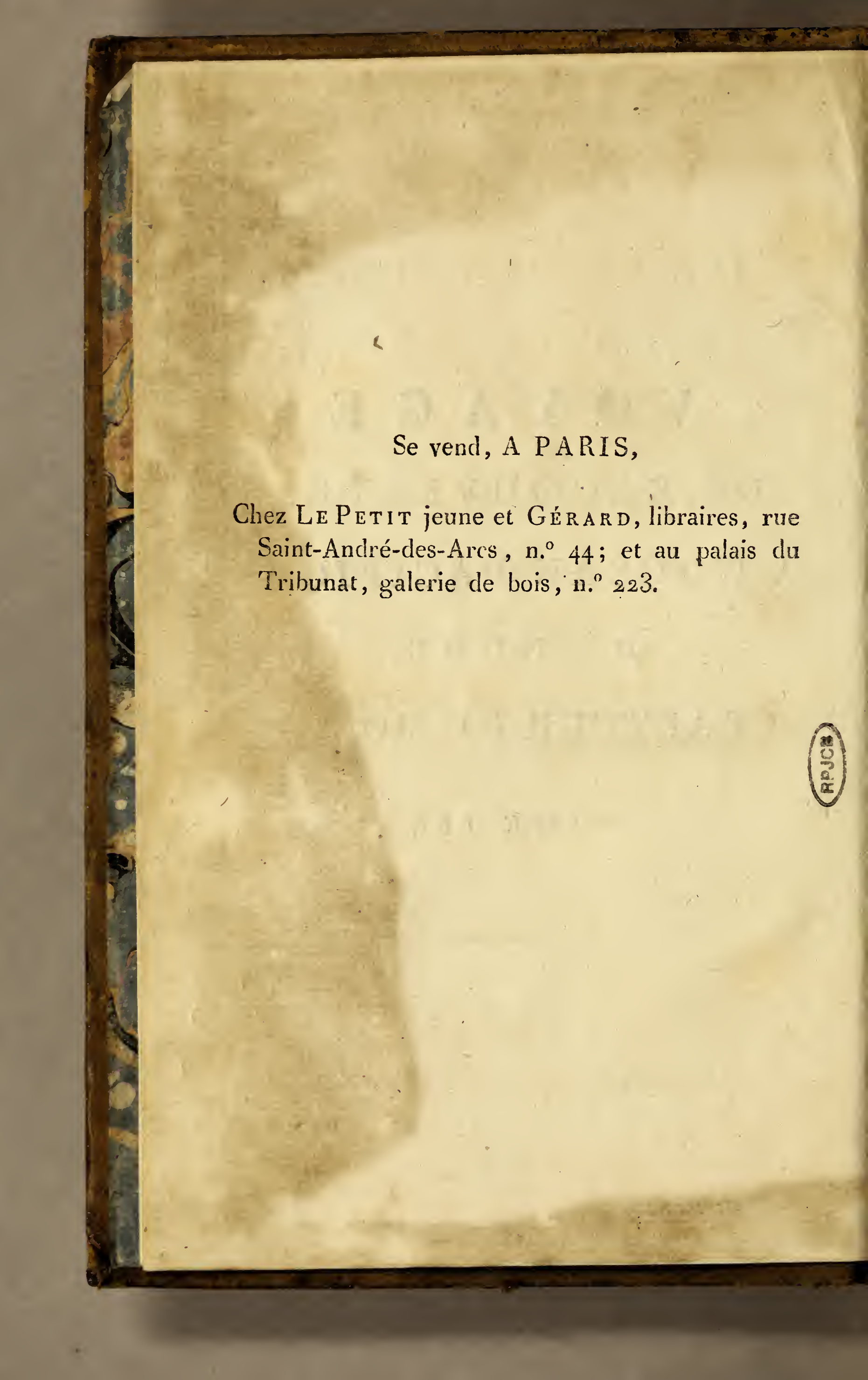

EX LIBRIS J.R.P.





VOYAGE
DE DÉCOUVERTES,
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

TOME III.



Se vend, A PARIS,

Chez LE PETIT jeune et GÉRARD, libraires, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 44; et au palais du Tribunat, galerie de bois, n.° 223.

VOYAGE
DE DÉCOUVERTES,
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE;

Entrepris par ordre de sa MAJESTÉ BRITANNIQUE;

Exécuté, pendant les années 1790, 1791, 1792, 1793, 1794 et 1795, par le capitaine GEORGE VANCOUVER;

Traduit de l'anglais par P. F. HENRY;

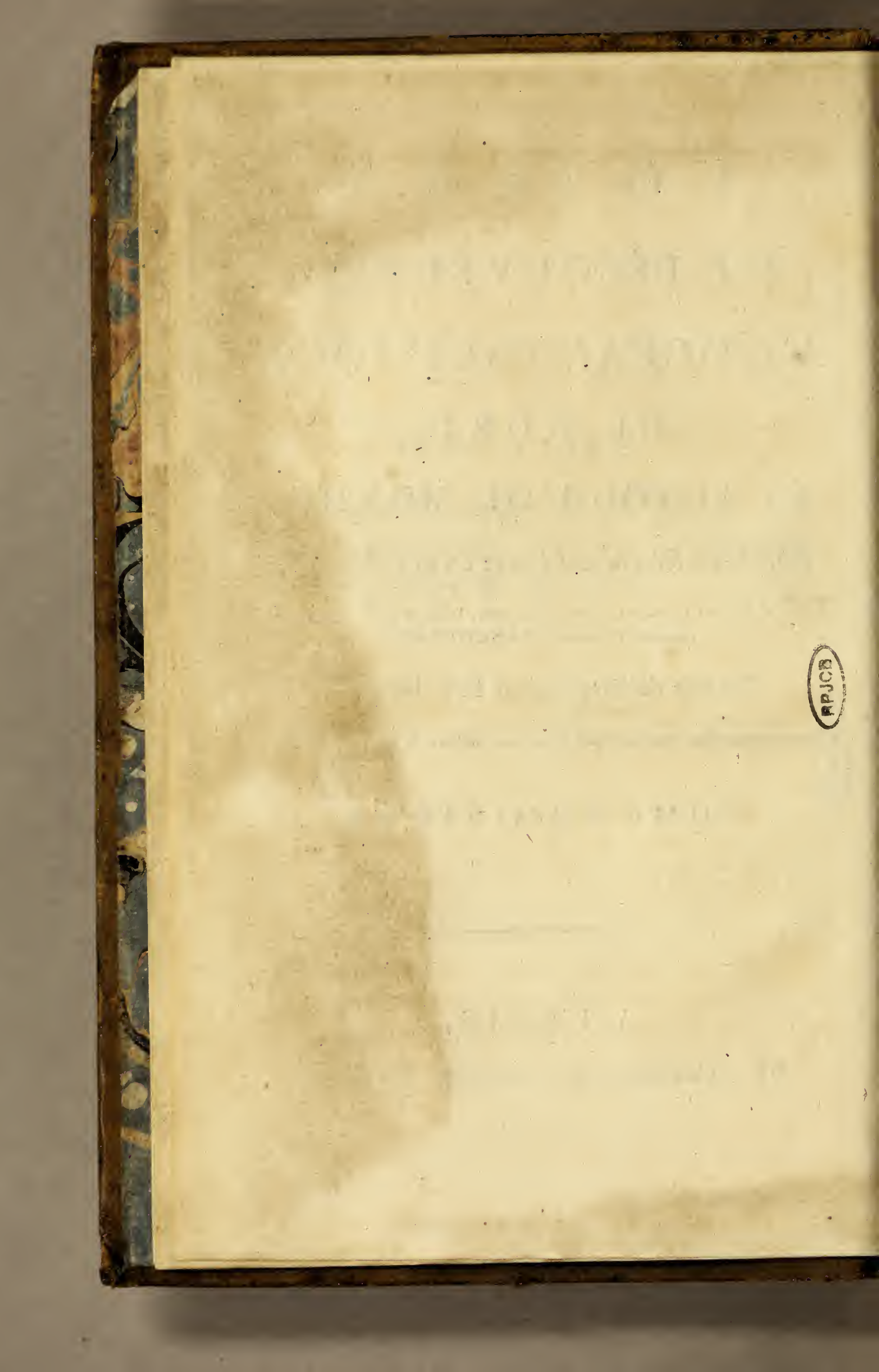
Et accompagné d'un ATLAS, composé de diverses planches et de cartes géographiques.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN X.


RPJCB

VOYAGE
A L'OCÉAN PACIFIQUE
DU NORD,
ET AUTOUR DU MONDE.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Départ du lieutenant *Broughton* pour l'*Angleterre*. — Nous faisons route vers les *îles Sandwich*. — Nous recherchons vainement les *îles de Los-Mayos*. — Arrivée à *Owhyhée*. — Visite des chefs. — Nous jetons l'ancre dans la baie de *Karakakoua*. — Débarquement du bétail. — Règlements adoptés. — Récit de deux matelots anglais qui résidaient dans l'île. — Prise de la goëlette *la Belle-Américaine*. — Caractère de quelques-uns des chefs principaux.

MALGRÉ mon empressement à quitter Monterrey, pour reprendre les opérations dont j'étais chargé, et ne pas retenir plus long-

temps Don Quadra, nos différents travaux furent cause que les cartes, les dessins, les dépêches et tous les documents que je voulais faire passer en Angleterre, ne furent prêts que le 6 janvier 1793. Pour la première fois depuis notre arrivée dans cette baie, le temps changea tout-à-coup dans l'après-dînée du 7. Le vent souffla grand frais de sud-est, accompagné de grains pesants et de torrents de pluie. Une autre circonstance concourut encore à nous retenir. L'armurier du Chatam, qui était un excellent ouvrier, trouva moyen, ainsi qu'un des meilleurs soldats de marine de ce vaisseau, de s'absenter dans le cours de cette journée. La perte du premier était d'autant plus importante que nous n'avions personne qui fût en état de le remplacer. Le seul moyen de retrouver les deux fugitifs était de les réclamer formellement près de Don Quadra, et de Don Arguellos, commandant du Presidio. En conséquence, ces messieurs firent les démarches qu'ils avaient déja faites en pareille occasion, relativement à un matelot de la Découverte qui avait pris la fuite. Toutefois le meilleur expédient que l'on employa fut la promesse de donner une somme de vingt-cinq piastres à celui ou à ceux qui ramèneraient un de ces déserteurs. Quand même le temps

eût été favorable, j'eusse attendu quelques jours l'effet des recherches que firent aussitôt les soldats espagnols; mais les vents de sud et de sud-ouest, suivis de calmes, continuèrent jusqu'au 13, qu'une brise de mer, régulière, du nord-ouest, prévalut.

Durant cet intervalle, on n'avait reçu aucune nouvelle des absents, et vainement on s'étoit mis à leur poursuite. Don Quadra me témoigna beaucoup de regrets que ce malheureux événement fût arrivé à l'instant même où nous devions nous séparer. Il donna des ordres pour que les déserteurs fussent emprisonnés dès qu'on aurait pu les arrêter, et pour qu'ils fussent renvoyés à Noutka, si à cette époque nous étions encore dans ces parages. Pour me prouver que les officiers espagnols n'étaient pour rien dans l'absence des fugitifs, il m'offrit obligeamment de remplacer l'armurier par le seul forgeron de l'établissement. La nécessité me contraignit d'accepter cette offre amicale, et cet homme monta à bord du Chatam. Les vaisseaux de Don Quadra étant ainsi que les nôtres prêts à mettre à la voile, il fut convenu que pour profiter le plus long-temps possible de la société les uns des autres, nous ferions route ensemble tant que le permettraient nos opérations respectives.

N'attendant alors qu'une favorable brise de terre pour appareiller, je remis mes dépêches à M. Broughton, avec ordre, autant que cela dépendrait de lui, de ne pas prendre un seul instant pour se rendre en Angleterre; et je confiai à M. Puget, mon premier lieutenant, le commandement du Chatam.

Un calme plat dura toute la nuit. Le 14, sur les 9 heures du matin, il s'éleva une petite brise de l'est à la faveur de laquelle la Découverte mit à la voile; mais ni les vaisseaux espagnols, ni le Chatam n'ayant pu appareiller, nous les attendîmes en travers de la pointe Pinos, à la distance de deux ou trois milles.

Le Chatam nous rejoignit le 15, à peu près à neuf heures du matin. Les vaisseaux espagnols étant arrivés le soir, nous fîmes route au sud avec une brise de nord, si faible que le lendemain 16, nous n'étions, à midi, que par 36° de latitude.

Le brig l'*Actif* devançait considérablement notre petite escadre; et l'*Aransasu* en étant le plus mauvais voilier, se trouvait au coucher du soleil, hors de vue, à l'arrière. Ni Don Quadra, ni moi, ne voulant perdre de temps, nous résolûmes de profiter d'un bon frais de nord, et d'aller en avant sans attendre ce navire. Le 18, à midi, nous étions par 32°

30′ de latitude et 239° 14′ de longitude. Là notre route commençait à n'être plus la même, et j'y donnai un dîner d'adieu à Don Quadra, à M. Broughton, et à tous ceux des Espagnols qui purent quitter leur vaisseau.

Une agréable brise du nord, la sérénité du ciel et la tranquillité de la mer me permirent de les conserver jusqu'à minuit, que nous nous séparâmes. Il n'y avait pas un seul des Espagnols que je pusse raisonnablement espérer de revoir encore. Ceux des lecteurs qui ont éprouvé une pareille séparation, sentiront seuls quelles furent mes sensations lorsque je dis un dernier adieu à Don Quadra, dont la bienveillance et le désintéressement nous avaient inspiré la plus grande vénération. Lorsque nos amis furent arrivés à bord de l'*Actif*, nous les saluâmes par trois acclamations, qu'ils nous rendirent de bon cœur; et nous continuâmes respectivement notre route avec toutes les voiles que nous pûmes porter.

Il n'arriva rien de digne de remarque jusqu'au 21 que disparut *Joseph Murgatroyd*, un des charpentiers de l'équipage. On l'avait vu, un quart-d'heure auparavant, ouvrir les sabords de la Sainte-Barbe ; et il est probable qu'il avait alors conçu l'idée de se détruire. Comme

il était bon nageur, que nous n'avions qu'une petite brise, que la mer était tranquille, et que tout était paisible sur ce point, s'il fût tombé par accident, on en eût été informé sur le champ, et l'on eût pu le sauver.

Dans l'intention de déterminer si un groupe, indiqué sur les cartes espagnoles, entre les 19 et 21 dégrés de latitude nord, et les 221 et 225 degrés de longitude est, existent ou n'existent pas, j'avais fait porter à l'est; mais soupçonnant que les vents légers que nous avions eus, étaient occasionnés par le voisinage du continent, je fis gouverner plus à l'ouest, le 22 et le 23, avec l'espoir d atteindre un vent alizé plus frais. Cependant je me trompai, car il tourna à l'ouest et au sud-ouest jusqu'au 26, où nous fûmes par 22° 10′ de latitude, et 236° 23′ de longitude.

Dans la journée du 26, quelques oiseaux du tropique, voltigèrent autour des vaisseaux. Le 28 au matin, étant à peu près dans la latitude assignée à la plus orientale des îles que nous cherchions, un signal avertit le Chatam de bien regarder à babord.

Nous dépassâmes le 31, une grande quantité de *Medusæ villiliæ*, semblables à celles que nous avions rencontrées, au printemps pré-

cedent ; mais elles n'occupaient qu'un espace de quelques lieues sur notre route, et n'étaient pas si nombreuses.

Le ciel étant d'une sérénité délicieuse nous permit, le 3 février, de faire les observations nécessaires pour déterminer notre longitude, que nous trouvâmes de 224° 2'. Notre latitude était de 19° 53'. Nous étions alors précisément au point où une carte que j'avais reçue de Don Quadra, place le centre de la plus orientale des prétendues *Iles de Los-Mayos*, que MM. Portlock et Dixon avaient aussi cherchées vainement.

Durant cette recherche, le vent fut modéré et se tint entre le sud-est et le nord-est. Le temps était très-agréable, et pendant le jour, nous avions un horizon immense, mais rien n'indiquait le voisinage d'une terre. Dans tous mes voyages sur cet océan, je n'avais pas vu un espace aussi désert que celui que nous parcourûmes depuis notre départ de la côte de la nouvelle Albion. Rien n'attira notre attention, que deux pailles-en-queues, un nigaud, à peu près autant de pétrels, et notre petite conserve. Une houle très-lourde et très-irrégulière, qui venait principalement du nord-ouest, donnait un tel mouvement au vaisseau, que toute opération

sédentaire était presque impossible. Comme à l'entrée de la nuit, on n'aperçut rien, aussi loin que la vue pût s'étendre à l'avant, et que nous avions dépassé dans l'ouest, la distance que l'on assigne aux *îles de Los-Mayos*, j'en conclus qu'elles ne s'y trouvaient pas, et en conséquence j'abandonnai, le 6 février, toute recherche ultérieure, et fis route vers *Owhyhée*.

Je dois observer, à cette occasion, que les officiers de marine, espagnols, ne croient point à l'existence de ces îles. On ne les voit sur leurs cartes de l'océan Pacifique que parce qu'un vieux pilote, fort habile, qui avait passé souvent entre l'Amérique méridionale et les Philippines, les a placées sur celle qu'il dressa lui-même; mais il n'a pu le faire que d'après une autorité qui n'était pas la sienne, puisqu'elles n'étaient point sur sa route.

Notre latitude observée, le 11, fut de 19° 34′, et notre longitude vraie de 207° 20′. Le lendemain, à neuf heures du matin, nous vîmes l'extrémité orientale d'*Owhyhée*, qui nous restait au 60° sud-est, à sept lieues de distance.

Mon intention était que M. Puget examinât, sur le Chatam, la pointe de cette île, dep is sa pointe est, en tournant au sud, jus-

qu'à la baie de *Karakakoua*, tandis que je m'occuperais de la reconnaissance des rivages opposés; et par ce moyen toute la côte de l'île devait être entièrement reconnue. La Découverte fut mise en panne pour communiquer ces instructions à M. Puget; et lorsqu'il les eut reçues, nous suivîmes respectivement notre route.

Je fis gouverner vers la pointe nord-est, qui forme aussi la pointe est d'une profonde baie, dans laquelle nous entrâmes avec précaution, de peur d'être affalés. Je mis en panne sur les quatre heures, à deux milles de la même pointe, dans l'espoir de voir quelques naturels; mais ayant été trompé dans mon attente, je gagnai le large, et louvoyai durant la nuit. Le lendemain matin, à l'aide d'un grand frais d'est-sud-est, nous prolongeâmes la côte nord-est d'Owhyhée, à la distance de deux ou trois milles des rivages, qui sont sans coupures, et se terminent la plupart en falaises de roche et à pic, avec de petites baies, bordées de grèves de sable, qui les rendent d'un facile accès pour les pirogues. Plusieurs courants d'eau se précipitaient de ces falaises dans l'Océan.

Cette partie de l'île offre un aspect affreux. Elle est absolument inculte, et le peu d'habi-

tations que l'on aperçut, étaient éparses, à une grande distance les unes des autres. Sur les neuf heures, une pirogue, sortie de l'une des petites baies, s'étant approchée, nous mîmes en panne, dans l'espoir qu'il en viendrait d'autres, mais il n'en parut point.

Les naturels nous firent entendre qu'un *tabou* général empêchait leurs compatriotes de communiquer avec nous, et qu'ils s'étaient exposés eux mêmes à être mis à mort, si les chefs ou les prêtres apprenaient qu'ils eussent transgressé la défense. Cette interdiction qui durait depuis quelques jours, devait cesser dans vingt-quatre heures, ou quarante-huit au plus. Les insulaires nous dirent aussi que *Tamaah-maah*, résidait alors à Karakakoua, et qu'il avait été défendu, sous peine de mort, de vendre des rafraîchissements aux navires européens ou américains, à moins que ce ne fût pour des *armes à feu et des munitions de guerre.*

Telles sont les suites funestes de l'inconséquence de ces aventuriers, qui n'ont pas craint d'en fournir à un peuple naturellement belliqueux et entreprenant, et qui même ont fait tomber le prix de la plupart des marchandises d'Europe, en enchérissant les uns sur les autres. Toutefois ceux des naturels qui

s'étaient hasardés à venir à bord, échangèrent un cochon, deux ou trois pièces de volaille, quelques racines et du fruit à pain, contre un peu de fer, et ils s'en retournèrent fort satisfaits.

A midi, nous arrivâmes en travers d'une partie de la côte-nord d'Owhyhée, qui présente un groupe remarquable de rochers pittoresques et déchiquetés, du sommet desquels de rapides cataractes se précipitent dans l'Océan. Ces torrents impétueux coulant sur ces roches noirâtres et nues, formaient un contraste frappant avec cette contrée enchanteresse, populeuse et bien cultivée, qui s'étend au loin, tant à l'est qu'à l'ouest, au-delà de ce redoutable rempart, jusqu'à des montagnes élevées, qui, lorsqu'on les voit, en mer, offrent un magnifique aspect. Presque au centre de ces falaises est une petite baie assez bonne, qui ressemble infiniment à celle de l'île de Sainte-Hélène, mais qui malheureusement paraît trop exposée à la lame et aux vents qui prévalent en général, pour qu'elle offre un bon mouillage.

La profondeur de la mer étant tombée tout-à-coup à sept brasses, nous fûmes forcés de prendre le large, et nous dépassâmes ensuite la pointe ouest de l'île, pointe qui,

d'après notre reconnaissance corrigée, gît par 20° 18′ de latitude et 204° de longitude. Etant entrés dans la baie de *Toeaigh*, nous mouillâmes (le 13) à sept heures, par quarante et une brasses, fond de sable brun, mêlé de petits morceaux de corail, environ à sept milles au sud de la pointe ci-dessus indiquée. La nuit fut très-orageuse; et sur les trois heures du matin, un grain nous tira hors du mouillage, mais comme je voulais, le plus qu'il me serait possible, examiner cette baie, je fis lever l'ancre, et nous pénétrâmes plus avant, malgré un très-grand frais de sud-est.

Le vent se modéra à mesure que le jour s'avança, et le temps devint agréable et serein. Les rivages adjacents, formant la partie nord-ouest de la baie, semblaient très-fertiles, et le grand nombre des habitations annonçait qu'elle était bien peuplée. Considérant que le *tabou* devait être expiré, je commençais à craindre que la circonspection des naturels n'eût quelque autre cause plus sérieuse; mais, à dix heures, nous vîmes une pirogue marcher vers nous. Je fis mettre immédiatement en panne, et lorsqu'elle se fut approchée du bord, nous apprîmes de ceux qui la montaient, qu'elle appartenait à *Kahowmotou*, qui résidait alors au village

de *Toeaigh*, situé au fond de la baie, et en travers duquel il y avait un bon mouillage, d'où l'on pouvait se procurer facilement d'excellente eau. Ils nous déclarèrent sans la moindre hésitation, que si l'on n'était pas venu nous visiter plutôt, c'était parce que l'île se trouvait sous une interdiction très-stricte, qui défendait aux habitants de se servir de leurs pirogues, ou de quitter le rivage de tout autre manière; mais ils ajoutèrent que le rang et la puissance de Kahowmotou, leur maître, l'autorisaient à ne point s'astreindre à cette défense. Ils nous dirent aussi que ce chef espérait que notre vaisseau était celui sur lequel s'était embarqué *Terehoua*, son serviteur bien aimé, qu'ils étaient envoyés pour s'en informer, et que dans le cas où les espérances de Kahowmotou seraient réalisées, ils devaient présenter de sa part, un cochon et quelques végétaux, à ce même Terehoua, qui témoigna sa reconnaissance de cette touchante preuve de souvenir par les larmes qui, à l'instant même, inondèrent son visage. Par ce message Kahowmotou me faisait prier de m'arrêter et de mouiller en travers de son village, où l'on me procurerait tous les rafraîchissements possibles, aussitôt qu'aurait fini le tabou, qui durait depuis quatre jours, et de-

vait cesser le surlendemain, au lever du soleil.

N'ayant aucun motif pour refuser cette invitation, je fis gouverner sur le village de Toeaigh ; et lorsque l'on eut trouvé un bon ancrage, nous mouillâmes par vingt-cinq brasses, fond de beau sable brun et de vase. Les pointes de la baie nous restaient au 36° nord-ouest, et au 31° sud-ouest du compas. Nous avions au 67° sud-est, le *Moraï*, qui était très-visible, et au 87° sud-est, à la distance d'un mille et un quart, l'aiguade, qui se trouvait sur le rivage le plus proche.

Peu de temps après que le vaisseau eut mouillé, Kahowmotou vint nous voir, et nous apporta six beaux cochons, et une quantité assez considérable de végétaux. Je saisis la première occasion de lui dire que les armes et les munitions étaient *tabouées*, ce qui parut lui causer beaucoup de regret, sans diminuer sa bonne volonté pour nous. Il m'assura que si je voulais demeurer quelques jours à Toeaigh, on nous y fournirait tous les rafraîchissements qu'il serait en son pouvoir de nous procurer.

Après dîner, j'allai sur le rivage avec lui pour examiner l'aiguade. Elle est située dans une petite baie de sable, ou sur un espace

de vingt verges, couvert de rocailles et de pierres, dégorge un beau ruisseau.

Kahowmotou me pressa de nouveau de faire un plus long séjour à Toeaigh, et me promit de m'accompagner à *Ti-ah-ta-toua*, petite baie située entre celle où nous étions mouillés et Karakakoua. Il nous dit, qu'à la vérité l'eau y était assez rare, mais que nous y trouverions toutes sortes de rafraîchissements en abondance. Je consentis à m'arrêter jusqu'au lendemain, non-seulement pour me procurer quelques provisions, mais encore de la nourriture pour les brebis et le bétail, qui, à raison du mauvais foin que nous avions eu à Monterrey, étaient presque affamés. Ce fut à la mauvaise qualité de ce foin que j'attribuai la perte que, dans notre passage, nous fîmes de trois beliers, de deux brebis, d'un taureau et d'une vache. L'espoir que j'avais d'établir, dans les différentes îles de la mer Pacifique, la race de ces animaux précieux, se trouvait, en grande partie, frustré. Cependant je me flattais toujours de réussir quant à l'île d'Owhyhée, en y laissant le taureau et les vaches qui me restaient, sous la protection de Tamaahmaah, que je m'attendais à rencontrer à Karakakoua. Je donnai à Kahowmotou, qui avait eu le plus grand soin,

tant des chèvres que je lui avais précédemment remises, que des chevreaux qu'elles avaient faits depuis, un belier, deux brebis et un agneau, né pendant notre traversée. Ayant été informé que je destinais le reste de mes bêtes à corne à Tamaahmaah, il me pria instamment de les faire débarquer sur le champ, vu la nécessité de les mettre le plus promptement possible à la pâture. Il avait raison; mais je ne le connaissais que depuis trop peu de temps pour avoir une entière confiance en lui.

Le lendemain matin, il vint à bord pour me mener à son habitation. Il me présenta seize beaux cochons, une grande quantité de végétaux de différentes sortes, et du fourrage pour notre bétail. Il cessa de demander des armes et des munitions, et parut charmé de recevoir trois verges de drap rouge, une petite pièce de toile peinte, et plusieurs bagatelles pour ses maîtresses. Il n'en avait pas moins de quatre, qu'il appelait ses épouses, et qui, dit-il, m'attendaient avec beaucoup d'impatience sur le rivage; car quoique le tabou tirât vers sa fin sur quelque point, cependant il conservait toujours toute sa force, quant à la défense faite aux femmes d'entrer dans les pirogues; et celles qui nous avaient

fait

fait visite à bord, étaient venues à la nage.

La *Baie de Toeaigh*, ainsi appelée par nous, du nom du village voisin, est la même qui a été appelée *Baie de Toeayahha* par le capitaine King. Les naturels ne donnent aucune désignation particulière aux baies, aux anses, etc., que l'on trouve sur les côtes, et les noms sous lesquels nous les connaissons sont ceux de quelque village, ou de quelque district voisin, que leur ont appliqués des navigateurs européens.

Toeaigh est situé au milieu d'un bosquet de cocotiers. Un ressif de rochers de corail, qui de-là s'étend à peu près à trois quarts de mille dans la mer, le rendait inaccessible en droite ligne à nos canots; mais nous débarquâmes commodément dans un chenal étroit, entre ce ressif et le rivage, près du Moraï, au sud-est de la grève, d'où nous avions à faire deux milles pour nous rendre à l'habitation de Kahowmotou.

Nous nous avançâmes, escortés par un caporal et six soldats de marine. Les canots, bien montés et bien armés, étaient prêts à nous porter du secours, en cas de perfidie de la part des habitants. Il paraît que ces précautions n'étaient nullement nécessaires, car nous fûmes reçus de la manière la plus

amicale et la plus civile par toutes les classes d'insulaires. Le village ne consistait qu'en maisons éparses, et de deux espèces. Celles qui servaient de demeure aux habitants, n'étaient que de petites et de misérables huttes; mais les autres, destinées à construire, à réparer et à remiser les pirogues, étaient très-belles dans leur genre.

Vers le milieu du village est un réservoir, qu'un banc, ou qu'une petite partie de la grève de sable, sépare de l'océan, avec lequel il n'a point de communication visible. C'était un marais stagnant, que couvrait une écume vaseuse, d'un vert jaunâtre. Les naturels disent que sans qu'on y en apporte, il s'y trouve une quantité d'eau extrêmement salée, qui suffit pour les nombreux compartiments, où le soleil produit bientôt l'évaporation et la cristallisation. On enlève soigneusement les cristaux, et s'ils sont sales, on les lave dans l'eau de la mer avant de les sécher. Ils sont beaucoup plus gros que ceux d'Europe; mais ils ne le leur cèdent point pour la couleur ni pour la qualité; et nous en vîmes une grande quantité. D'après l'aspect de ce marais salant, on pourrait conclure que le sel qu'il donne provient plutôt de la qualité saline de la terre que de l'eau

de la mer. Cependant comme il n'en est pas éloigné de plus de trente verges, il est probable que l'eau de l'océan y pénètre à travers la grève de sable mou, qui l'en sépare, et que son grand rapport provient de l'une et de l'autre cause.

Nous rendîmes notre visite très-agréable aux femmes de Kahowmotou, en leur faisant don de plusieurs objets précieux. Elles nous accompagnèrent, ainsi que ce chef, jusqu'à nos canots, et nous fûmes suivis par un grand nombre d'autres insulaires, qui se conduisirent avec beaucoup d'ordre et de décence. A notre passage, ils nous offrirent des noix de coco, et s'empressèrent de nous rendre toutes sortes de petits services.

Arrivé sur la grève, je priai Kahowmotou de venir dîner avec nous à bord. D'après le tabou, je n'imaginai point de demander la même grace à ses femmes; mais elles avaient une tout autre idée que moi de cette interdiction; du moins *Na-ma-han-na*, favorite de Kahowmotou, me dit que s'il leur était défendu de s'embarquer dans des pirogues d'Owhyhée, rien ne les empêchait d'entrer dans nos canots, que ne concernaient point les lois de l'île. Ce raisonnement ingénieux

ayant été approuvé de l'époux, cette dame fut de la partie.

Tous deux retournèrent dans une de nos embarcations, qui nous rapporta un message, par lequel Tianna demandait qui nous étions. Ce chef nous faisait dire en même temps que dans le cas où nous serions de ses amis, il s'empresserait de venir nous voir, mais que la distance à laquelle il était ne lui permettant pas d'arriver de bonne heure, il porterait, pour se faire reconnaître, dans l'obscurité, un feu considérable, à l'avant de sa pirogue. En effet, il parut le lendemain (16), à peu près à quatre heures du matin, au moment même où nous appareillons. Il nous pria de recevoir six beaux cochons, et nous dit qu'il en avait en route plusieurs autres qui nous suivraient au sud. Un coup de canon, signal dont j'étais convenu avec Kahowmotou, l'ayant averti de notre départ, il vint avec sa favorite, pour nous conduire à Tyatatoua. Le mauvais temps et le vent ayant retardé notre marche, nous n'arrivâmes que le soir, en travers de la pointe sud de cette baie, pointe qui forme l'extrémité ouest d'Owhyhée. Un peu avant la nuit, nous découvrîmes un brig et un sloup au large, et

nous apprîmes des naturels que c'étaient le Chatam, et le navire de commerce le *Jackal*, commandé par M. Brown du Butterworth. Comme ils paraissaient marcher à petites voiles, je m'avançai immédiatement de leur côté, espérant joindre bientôt notre conserve. Mais quel fut notre étonnement, le lendemain matin, de nous trouver au moins à neuf ou dix lieues de la terre, et de ne plus voir les deux bâtiments, quoique nous eussions été en calme la plus grande partie de la nuit. Une brise fraîche du nord-est, qui nous fit faire trois ou quatre milles par heure, nous porta, pendant la matinée, directement sur la terre, et toutefois nous ne paraissions point approcher du rivage. A midi, la partie la plus voisine de nous était aux environs de la pointe sud de la baie de Toeaigh, et nous restait à l'est-quart-nord, à la distance d'environ dix lieues. Notre latitude observée était de 19° 42′. Le vent de nord-est fut, bientôt après, suivi d'un calme.

Les deux vaisseaux reparurent le 18, au matin; et, vers midi, le Chatam fut assez près de nous pour que M. Puget pût venir à bord de la Découverte. Il m'apprit qu'il avait reconnu les rivages du côté sud-est d'Owhyhée, depuis la pointe est jusqu'à la pointe sud de

cette île, à la distance d'un jusqu'à trois milles du rivage, sans avoir trouvé aucun endroit qui parût offrir un mouillage. Il ajouta que si la sonde touche quelquefois, c'est sur une côte ouverte, exposée aux vents dominants, et sur les rivages de laquelle brise un ressac si violent, que toute communication avec la terre est impossible. Depuis la pointe sud de l'île, la reconnaissance n'avait pas été faite aussi en détail, que je l'eusse souhaité pour déterminer l'objet que j'avais en vue. L'inconstance des vents, et un courant qui portait le navire au nord, à quelque distance de la côte, en furent probablement la cause. Cette partie, dont je desirais un examen détaillé, est située entre la pointe sud et la baie de Karakakoua; et l'on dit que quelques navires de commerce y ont trouvé une meilleure retraite pour les vaisseaux que celle que leur offre cette dernière baie. J'accordai peu de confiance à ce rapport; et, comme j'espérais m'assurer du fait, dans un autre moment, j'y attachai peu d'importance en cette occasion. M. Puget me dit en outre, que je trouverais la baie de Karakakoua plus formidable que je ne le croyais, parce qu'il avait appris de personnes qui étaient à bord du Jackal, qu'il n'était pas

sûr pour de petits navires d'y mouiller, depuis que Tamaahmaah était parvenu à se procurer de plusieurs navires marchands, un certain nombre de canons et des munitions. On avait ajouté que ces canons étaient pointés du côté de la mer, et, en quelque sorte, couverts par des murs de pierres, que les naturels avaient élevés le long de la grève, au devant des maisons, et à la place où étaient les habitations des prêtres, lesquelles furent détruites après la mort du capitaine Cook.

Des calmes et de petites risées nous tinrent dans une inaction, que rendirent très-désagréable une houle irrégulière et pesante, et un temps excessivement lourd et chaud. Une circonstance fâcheuse vint rendre plus pénible encore notre éloignement de la côte. Le seul taureau qui nous restât, et une vache qui avait mis bas un veau mort, ne pouvaient plus se tenir sur leurs jambes; et il était évident que si l'occasion de les déposer à terre ne se présentait pas promptement, on ne pourrait pas leur conserver la vie.

Dans l'après-dînée du 19, quoique nous fussions éloignés de huit ou neuf lieues de la côte, nous reçûmes la visite de plusieurs

pirogues, dans l'une desquelles était un chef du district d'*Ahiedo*, qui était frère de père, ou de mère, de Tamaahmaah, et se nommait *Crymamahou*. Je lui fis des présents, dont il parut très-satisfait ; et, comme sa pirogue était vaste, je le priai de transporter nos pauvres animaux à terre ; mais, à ma grande surprise, il eut recours à mille évasions pour s'en dispenser. Les instances de Kahowmotou n'eurent pas plus d'effet que les miennes. Sachant que l'avarice est la passion dominante de ces insulaires, j'offris à Crymamahou une modique récompense, pour qu'il nous prêtat seulement son embarcation. Alors toutes ses objections cessèrent ; le taureau et la vache furent bientôt convenablement placés dans la pirogue, où se trouvaient quelques végétaux, que le premier mangea avec une sorte d'avidité, ce qui me fit espérer qu'au moyen de la bonne nourriture qu'il aurait en abondance à terre, il se rétablirait promptement.

Le lendemain matin (le 20) nous étions encore à une plus grande distance d'Owhyhée; mais vers midi, nous fîmes voile vers cette île, à l'aide d'une brise légère du sud-ouest. En approchant de la côte, nous rencontrâmes de grandes et de petites pirogues, chargées

des productions du pays, que les naturels échangèrent avec beaucoup d'honnêteté, contre différents articles de commerce. Le drap rouge ou bleu et les toiles peintes, furent ceux auxquels ils parurent donner la préférence. Les grains de verre et les autres bagatelles furent acceptés en présent, mais on ne les considéra pas comme dignes de quelque retour.

Parmi ceux qui nous firent visite, se trouvait l'héritier présomptif de la souveraineté d'Owhyhée, le fils aîné de Tamaahmaah. C'était un enfant d'environ neuf ans, qui montrait beaucoup d'intelligence et de vivacité. En retour des présents que je lui fis, il me donna trois ou quatre cochons, et m'en promit encore une plus grande quantité.

Etant alors à peu près à l'entrée de la baie de Tyahtatoua, j'envoyai M, Whidbey examiner le mouillage. Nous eûmes, le 21, au lever du soleil, un calme qui dura jusqu'à onze heures du matin, et nous fûmes entraînés fort loin de la terre. Mais une brise s'étant élevée de la partie du sud-ouest, nous portâmes sur Tyahtatoua.

Vers midi, je fus honoré de la visite de Tamaahmaah, roi d'Owhyhée, visite qui m'avait été annoncée quelque temps auparavant.

Tant d'après le portrait qu'en a fait le capitaine King, que le souvenir que j'avais conservé de la personne de ce chef, je m'attendais à le reconnaître à l'aspect le plus farouche que j'eusse vu parmi ces insulaires; mais je fus très-agréablement surpris de trouver que le temps avait adouci la férocité de son maintien et de ses traits, et qu'il ne se faisait plus remarquer que par un caractère enjoué et franc, par beaucoup de sensibilité, de bienveillance et de générosité. Le lecteur peut se rappeler qu'un changement, à peu près semblable, s'était opéré dans le caractère de Pomourrey, de l'île de Taïti.

Tamaahmaah vint à bord dans une très-grande pirogue, et accompagné de John Young, matelot anglais, qui paraissait posséder non-seulement la faveur de ce chef, mais avoir beaucoup d'influence sur lui. Terrehoua, que j'avais chargé de présenter au roi, les deux bêtes à cornes, revint en même temps, et m'apprit que la vache était morte dans la traversée, mais que le taureau avait heureusement débarqué, et qu'il était logé dans une maison, où il mangeait et buvait bien.

Après les cérémonies ordinaires et de mutuelles assurances d'amitié, Tamaahmaah me dit que la reine son épouse, était avec plu-

sieurs de ses parents et de ses amis, dans la pirogue le long du bord, et qu'ils attendaient que je les admisse. Je consentis sur le champ à la demande, et je fus présenté à cette reine, que l'on m'avait dit être fille de Kahowmotou et de Namahanna, sa favorite, qui était aussi sur la Découverte. La rencontre de la princesse et de ses parents prouva toute l'affection qui subsistait entre eux. L'épouse de Tamaahmaah lui faisait honneur. Elle paraissait avoir seize ans, et c'était une des plus belles femmes que nous eussions vues dans ces îles. J'eus du plaisir à observer la tendresse des deux époux, et les soins passionnés qu'en toute occasion ils avaient l'un pour l'autre.

L'objet de cette visite était de nous inviter à nous avancer jusqu'à Karakakoua. Je répondis que notre canot était allé examiner la baie de Tyahtatouah, et que je me déciderais quand il serait de retour.

Je fus charmé de toute la conduite de la famille royale. Quoiqu'elle fût composée de plusieurs personnes, aucune d'elles ne me demanda la moindre chose, et ne parut même s'attendre à recevoir des présents. Toutes semblaient mettre beaucoup de soin à éviter de faire la moindre offense, et le roi sur-

tout poussait le scrupule au point de demander quand et à quelle place il pouvait s'asseoir. Les habitants étoient alors rassemblés en grand nombre autour du vaisseau. Quoique je leur eusse refusé de monter à bord, ce que je ne permis qu'aux principaux chefs, ils demeurèrent parfaitement tranquilles dans leurs pirogues, et se conduisirent d'une manière amicale et polie.

Cette ardeur d'acquérir des armes et des munitions, qui, à notre arrivée, semblait devoir être un si grand obstacle à ce que nous pussions nous procurer des rafraîchissements, paraissait alors ne plus exister; et d'un autre côté la manière cordiale, dont nous fûmes accueillis, la quantité de provisions que nous avions achetées au plus bas prix, et la valeur que les insulaires attachaient à nos articles de commerce me donnèrent d'eux une idée plus favorable qne celle qui en a été répandue depuis peu.

Voulant ne rien négliger pour entretenir la bonne intelligence qui subsistait entre les membres de la famille royale et nous, je leur fis les présents qui pouvaient le plus leur plaire. Alors ils me prièrent de permettre à leur parents et à leurs amis qui étaient le long du bord, de visiter le vaisseau. Je devinai bien

le motif de cette requête, et la foule des personnes de tout sexe et de tout âge, qui bientôt montèrent sur le pont et remplirent la chambre, me confirma dans mon opinion. Alors Tamaahmaah me demanda si je n'avais pas l'intention de faire des présents aux nouveaux venus. Sur la réponse affirmative que je lui fis, il se chargea lui-même de la distribution, et fut si économe qu'il me procura souvent l'occasion d'ajouter quelques objets aux parts qu'il avait faites, et qui furent meilleures pour quelques-uns des hommes que pour la généralité des femmes. Mais celles-ci trouvèrent moyen de s'en dédommager amplement, ce qui causa une grande joie, à laquelle Tamaahmaah lui-même prit beaucoup de part. Lorsque la distribution fut achevée, je présentai à ce prince, un manteau d'écarlate, orné de clinquants, et garni de galons de fil, de différentes couleurs. Ce vêtement qui lui tombait de la tête aux pieds, s'attachait sur la poitrine avec des rubans bleus. Deux miroirs placés vis-à-vis l'un de l'autre, donnèrent au prince la facilité d'admirer sa royale personne, et il en fut dans un tel ravissement qu'à peine la chambre pût-elle le contenir. Dans son ivresse, il fit mille sauts; et, pour avoir plus de place,

il chassa la plus grande partie de ceux qui nous avaient fait visite, et dont le grand nombre causait une chaleur extrême. Il les suivit bientôt; et, après s'être promené quelque temps avec dignité, sur le pont, il se plaça dans les endroits les plus apparents, et d'un air d'indifférence, quoique dans la réalité, il ne le fit que pour exciter l'admiration et les applaudissements de ses sujets. Les acclamations que poussa la multitude en le voyant, flattèrent sa vanité ; mais sa satisfaction ne fut complète que lorsque M. Whidbey m'eut rapporté que quoique le mouillage de Tyahtatoua parût convenable, il était cependant bien plus exposé qu'aucune partie de celui de Karakakoua.

Je savais alors que ce que l'on m'avait dit des fortifications et de l'artillerie de Tamaahmaah était absolument faux, et je n'hésitai pas à faire gouverner immédiatement sur la dernière de ces deux baies. Lorsque le roi d'Owhyhée eut connu ma détermination, sa joie fut telle qu'il m'est impossible de la décrire, et que jamais je n'avais vu briller tant de contentement sur la physionomie d'aucun homme.

La brise était trop faible et le jour trop avancé pour que nous pussions gagner Kara-

kakoua avant la nuit, mais le lendemain (22) nous fûmes en travers de cette baie, à sept heures du matin. Aussitôt des pirogues partirent de tous les points du rivage et nous apportèrent une grande quantité de rafraîchissements que les insulaires parurent aussi empressés d'échanger contre nos articles de commerce, qu'ils l'étaient, lorsque l'on découvrit pour la première fois ces îles. Mais nous en avions tant que je défendis de rien acheter que le vaisseau ne fut amarré. Nous nous plaçâmes à une encablure et demie de Karakakoua, qui était sur le rivage le plus proche.

J'ai déja dit que ce village était la résidence de Tamaahmaah. La Découverte n'était pas encore bien amarrée, lorsque onze pirogues, très-grandes, s'avancèrent avec beaucoup d'ordre en formant les deux côtés égaux d'un triangle obtus. La pirogue la plus considérable en était la pointe angulaire, et avait trente-six pagaies. Elle était montée par sa Majesté Owhyhéenne, vêtue d'une robe de toile peinte, que le capitaine Cook avait donnée à *Terreobou*. Au dessus de ce vêtement, le prince portait un manteau de superbes plumes d'un jaune éclatant, qui était le plus élégant que j'eusse vu, et avait une queue traînante. Sa

tête était couverte d'un très-beau casque, et tout son ajustement avait beaucoup de magnificence. Sa pirogue était un peu en avant des dix autres, qui en suivaient exactement tous les mouvements, et les rameurs battaient régulièrement la mesure avec leurs pagaies, en inclinant à droite ou à gauche, selon les indications du roi, qui conduisait toute cette manœuvre avec plus d'habileté qu'on ne pouvait raisonnablement en attendre. Il parada de la sorte autour des vaisseaux, avec lenteur et solennité, ce qui non-seulement donnait plus de dignité à la marche, mais aussi plus de temps pour s'éloigner, à la foule des pirogues placées le long du bord. Il ordonna ensuite à celles qui formaient son cortége de se ranger sur une ligne, à l'arrière du vaisseau, puis la sienne s'avança à force de rames vers le flanc de tribord; et, malgré la vivacité de son mouvement, elle s'arrêta tout à coup lorsque sa majesté fut vis-à-vis de l'échelle.

Dès que le roi fut sur le pont, il me prit la main et me demanda si nous étions sincèrement ses amis? D'après ma réponse, qui fut affirmative, il me dit qu'il savait que nous appartenions au roi George, et me demanda si ce prince était aussi de ses amis? Ayant reçu une réponse satisfaisante, il déclara qu'il était

était lui-même notre bon et fidelle ami ; et, conformément à la coutume du pays, nous nous saluâmes nez contre nez, en témoignage de la sincérité de nos déclarations. Ensuite il me présenta quatre beaux casques de plumes, et il ordonna aux dix pirogues de s'avancer vers le côté de tribord. Chacune de celles-ci contenait neuf cochons très-gros, mais il y en avait une flotte d'autres plus petites et chargées de végétaux, auxquelles le roi donna l'ordre de livrer leur cargaison du côté opposé. Nous ne pûmes recevoir le tout, tant nos ponts et ceux du Chatam étaient encombrés, et toutefois le prince ne voulut pas permettre que l'on remmenât un seul cochon à terre.

Le bétail vivant que j'avais alors à bord, consistait en cinq vaches, en un belier et en deux brebis, qui furent envoyés au rivage. Tous étaient sains, quoique affaiblis; mais comme je me flattais que le taureau se rétablirait, je doutais peu que la propagation des animaux de son espèce, ne réussît complétement. Je ne puis passer sous silence le plaisir que je ressentis, lorsque je vis Tamaahmaah lui-même les placer avec empressement dans les pirogues. En outre, il enjoignit à ses gens, de se conformer à ce qui leur serait

prescrit par notre boucher, que je chargeai de veiller au débarquement. Ce ne fut qu'après le départ des pirogues, que je connus la totalité des présents du roi, qui fit alors avancer d'autres embarcations dans lesquelles étaient, en quantité, des étoffes, des nattes et d'autres objets de fabrique du pays, qui furent apportés sur le vaisseau ; mais comme il ne nous étoit pas possible de les loger, et que je fis la promesse de les recevoir un autre jour, le prince consentit à ce qu'on les renvoyât au rivage, et il chargea spécialement quelqu'un de sa suite d'en avoir grand soin, lui disant que c'était à moi qu'ils appartenaient.

Cependant Kahowmotou qui avait tout observé d'un œil attentif, ne put s'empêcher de me dire que c'était un partage bien inégal que de donner tout le gros bétail à Tamaahmaah sans en réserver aucune tête pour lui, pour Tianna et pour les principaux chefs. Je lui répondis qu'en donnant à lui, Kahowmotou, les brebis originairement destinées au roi, j'avais déja commis une grande injustice envers ce prince. J'ajoutai qu'il était probable que je reviendrais, et que, dans ce cas, je ferais mes efforts pour ramener non-seulement des animaux de cette espèce, mais encore

tous ceux que je pourrais me procurer, et qui lui seraient de quelque utilité, ainsi qu'à nos amis d'Owhyhée. Il parut satisfait de cette réponse, et j'espérai que je parviendrais à tenir un juste milieu entre ces chefs jaloux; mais pendant que nous étions à dîner, l'arrivée de Tianna nous causa un nouvel embarras.

A l'entrée de celui-ci dans la cabane, la farouche austérité de Tamaahmaah et la teinte sombre qui vint couvrir son visage, me le firent voir tout-à-coup tel que je l'avais précédemment connu. Cependant je reçus Tianna avec politesse et cordialité, ce qui parut augmenter le déplaisir du roi. Le premier me fit présent d'un casque, et me pria de donner l'ordre de faire entrer dans le vaisseau quelques cochons, qui étaient dans ses pirogues. C'étaient les plus beaux animaux de cette espèce que j'eusse jamais vus, et il y en avait quinze; mais comme il était impossible de leur trouver la moindre place à bord, je fus obligé de les refuser, en promettant toutefois de les recevoir lorsque l'on aurait disposé des nôtres.

Cette assurance qui satisfit Tianna, réveilla l'envie de Tamaahmaah qui se plaignit que je ne le traitais pas avec l'amitié dont j'avais fait profession envers lui, puisque j'avais ren-

voyé sans lui faire la même promesse, vingt et un beaux cochons qu'il m'avait amenés. Je lui répondis que je n'avais point d'autre intention que d'accepter ses présents, lorsque je le pourrais ; et là-dessus, il répliqua avec quelque chaleur que je n'avais pas besoin d'avoir recours à Kahowmotou, à Tianna, ni à quelqu'autre chef que ce fût, pour me procurer aucune espèce de provisions, et qu'il en avait plus qu'il n'en fallait pour suffire à nos besoins, lorsque celles qu'il nous avait présentées auraient été consommées. Parmi tant de rivalités, il n'était pas facile d'adopter un plan de conduite qui fût également agréable à toutes les parties.

Lorsque cette contestation fut terminée, le roi eut avec Tianna un entretien dont nous ne comprîmes pas clairement le sujet; mais il nous parut que le premier reprochait à l'autre d'être venu de la partie nord-ouest de l'île sans qu'il en eût donné connaissance au prince, ou qu'il en eût obtenu la permission. Cette affaire arrangée, ils s'adressèrent quelques plaisanteries, le roi reprit insensiblement sa gaieté, et la bonne intelligence fut rétablie des deux côtés.

Tamaahmaah ayant appris que j'allais faire dresser les tentes et l'observatoire sur le ri-

vage, m'assura positivement qu'il ne nous y serait fait aucune injure, si nous voulions souscrire aux règlements qu'il nous proposerait. La commodité de l'emplacement qu'avait occupé le camp établi par la *Résolution* et la *Découverte*, pendant la malheureuse relâche, qu'en 1779 elles firent devant cette île, fut cause que je le préférai à toute autre partie de la baie. Vu sa proximité du rivage, le vaisseau pouvait y protéger nos opérations, contre toute attaque ou toute surprise de la part des naturels. Mais nous ne pouvions pas en jouir immédiatement, parce qu'il faisait partie de la terre sacrée du *Moraï*, dans laquelle il ne nous était pas permis d'entrer, pendant le *tabou* périodique, qui devait commencer le soir même du jour où nous étions, et finir le 24, au lever du soleil. Durant cette interdiction, il ne pouvait exister aucune communication entre le rivage et le vaisseau ; mais le roi me promit que lorsqu'elle aurait cessé, il reviendrait à bord, et que préalablement il donnerait ses ordres pour que notre détachement fût bien reçu, et suffisamment gardé.

Rien ne troubla le silence de la journée du lendemain (23), et nous ne vîmes sor-

tir de la baie qu'un petit nombre de pirogues qui allaient à la pêche.

Conformément à sa promesse, Tamaahmaah se rendit à bord le 24, immédiatement après le lever du soleil, et il était accompagné d'Young. Il me dit qu'il avait donné tous les ordres nécessaires pour l'établissement de notre camp, qu'il avait chargé plusieurs personnes de prendre soin de nos effets, et que je pouvais, quand il me plairait, les faire transporter à terre. M. Whidbey les y conduisit; et, peu de temps après le déjeûner, je m'y rendis, accompagné du roi, de M. Puget, et de quelques officiers, sous l'escorte de six soldats de marine, qui devaient former la garde de nos travailleurs. Je fus charmé de voir que cette précaution n'était point d'une absolue nécessité. Cependant je ne la considérai pas moins comme indispensable, si non pour notre sureté, du moins pour notre dignité. De plus, connaissant l'avidité des insulaires, pour les armes à feu et pour les munitions, et ne voulant pas les exposer à la tentation de s'emparer des nôtres, je résolus de n'envoyer sur le rivage que ce qu'il en faudrait strictement. Ne jugeant pas prudent de placer une confiance illimitée dans la sin-

cérité de leurs protestations, je fis monter les pièces de campagne sur le gaillard d'arrière, soit pour les faire jouer de-là, soit pour les transporter sur le rivage, s'il en était besoin, Toutes furent essayées, et l'on prépara une grande quantité de munitions. Nous eûmes toujours quatre sentinelles ; on tint constamment de petites armes chargées, et chacun fut prêt à voler à son poste, au premier signal. Tamaahmaah s'aperçut de ces mesures, et sa confiance en nous les lui fit approuver hautement.

Ce prince observa qu'il y avait dans les environs des vassaux et des serviteurs, appartenant, soit aux chefs des autres îles, qui étaient ses ennemis invétérés, soit à plusieurs de ceux de l'île d'Owhyhée, lesquels n'étaient pas mieux intentionnés envers lui. Craignant qu'ils ne se portassent à quelques excès contre nous, il avait fait toutes les dispositions nécessaires pour repousser toute attaque de leur part, et, par ce moyen, prévenir la punition que je serais dans le cas de leur infliger, et dont les résultats pourraient être préjudiciables à sa personne ou à son gouvernement, et probablement à l'un et à l'autre, quoique son peuple, ni lui, n'eussent pris part à l'offense.

Tamaahmaah me tint ce discours de la manière la plus froide, mais en même temps la plus expressive. Il le termina en disant qu'il espérait que, de mon côté, je prendrais les mesures les plus propres à prévenir toute cause de mésintelligence. En conséquence, il me pria de défendre à qui que ce fût, de nos équipages, d'entrer dans les Moraïs, ou dans les lieux consacrés; il m'engagea à ne recevoir à bord que les principaux chefs, me promettant de s'y rendre fréquemment lui-même pendant le jour, et à ne permettre à personne d'errer seul dans le pays. Il ajouta que si quelques-uns de nos officiers voulaient y faire une excursion, il fallait que, préalablement, ils s'adressassent à lui, qu'il leur donnerait un guide, et des gardes qui porteraient leur bagage, et leur rendraient toutes sortes de services; qu'en se conformant à ce qu'on leur indiquerait de faire, ils pourraient parcourir l'île entière; qu'ils y recevraient partout l'hospitalité, et que si l'on osait leur manquer en quelque chose, il ferait sur les coupables un exemple plus sévère que nous ne le ferions nous-mêmes. Des règlements si sages ne pouvaient manquer d'obtenir mon approbation.

L'extrême empressement des insulaires,

pour se procurer des armes à feu, et surtout des fusils et des pistolets, causait à peu près la seule crainte que j'eusse. Je donnai donc des ordres pour qu'au cas où quelques-uns de nos gens iraient se promener sur le rivage, ils ne portassent absolument qu'une paire de pistolets de poche, qu'ils auraient soin de tenir bien renfermés, et dont ils ne feraient usage que quand la nécessité les y contraindraient. Cette défense me fut suggérée par l'expérience. J'avais vu souvent, dans les différentes îles de ces mers, des officiers inconsidérés, et des *mishipmen*, aller sur le rivage avec leur fusil, pour y prendre le plaisir de la chasse, et le remettre, lorsqu'ils étaient fatigués, à quelqu'un des naturels, qui guettait l'occasion de l'emporter. D'autre fois se trouvant au milieu d'un grand nombre d'habitants, on le leur arrachait des mains, et il disparaissait à l'instant. Parmi des peuplades plus dociles que celle des îles Sandwich, il en était résulté de graves inconvénients. Non-seulement la vente des vivres avait cessé, mais en faisant feu sur le voleur, on avait tué des individus qui n'étaient point coupables. En conséquence, que n'avait-on pas à craindre, en pareil cas, d'un peuple artificieux et hardi,

surtout, si des chefs turbulents et mal intentionnés se trouvaient compromis?

Quoique ces règlements causassent quelque mécontentement à des personnes peu sensées, je crus que le service de sa majesté et la conservation de ceux qui étaient sous mon commandement, exigeaient que j'en ordonnasse la plus stricte exécution.

Je rencontrai, cette matinée, sur le rivage, deux marins, l'un desquels était un Irlandais, qui, depuis trois mois, avait déserté le service d'un navire américain, et se nommait *John Smith.* L'autre, qui s'appelait *Isaac Davis*, était sur la goëlette *la Belle-Américaine*, lorsque les insulaires d'Owhyhée s'en emparèrent. Les détails que, durant notre relâche à Atouy, l'on me donna sur ce malheureux événement, ne s'étant pas trouvés exacts, j'insérerai ici l'extrait du rapport que me firent Young et Davis à ce sujet.

John Young était maître d'équipage du senau américain, *l'Eléonore.* Ce navire, qui portait dix canons, avait dix Américains et quarante-cinq Chinois d'équipage (1). Il était

(1) L'auteur ajoute : *ou autres habitants de cette contrée*, c'est-à-dire, de la Chine.

commandé par M. *Metcalf*, qui faisait le commerce des fourrures sur la côte nord-ouest d'Amérique. M. Metcalf avait emmené avec lui son fils, jeune homme d'environ dix-huit ans, qui montait la goëlette dont je viens de parler, laquelle était du port de trente-six tonneaux, et avait cinq hommes d'équipage, dont Davis était lieutenant.

Ces deux navires firent voile de la Chine en 1789. La *Belle-Américaine* fut retenue par les Espagnols à Noutka; mais l'*Eléonore* toucha aux îles Sandwich, dans l'automne de cette même année, et demeura autour d'Owhyhée pendant l'hiver.

Young me rapporta qu'au mois de février 1790, les deux navires se portèrent sur *Mowy*, et qu'un canot, appartenant au senau, et dans lequel était un homme, avait été dérobé à l'arrière du vaisseau. M. Metcalf ayant offert une récompense pour celui qui les lui ramènerait, apprit que l'un avait été mis en pièces, et l'autre assassiné. Alors il réclama les ossements du malheureux matelot; et au bout de trois jours, ils furent, ainsi que l'étrave et l'étambot de l'embarcation, portés à bord du senau. Les naturels continuèrent alors à commercer avec l'équipage, et croyant le courroux de M. Metcalf entièrement calmé,

ils lui demandèrent la récompense qu'il avait promise. Celui-ci leur répondit que bientôt ils l'auraient, et fit charger les canons à balles et à mitraille. Ayant ensuite *taboué* le côté de babord, pour faire passer toutes les pirogues du côté de tribord, près du rivage, les sabords furent ouverts, et l'on fit une décharge générale. Les canons placés entre les ponts, étant presque de niveau avec les pirogues des naturels, causèrent de grands ravages, et il en fut de même des petites armes que l'on tira du gaillard d'arrière et des autres parties du vaisseau. Young dit qu'il y eut plus de cent insulaires de tués, et qu'un plus grand nombre furent blessés.

Après avoir tiré cette vengeance, M. Metcalf quitta *Mowy*, et se rendit à Owhyhée, où il parut vivre en bonne intelligence avec les chefs et les habitants.

Le 17 mars, Young reçut la permission d'aller à terre, et d'y demeurer jusqu'au lendemain. Le 18, le senau s'approcha du rivage et tira un coup de canon pour le rappeler à bord. Young, à son grand étonnement, trouva toutes les pirogues *tabouées* et retirées sur la grève, et Tamaahmaah lui déclara que s'il osait violer l'interdiction, il serait mis à mort, mais que le lendemain on lui four-

nirait une embarcation. Il fut forcé de se soumettre ; et dans la soirée il apprit que la goëlette avait été capturée par Tamaahmoutou, au sud de la baie de Toeaigh, et que le fils de M. Metcalf, et les quatre hommes de son équipage avaient été massacrés.

Le senau demeura deux jours en travers de la baie de Karakakoua, tirant des coups de canon pour servir de signaux, et s'approchant du rivage pour recevoir Young ; mais le roi ayant appris la capture de la goëlette, ne voulut pas le laisser retourner à bord. Cependant il le traita bien ; il l'assura qu'on ne lui ferait aucun mal, et qu'on le laisserait partir sur le premier navire qui arriverait, mais que, de peur que quelques-uns de ses sujets ne fussent mis à mort, il ne voulait pas qu'une seule pirogue s'approchât du senau.

Tamaahmaah, qui avait vécu de la manière la plus amicale avec M. Metcalf et les gens de son équipage, conduisit sur le champ Young à sa maison, où il eut pour lui toutes sortes de bontés et de soins.

Extrêmement affligé de l'attentat qui avait été commis, le roi rassembla de grandes forces, et, accompagné d'Young, il alla, le 22 du même mois (d'août), prendre des renseignements

sur les lieux. La goëlette était dépouillée de tout ce que l'on avait pu enlever; et le prince demanda qu'elle lui fût remise sur le champ, pour qu'il pût la restituer à M. Metcalf, si jamais il visitait Owhyhée. Tamaahmoutou, au pouvoir de qui elle était, obéit, et essuya de vifs reproches, tant sur la capture de ce navire, que sur la cruauté qui lui en avait fait massacrer le commandant et l'équipage. Il n'y répondit qu'en alléguant qu'il avait été jadis maltraité et frappé par le père de l'infortuné jeune homme.

Isaac Davis était vivant, mais dans l'état le plus déplorable. Tamaahmaah le fit conduire immédiatement à son habitation, et donna des ordres pour que l'on en prît le plus grand soin.

Davis me donna, sur la fin déplorable du jeune Metcalf et de ses gens, les détails suivants, que j'ai lieu de croire conformes à la vérité.

« La goëlette se trouvant fort rapprochée du « rivage, et presque entièrement en calme, « fut visitée par Tamaahmoutou, qui était « accompagné d'un grand nombre d'habi- « tants. Plusieurs de ceux-ci firent, aussi « bien que leur chef, de considérables « présents au commandant, et d'autres ven-

« dirent leurs cochons et leurs végétaux, à « très-bas prix. Pour gagner la confiance du « jeune Metcalf, et en obtenir la permission « d'entrer dans son vaisseau, ils lui dirent « que le senau était un peu à l'ouest, et « qu'il verrait son père avant la nuit.

« Davis, qui était au gouvernail, repré- « senta l'imprudence d'une telle conduite; « mais tous ses efforts furent vains. Le jeune « homme, charmé des témoignages d'amitié « des insulaires, répondit qu'ils ne feraient « aucun mal, et admit dans son navire tous « ceux qui voulurent y entrer. Peu de minutes « après, Tamaahmoutou se saisit de lui, le « jeta à la mer, et il ne reparut plus. Davis, « qui tenait un pistolet, fit feu sur le chef, « lorsqu'il le vit mettre la main sur son com- « mandant; mais malheureusement il le man- « qua. On le fit aussi sauter hors du bâtiment, « et il fut traité avec la plus grande inhu- « manité, pendant qu'il fut dans l'eau; les « femmes le dépouillèrent de ses vêtements, « et les hommes s'efforcèrent de le tuer à « coups de pagaies, car ils n'avaient pas d'au- « tres armes. Comme c'était un excellent na- « geur et un homme d'une très-grande force, « il échappa à ses meurtriers; mais seulement « dans l'espoir de prolonger sa vie de quel-

« ques instants. A la fin, épuisé par la fatigue « et par la grande quantité de sang qui était « sorti de ses blessures, il fut placé dans une « grande double pirogue, sur la solive qui « enjoint les deux parties; et comme les in- « sulaires n'avaient aucun instrument avec « lequel ils pussent le priver de la vie, ils « s'efforcèrent d'y suppléer en lui sautant sur « les épaules et sur le cou; mais n'ayant pu « y parvenir, ils se lassèrent de leur cruauté, « et cessèrent de le tourmenter.

« Après un moment de tranquillité, il re- « prit ses sens, et fixant le plus ancien de la « bande, il dit: *Mytie, mytie,* ce qui signifie « *bon.* Cet homme aussitôt lui répondit: *ar- « rowhah;* pour exprimer qu'il en avait pitié. « Après l'avoir salué, en lui touchant le nez « avec le sien, il lui donna un peu d'étoffe, « et l'aida à panser ses blessures. Dès cet ins- « tant, on ne maltraita plus Davis; et conduit « sur le rivage, il y fut reçu par *Harapy*, « frère de Kahowmotou. Cet insulaire en eut « le plus grand soin, et lui exprima la dou- « leur que lui causait l'état affreux où il le « voyait réduit, état qui toutefois n'empêcha « pas Tamaahmoutou de traîner Davis en « triomphe dans le village, et de l'exposer « à la risée des habitants.

« Ce chef enleva de la goëlette tout ce qu'il « put emporter, avant l'arrivée de Young et « du roi. Davis eut grand plaisir à voir le « premier, et crut qu'il venait le chercher « de la part de M. Metcalf; mais lorsque « l'un eut appris que le senau était parti, et « que l'autre eut été informé des détails de « la funeste catastrophe qui avait eu lieu, « tous deux se livrèrent à la plus grande af- « fliction. Le prince s'en étant aperçu, vint « à eux, les serra dans ses bras, les consola, « et leur dit que tant qu'il les protégerait, « personne n'oserait leur faire la moindre « injure. Après avoir réprimandé Tamaah- « moutou en des termes qui firent venir les « larmes aux yeux à celui-ci, Tamaahmaah « s'empara de la goëlette au nom du pro- « priétaire. »

Quoique rien ne puisse justifier la barbare conduite de l'ambitieux Tamaahmoutou, il faut convenir aussi que l'imprudence de M. Metcalf père est inexcusable. La goëlette dont il s'agit ici, n'était d'abord qu'un bateau de promenade, et avait été rallongée à la Chine. Le plat-bord n'en était pas d'un pied plus élevé que celui des doubles pirogues des insulaires; et tant pour la manœuvre que pour la défense, elle ne portait, comme je l'ai

déja dit, que cinq hommes commandés par un jeune imprudent, qui n'avait aucune expérience. C'était une prise aussi précieuse que facile pour Kahowmotou.

John Young avait environ quarante-quatre ans, et était né à Liverpool. Isaac Davis était âgé de trente-six ans, et avait pris naissance à Milford. Depuis l'instant où Tamaahmaah les a pris sous sa protection, ils n'ont pas cessé de résider avec lui. Ils l'accompagnent partout, et on leur témoigne journellement beaucoup de respect et de considération. Ce prince leur a donné trois belles habitations près de la baie de Whyeatea. Kahowmotou, le parent et l'ami de Tamaahmaah, leur a fait aussi présent à chacun d'un beau bien, près de la pointe orientale de l'île. Kavahyro et Commanowa qui, après les deux précédents, sont regardés comme les chefs les plus puissants, les traitent aussi de la manière la plus amicale; mais il n'en est pas de même de Tianna. Il les voit d'un œil jaloux, et même, a plusieurs fois attenté à leur vie, surtout lorsque le capitaine Colnett revint de S. Blas. Ayant appris qu'il y avait deux blancs dans l'île, M. Colnett leur écrivit de venir le joindre, leur promettant de leur rendre tous les services qui dépendraient de lui

Young et Davis, mécontents du genre de vie qu'ils menaient, concertèrent un plan d'évasion : mais Tamaahmaah et les autres chefs craignant que le moment du départ de ces deux hommes ne fût bientôt suivi d'une éclatante vengeance, les font garder de très-près lorsqu'il se trouve quelque navire en vue.

Dans sa réponse au capitaine Colnett, Young lui manda tout ce qui s'était passé, et les moyens qu'on employait pour empêcher sa fuite et celle de son camarade. Ayant chargé de sa lettre un des naturels qui l'accompagnaient, celui-ci rencontra Tianna, et la lui fit voir. Tianna la porta immédiatement au roi, à qui il persuada qu'ayant fait le voyage de la Chine, et vécu longtemps avec des Anglais, il pourrait lui rendre ce que contenait cet écrit. Il prétendit que Young et Davis engageaient le capitaine Colnett à s'assurer de la personne du monarque, à le garder jusqu'à ce qu'on lui eût remis la goëlette, puis à l'assassiner, ainsi qu'un grand nombre d'insulaires. Pour prévenir ce malheur, Tianna pressa vivement le roi de faire périr Young et Davis en secret.

Le capitaine Colnett jugeant que les deux Anglais étaient retenus par les habitants, leur écrivit une autre lettre, par laquelle

il leur mandait que s'ils ne pouvaient se rendre à son bord, ils lui fissent savoir du moins ce dont ils avaient besoin, afin qu'il le leur envoyât, si cela était en son pouvoir. Young confia sa réponse à un homme, auquel il dit que le capitaine lui ferait un beau présent s'il la lui remettait. Le lendemain, cet homme revint lui annoncer qu'il n'osait exécuter sa commission, parce que le roi avait ordonné de punir de mort quiconque faciliterait toute correspondance entre les deux étrangers et le capitaine Colnett. Ce contre-temps porta Young et Davis à tenter encore de s'échapper.

Ils avaient en leur pouvoir deux fusils, un peu de poudre et des balles; ils chargèrent leurs armes, et sortirent. Avant qu'ils eussent gagné le bord de l'eau, ils furent suivis par un grand nombre d'habitants qui, craignant l'effet des fusils, ne firent aucun mal aux deux fugitifs. Quelques-uns des naturels essayèrent cependant de les empêcher de gagner une pointe de terre, entourée d'eau, et peu éloignée du navire. Young se vit forcé de frapper un homme avec le bout du canon de son fusil, car il ne voulut pas faire feu, mais malheureusement il en brisa la monture. Le roi arriva bientôt dans sa pirogue, et conseilla, d'un ton très-calme, à Young et à Davis, de

retourner sur leurs pas. Il les assura qu'il ferait tout ce qui dépendrait de lui pour leur rendre la vie plus agréable, mais qu'il ne consentirait jamais qu'ils quittassent l'île, parce que son peuple se révolterait contre lui, et le massacrerait à l'instant de leur départ. Tianna, qui était présent, semblait être d'un autre avis, et offrit de conduire les deux Anglais à bord du vaisseau du capitaine Colnett; mais le roi qui savait bien quel était le projet de ce chef, les engagea à ne point accepter cette proposition. La confiance qu'ils avaient en Tamaahmaah, et la vivacité de ses instances, les fit céder, et ils s'embarquèrent avec lui. Young fut placé à l'avant, et Davis à l'arrière de la pirogue, qu'escortèrent beaucoup d'autres embarcations. Tamaahmaah s'étant aperçu que l'on faisait quelque violence à Davis, courut le délivrer, et, pour prévenir tout accident, lui enleva son fusil. En même temps, plusieurs des naturels se jetèrent sur Young, qui reçut plusieurs blessures, avant que le roi pût venir à son secours; et ce prince ne parvint même à le dégager, qu'après avoir distribué quelques coups de pagaie.

Depuis ce moment jusqu'à notre arrivée, on ne permit plus à Young ni à Davis de

s'embarquer tous les deux en même temps, et on leur fit entendre que l'évasion de l'un coûterait la vie à l'autre. Ils se sont toujours conservé cette fidélité, que dicte l'honneur en pareille circonstance.

Depuis près de trois ans qu'ils résidaient à Owhyhée, ils avaient eu de fréquentes occasions d'étudier le caractère des principaux chefs de cette île. Ils nous représentèrent Tianna comme un homme ambitieux et turbulent, doué d'une grande activité d'esprit, et ne connaissant aucun danger. Depuis qu'il a rapporté de la Chine des armes à feu et des munitions, il est constamment occupé des moyens de s'emparer de tous les petits navires qui arrivent sur la côte de l'île. Il est secondé par son frère Nomatahah, et par Tamaahmoutou; mais Tamaahmaah, Kahowmotou, Crymamahou et Cavahyro s'opposent constamment à de semblables projets. Commanow, qui est aussi du parti du roi, a cependant une fois favorisé les desseins ambitieux de Tianna, au sujet de la *Princesse-Royale.* Pour justifier sa conduite en cette occasion, il disait que les Espagnols ayant enlevé le navire aux Anglais, il n'y avait pas de mal à le leur prendre.

Nomatahah et Tamaahmoutou sont artifi-

cieux, ennemis du repos, et toujours disposés à agir de concert avec Tianna, dans toute entreprise hasardeuse ou illégitime. Un seul exemple fera voir avec quel art ils combinent leurs projets.

Deux mois avant la capture de la *Belle-Américaine*, et tandis que M. Metcalf était avec son senau dans la baie de Karakakoua, ils proposèrent à Tamaahmaah de s'emparer de ce bâtiment, de mettre à mort autant d'hommes de l'équipage, qu'on le croirait nécessaire, mais d'en réserver un nombre suffisant pour la manœuvre, et pour instruire les insulaires à conduire de semblables navires. Ils ajoutèrent qu'avec cet avantage, ils feraient aisément la conquête de toutes les autres îles.

Les moyens d'exécution présentés par Tianna, étaient de saisir l'instant où les matelots seraient occupés sur les vergues à ferler les voiles, qu'on déployait chaque jour pour les faire sécher, vu que l'on était dans la saison des pluies, et de tuer les hommes qui seraient sur le pont, et ceux qui descendraient des mâts. Tianna regardait l'entreprise comme assurée. Plusieurs fois il était venu à bord, tandis que l'on ferlait les voiles,

et il avait remarqué avec quelle facilité on pouvait l'exécuter.

Tamaahmaah, révolté d'un si barbare projet, le rejeta avec horreur; et, heureusement pour le senau, il se tint constamment dans les environs de la baie. Les conjurés, au lieu d'obéir aux ordres de leur roi, s'étant rassemblés à bord du navire, le prince s'y rendit lui-même à l'instant, et leur enjoignit de se retirer, les menaçant, en cas de refus, d'avertir M. Metcalf du danger qu'il courait. Ils prétendirent n'être point venus avec des intentions hostiles; et M. Metcalf quitta l'île sans avoir en rien connu la conspiration tramée contre lui. Il en fut de même de la *Princesse-Royale*, et de plusieurs autres navires, contre lesquels leurs complots échouèrent toujours, par l'effet des soins constants de Tamaahmaah, à qui le monde civilisé doit ainsi la vie d'un grand nombre d'hommes.

Tamaahmaah lui-même et Kahowmotou, me confirmèrent les informations que Young et Davis m'avaient données à ce sujet. Ils ajoutèrent que dans les conseils, Tianna se déclarait toujours pour la guerre et les mesures violentes, et que par cette conduite il

avait encouru leur indignation. Tamaahmaah l'avait forcé de quitter sa première habitation dans le voisinage de Karakakoua, et de se retirer dans la partie nord-ouest de l'île.

CHAPITRE SIXIÈME.

Nos opérations dans la baie de *Karakakoua*. — Visite de la veuve de *Terriobou*. — Simulacre d'un combat. — Propositions pour une paix générale entre les habitants des *îles Sandwich*. — Nous quittons *Owhyhée*.

Après avoir établi des rapports d'amitié avec les chefs, et adopté toutes les mesures propres à maintenir la bonne intelligence qui subsistait entre les habitants et nous, il ne manquait plus, pour rendre notre position agréable, que de trouver les moyens de faire de l'eau, ce qui n'est pas facile à Karakakoua. En visitant le puits, dans lequel la *Résolution* et la *Découverte* en avaient pris, je reconnus qu'il n'en contenait qu'une petite quantité de si saumâtre encore, que j'en craignis les mauvais effets pour la santé de nos équipages ; et, comme il n'y en avait point de meilleure à notre portée, je m'adressai à Tamaahmaah pour qu'il nous indiquât de quelle manière

nous pourrions nous en procurer. Il fut d'abord assez embarrassé de nous le dire, et à la fin il proposa d'envoyer en différents endroits, sur la côte de cette partie de l'île, un certain nombre de pirogues, contenant chacune un, deux ou trois poinçons (1), que l'on remplirait de l'eau que les naturels puiseraient dans les petits puits de leurs plantations, et qu'ils apporteraient dans des calebasses, jusqu'au bord de la mer.

Ce plan arrêté, douze poinçons, pour essai, furent placés, le 25, dans des pirogues; et comme la destination de celles-ci était assez éloignée, nous croyons ne les revoir qu'au bout de trois jours. Cependant, le lendemain matin, on nous ramena six barriques remplies d'une eau excellente. Ceux des naturels qui furent employés à ce service, se crurent bien payés par un morceau de fer, d'environ six pouces de long sur deux de large, ce qui était le prix fixé par le roi pour chaque barrique. Il fut aussi réglé que les habitants des environs apporteraient de l'eau à notre marché. En conséquence, ils nous en

(1) Le poinçon contient quatre-vingts gallons, le gallon quatre quarts ou huit pintes, et la pinte 28 pouces cubes anglais, et $\frac{7}{8}$ (*Note du Traducteur*).

fournirent en abondance; et ils se conduisirent avec la plus grande honnêteté.

Le lendemain matin (27) le roi m'apprit, par un message, que des femmes auxquelles on avait permis de coucher à bord du Chatam avaient volé une hache et quelques objets de peu d'importance, et qu'elles s'étaient échappées sans qu'on s'en fût aperçu. Il ajoutait que l'une des coupables était en prison, et que lorsque les effets dérobés seraient retrouvés, on me les remettrait. En effet il me les rapporta lui-même peu de temps après l'heure du déjeûner, et passa le reste de la journée avec nous. Il m'annonça qne le taureau, au rétablissement duquel j'attachais beaucoup d'importance, était mort. C'était vraiment un malheur, mais comme deux des jeunes vaches étaient pleines, j'espérai qu'il pourrait être réparé. Le roi m'apprit aussi que le plus beau des deux beliers avait été tué par un chien, qui l'avait payé de sa vie.

Les moyens que nous avions pris pour nous procurer de l'eau furent si efficaces, que dans la soirée de ce même jour, nous en eûmes huit tonneaux (1).

(1) Le tonneau contient 252 gallons (*Note du Traducteur*).

Je reçus, le 28, après-midi, la visite de *Kernicouberrey*, la veuve infortunée de *Terriobou.* Elle avait non-seulement vu périr son époux, mais exterminer presque toute sa famille ; et, depuis elle avait vécu dans la captivité. Tamaahmaah fut forcé, pendant quelque temps, de la traiter avec une sorte de rigueur, pour mieux la soustraire aux fureurs de la populace, qui en demandait la mort, ainsi que celle des adhérents de son mari. Lorsqu'en 1779, je visitai ces îles, Kernicouberrey était déja avancée en âge, cependant je me rappelai parfaitement ses traits.

Elle me dit, d'une voix faible, que nous nous étions connus autrefois, qu'elle venait avec Tamaahmaah me faire visite, et voir le vaisseau, puis elle me présenta un petit casque de plumes, qui était tout ce qu'elle pouvait donner. Mon nom lui était familier, mais il lui fallut quelque temps pour se rappeler mes traits, que quatorze années avaient considérablement altérés. Tandis qu'elle parcourait le vaisseau, un léger mouvement de joie parut alléger, pendant quelques instants, le poids des douleurs que son grand âge ne lui permettait plus de supporter. Quand elle eut examiné tous les objets dont elle était entourée, et reçu les réponses aux questions

qu'elle m'adressa au sujet des officiers et de plusieurs personnes qui étaient à bord de *la Découverte* et de *la Résolution*, je lui présentai un assortiment d'articles précieux, tel que je le lui eusse offert dans un temps où elle jouissait d'une grande considération, et je fis promettre, devant elle, à Tamaahmaah qu'il ne le lui enlèverait pas, ni ne souffrirait même que personne l'en dépouillât.

Kahowmotou, qui, avec sa famille, nous tenait constamment compagnie durant le jour, et nous avait rendu toutes sortes de bons offices, prit congé de nous, le 1.er mars au matin, pour aller recueillir tout ce qu'il croirait de plus digne de nous être présenté, lorsque nous serions hors de la baie de Karakakoua, mon intention étant de visiter Toeaigh avant de quitter cette île. Je lui fis quelques présents, parmi lesquels se trouvait un assortiment complet de voiles pour sa grande pirogue, et un manteau d'écarlate, de la même forme que celui que Tamaahmaah avait reçu de moi, quoique cependant il ne fût pas si richement orné.

Dans la matinée de ce jour, M. Menziez, qui était parti le 25, pour aller avec un jeune *Midshipman*, faire des recherches de botanique, revint à bord. Il fut

reçu partout de la manière la plus amicale, la plus hospitalière et la plus polie.

Ayant achevé notre provision de bois et d'eau, et voyant que les chefs nous fournissaient autant de vivres et de rafraîchissements que nous en avions besoin, je donnai la permission d'acheter des curiosités du pays.

Accompagné de Tamaahmaah et de quelques officiers, je fus (le 3) visiter les trois villages de cette baie. J'examinai d'abord celui où le capitaine Cook perdit la vie. Les naturels ont beaucoup de peine à retracer ce déplorable événement; et quand on leur en demande la cause, ils répondent que cette funeste catastrophe justifia les prophéties de leurs prêtres. Je reviendrai sur ce sujet.

Les nombreux habitants de ces trois villages, se conduisirent avec beaucoup de décence et de civilité. Il est bon d'observer que nous ne descendîmes à terre que bien escortés et bien armés; mais je crois que cette précaution n'était nullement nécessaire. C'était dimanche, et, comme de coutume, les jours de fête notre garde de soldats de marine était en grand uniforme. La vanité du monarque en fut flattée, mais il regretta vivement de n'avoir pas à mettre un habit fait à l'anglaise. Il y substitua le manteau que je lui avais donné,

et qu'il n'avait pas encore exposé en public. Cette superbe parure attira l'attention et les applaudissements de la foule qui nous entourait. Tianna et plusieurs autres chefs étaient présents. Ceux-ci paraissaient enjoués et contents ; mais l'ambitieux Tianna ne pouvait renfermer la jalousie qu'il éprouvait de n'être pas traité avec autant de respect que l'on en montrait à son souverain. Elle éclata lorsque nous traversâmes le village, et il me demanda d'un ton arrogant, pourquoi je donnais tant de choses à *cet homme*, et si peu à lui-même ? Je lui répondis ce que me dicta la prudence ; mais je doute qu'il en eût été satisfait.

Rien de digne de remarque ne se passa durant notre promenade, et lorsqu'elle fut terminée, nous revînmes dîner à bord.

J'avais promis au roi de lui procurer, le 4 au soir, le divertissement d'un feu d'artifice ; et Tamaahmaah voulant lui-même contribuer aux plaisirs de la journée, proposa de faire donner sur le rivage un combat simulé, qu'exécuteraient ceux de ses meilleurs guerriers qu'il pourrait rassembler dans un si court espace de temps. Ce prince croyant que tout cérémonial de ma part ajouterait à la considération dont il jouissait, me pria de me faire accompagner d'une garde.

Nous

Nous trouvâmes rassemblés vers l'angle septentrional de la grève en dehors de l'enceinte sacrée du Moraï, environ cent cinquante guerriers formant trois divisions, à peu près égales en nombre. Deux de ces divisions étaient placées à une legère distance l'une de l'autre. Celle que nous avions à droite représentait l'armée de *Tityre* et de *Taïo*, et celle qui était à gauche, l'armée de *Tamaahmaah*. On nous dit de supposer qu'à chaque aile il se trouvait un corps de troupes destinées à lancer, avec leurs frondes, des pierres sur l'ennemi. Les combattants étaient armés de javelines pointues, mais émoussées, et de la même longueur que celles qui sont barbelées. Ils s'avancèrent les uns vers les autres sans paraître avoir aucun chef principal, et à mesure qu'ils s'approchèrent, ils s'adressèrent réciproquement des harangues, qui semblèrent, des deux côtés, se terminer en forfanteries et en menaces, puis ils firent voler leurs javelines. Beaucoup de guerriers parèrent le coup avec une adresse infinie. Les traits qui touchèrent, firent des contusions et des blessures, qui, quoique peu dangereuses, étaient assez considérables, mais n'altérèrent en rien la tranquillité ni la bonne humeur de ceux qui les reçurent. Ce combat n'était qu'une

escarmouche dans laquelle les individus ne prenaient d'ordre que d'eux-mêmes. Quelques-uns passaient des derniers rangs au front de la ligne, lançaient leurs javelines, relevaient de terre les traits qui n'avaient pas porté, et les renvoyaient sur le champ à l'ennemi, ou se retiraient lorsqu'ils en avaient ramassé deux ou trois. Les plus vaillants toutefois s'avançaient à peu de distance du premier rang du parti contraire, et défiaient, avec jactance, tous leurs adversaires. De la main gauche, ils tenaient une javeline avec laquelle ils repoussaient d'un air dédaigneux, les traits qui leur étaient décochés, tandis que de la main droite ils en atteignaient d'autres au vol, et les renvoyaient avec une grande dextérité. Dans cet exercice, nul ne surpassa le roi, qui entra dans la lice pour quelques instants, et se défendit de manière à causer notre surprise et notre admiration. Six javelines furent dirigées contre lui, presque en même temps; d'une main, il en saisit trois en l'air; il en brisa deux avec celle qu'il tenait de l'autre main, et en s'inclinant un peu, il esquiva la sixième.

Cette partie du combat indiquait que le roi avait été inopinément découvert, et les traits qu'immédiatement on fit pleuvoir sur lui,

annonçaient suffisamment combien il était en danger. Mais s'étant avancé à la tête de son armée qui alors serra ses rangs, et dont les guerriers lancèrent, avec la plus grande force, leurs javelines, il repoussa l'ennemi, le mit en désordre et nous rejoignit sans avoir reçu la moindre blessure.

On nous fit voir ensuite ce qui arrive, lorsque le premier homme est tué, ou qu'il est assez grièvement blessé pour tomber sur le champ de bataille. Les efforts que l'on fait pour se l'arracher (car s'il tombe au pouvoir des ennemis, il est sacrifié dans leur Moraï) font périr un grand nombre de combattants. Le guerrier blessé était du côté de Tityre, et l'avantage avait été à peu près égal de part et d'autre; mais alors le combat devint plus animé, la victoire demeura suspendue quelque temps, jusqu'à ce qu'enfin l'armée de Taio et de Tityre plia, et celle de Tamaahmaah emmena en triomphe les morts supposés, les traînant par les talons, à quelque distance sur la grève. Ces malheureux, que l'on avait déja fortement foulés aux pieds, eurent les yeux, les oreilles, la bouche et les narines remplis de sable, mais il ne leur fut pas plutôt permis de se relever, qu'ils coururent à la mer, s'y lavèrent et revinrent

aussi contents et aussi gais que s'il ne leur était rien arrivé.

Les principaux chefs étaient considérés ne prendre aucune part à cette action qu'on ne peut mieux comparer qu'aux mouvements qui ont lieu dans une émeute populaire. Lorsqu'elle fut finie, les deux partis s'assirent tranquillement à terre, et l'on parlementa, ou du moins on en eut l'air. On supposa que les chefs arrivaient seulement sur le théâtre de la guerre, qui jusque-là n'avait été soutenue que par le menu peuple, ce qui, m'a-t-on dit, a lieu assez souvent dans ces îles. Ils s'avancèrent alors sous l'escorte d'hommes armés de lances fort longues, appelées *pallalous*. On ne les quitte que par l'effet de la mort ou de la captivité, et le premier cas est le plus commun. Elles ne sont point barbelées, mais elles se terminent en une petite pointe, et quoiqu'elles ne soient pas fort tranchantes, elles peuvent néanmoins faire de profondes blessures, à raison de la force et de la dextérité de ceux qui en font usage. Toutes les armes de trait sont barbelées jusqu'à six pouces de la pointe, et généralement elles ont de sept à huit pieds de longueur.

Les guerriers armés de pallalous marchèrent en avant avec beaucoup d'ordre, et les

évolutions, qui eurent lieu, annoncèrent un très-haut degré de connaissances dans l'art militaire. Il étaient rangés sur plusieurs lignes très-régulières et très-serrées, et formaient une phalange compacte, qu'il ne doit pas être facile de rompre. Lorsque chacun des deux partis eut atteint le champ qui faisait l'objet de la contestation, les combattants s'assirent, laissant entre eux et leurs ennemis un intervalle d'environ trente verges, et tenant leurs armes en avant. Après une courte pause, un pourparler commença, et Taïo fut supposé donner son opinion sur la paix et sur la guerre. Les arguments furent soutenus avec beaucoup de force des deux côtés. Lorsque l'on faisait des propositions de paix, les pallalous s'inclinaient vers la terre, et lorsque l'on menaçait de la guerre, on en relevait la pointe jusqu'à un certain degré de hauteur. Les deux partis semblaient être bien sur leurs gardes et se surveiller l'un l'autre d'un œil jaloux, pendant que l'on procédait à la négociation, qui, toutefois, ne se termina point à l'amiable; et le sort des armes dut décider des prétentions respectives. Les guerriers de chaque côté, se levèrent presqu'au même instant, et formèrent des colonnes serrées qui s'avancèrent l'une vers l'autre avec lenteur. Ce

mouvement fut exécuté avec beaucoup d'ordre et de régularité. On changea fréquemment de position, et l'on s'efforça de se précautionner contre les avantages du parti que l'on avait en tête. Cependant les guerriers d'un ordre inférieur combattaient sur les ailes et lançaient leurs javelines et des pierres. Toutefois le succès semblait dépendre de ceux qui étaient armés de pallalous; et ils disputèrent vivement chaque pouce de terrain, en parant avec beaucoup d'adresse les coups qu'on leur portait, jusqu'au moment où quelques hommes de la gauche de Tityre plièrent. L'armée de Tamaahmaah redoublant alors de courage, se jeta impétueusement et en poussant des cris, sur l'ennemi, en rompit les rangs; et la victoire se déclara pour les armes d'Owhyhée, par la mort supposée de plusieurs guerriers du parti contraire et par la retraite des autres. Ceux-ci ayant été vivement poursuivis, la mort de Tytire et de Taio mit fin à la guerre, et ceux qui eurent l'honneur de jouer le rôle de ces deux chefs, furent traînés en triomphe, par les talons, sur une espace assez considérable, le long de la grève, pour être présentés au victorieux Tamaahmaah, qui était censé devoir les sacrifier dans son Moraï. Ces malheureux mon-

trèrent autant de bonne humeur que ceux de leurs camarades qui avaient éprouvé le même traitement.

Les évolutions militaires finirent au coucher du soleil, et quand il fut nuit, je fis tirer un feu d'artifice en présence du roi et d'un grand concours d'habitants. Tamaahmaah se souvint d'en avoir vu un assez médiocre, lorsque Terriobou fit visite au capitaine Cook, mais les pièces du nôtre étant bien mieux conservées, et d'ailleurs en plus grand nombre et plus variées, furent vues par les chefs (les seuls que nous eussions laissé entrer dans notre enceinte que nous avions tabouée) avec un mélange de crainte, de surprise et d'admiration; et, malgré les acclamations réitérées des naturels rassemblés à cette occasion, nous ne pûmes deviner quel était celui de ces trois sentiments qui les leur faisait pousser.

Kavahero, chef de Kowroua, nous dit le lendemain matin (5) que les habitants de son village avaient été fort alarmés, et qu'ils craignaient que par suite de quelque mésintelligence entre Tamaahmaah et nous, nous n'eussions mis à mort ce prince et son peuple, et que nous n'eussions détruit les maisons de cette partie de l'île. La plupart de femmes qui étaient à bord des deux bâtiments, eurent

la même opinion, et il ne fut pas facile de les désabuser.

Je jugeai convenable, d'après ces rapports, de ne point laisser échapper une si belle occasion de donner aux habitants une haute idée de notre supériorité, s'ils nous mettoient dans le cas d'agir contre eux en ennemis. Je leur dis que, comme les canons, les feux d'artifice pouvaient servir de divertissement, mais que l'on en faisait de même une arme redoutable, lorsque l'occasion l'exigeait. Ils parurent n'en douter nullement et montrèrent un grand desir d'en avoir quelques-uns pour se défendre contre Taïo et Tytire. Le roi me fit tant d'instances à ce sujet, que je ne pus m'empêcher d'accéder à sa demande. Young et Davis s'étant conduits de manière à mériter notre confiance, je leur remis une douzaine de fusées volantes et six véritables grenades, avec injonction de ne les employer que pour la seule défense de Tamaahmaah. Je les engageai, en même temps, à ne point le seconder dans ses ambitieux projets pour la conquête des îles voisines; et je leur recommandai de l'aider non-seulement à repousser toute invasion étrangère, mais à maintenir son autorité contre toute insurrection domestique.

J'avais constamment pris soin de persuader au roi et aux chefs qui venaient nous voir chaque jour, que la paix les rendait plus heureux que cet état de guerre dans lequel ils étaient depuis si longtemps. Les arguments que j'employai déterminèrent le prince et ses conseillers à examiner les conditions que je proposai. Elles avaient pour base les lois originaires et l'ancien mode de gouvernement d'Owhyhée, de Mowy et des îles adjacentes. Ma première proposition portait qu'Owhyhée aurait un gouvernement séparé, sous l'autorité de Tamaahmaah ou de ses héritiers; que la souveraineté des autres îles appartiendrait à Tytire et à Taïo, et que le roi d'Owhyhée, renoncerait à tout droit, ou à toute prétention sur celles-ci, l'expérience ayant démontré qu'il ne peut conserver ses conquêtes sans mettre en danger son pouvoir, et sans troubler la tranquillité intérieure de son propre pays. Après en avoir mûrement délibéré, il fut convenu qu'à mon arrivée à Mowy, je ferais tous mes efforts pour établir une paix durable et fondée sur ces principes, et qu'au moyen d'une lettre que de-là j'écrirais à Young, j'instruirais des progrès de la négociation, Tamaahmaah, qui me promit

de la ratifier, si un chef dûment autorisé lui remettait ma lettre.

Il n'est peut-être pas inutile de rapporter les circonstances qui firent naître ces dispositions pacifiques. Le roi et plusieurs autres chefs me sollicitèrent vivement de les aider dans la conquête qu'ils se proposaient de faire de toutes les îles sous le vent. Ils avaient conçu l'espoir que je participerais à leur entreprise, d'après l'amitié que je leur témoignai constamment, et l'horreur que j'exprimais du meurtre affreux de nos compatriotes à Woahou. Pour m'exciter à venger cet attentat, ils disaient qu'il avait été commis en la présence et par les ordres exprès du frère de *Tytire*. Ils furent très-déconcertés lorsque je leur annonçai qu'ils ne recevraient aucun secours de ma part. Pour me faire changer de résolution, ils me dirent que M. Ingraham, commandant du brig américain *le Hope*, ayant, pour quelques démêlés avec Tityre et Taïo, fait feu sur eux, au moment où ils venaient de quitter son navire pour retourner au rivage, ceux-ci avaient donné ordre à tous les habitants des îles soumises à leur autorité, de tuer tout blanc, qu'ils rencontreraient, soit qu'il fût anglais, américain,

ou de toute autre nation. Je ne réponds pas de l'impression qu'en un autre temps un tel avis eût fait sur moi, mais dans cette occasion il n'altéra nullement une détermination, que j'avais prise d'après des motifs d'humanité et plusieurs considérations politiques.

Un tabou général et périodique devant commencer ce soir (le 5) la plupart des chefs nos amis, qui savaient que l'instant de notre départ s'approchait, nous firent leurs adieux et nous prièrent de revenir promptement à Owhyhée.

Le tabou exigeant que nos tentes, notre observatoire, etc. fussent enlevés, je les fis rapporter à bord, et j'annonçai à Tamaahmaah que mon intention était de mettre à la voile le lendemain, 6, au soir, ou le surlendemain matin. Il me pria instamment de différer mon départ jusqu'au 8, parce qu'alors il pourrait prolonger avec nous, les côtes de l'île, à quelque distance, au nord. La saison s'avançant, je ne pris point d'engagement positif, et je resolus de me déterminer selon les circonstances.

Tamaahmaah jugeant que c'était peut-être sa dernière visite, me fit présent d'un beau manteau de plumes jaunes et rouges, ainsi que d'une petite collection de curiosi-

tés du pays. En même temps il me remit le superbe manteau qu'il portait le jour de la visite de cérémonie qu'il nous fit peu après notre arrivée. Lorsqu'il m'en eut fait remarquer la beauté, et qu'il m'eut montré les deux trous que, la première fois qu'il s'en revêtit, y laissèrent les flèches de l'ennemi, dans le dernier combat qu'il soutint pour la souveraineté de l'île, il le replia soigneusement, et me pria de le présenter, en son nom, à sa majesté, le roi Georges. Il me dit que personne autre que lui-même n'en avait fait usage, et il me recommanda d'empêcher qui que ce fût de le placer sur ses épaules. Comme il n'y avait rien de plus précieux dans toute l'île d'Owhyhée, c'était par cette raison, qu'il l'envoyait à un aussi grand monarque, et à un aussi bon ami que le roi d'Angleterre. Je lui donnai les assurances les plus positives de remplir ponctuellement ses intentions.

Quoiqu'il se crût amplement récompensé par tous les dons que je lui avais faits, cependant je jugeai devoir, d'après les témoignages d'amitié qu'il nous avait constamment donnés et les services qu'il nous avait rendus, lui prouver de nouveau notre satisfaction. En conséquence je lui fis présent de deux man-

teaux semblables à ceux qu'il avait déja reçus de moi, ainsi que d'une certaine quantité de galon uni et de couleur, objet très-précieux pour ces insulaires, surtout lorsqu'ils peuvent en rassembler de deux ou trois sortes, pour former cette partie de leur vêtement appelée *Maro* (1), dont la longueur est d'environ neuf pieds sur six pouces de largeur. Je lui donnai en même temps des ustensiles de cuisine, des instruments d'agriculture, et des outils de forgeron et de charpentier. Un si considérable présent lui fit un plaisir infini, et il me témoigna beaucoup de surprise de ma libéralité. Il prit ensuite congé, de la manière la plus amicale, non-seulement de tous les officiers et de moi, mais de chaque personne qu'il vit sur le pont, et il eut beaucoup de peine à se séparer de nous.

Au nombre de ceux qui avaient accompagné le roi dans cette visite, il se trouvait deux jeunes chefs, l'un nommé *Crymakou*, et l'autre *Quoti*, ou plus ordinairement *Kokinney*, mot, qui dans la langue du pays, signifie promptitude. L'observatoire avait été mis sous leur garde et sous celle de quelques naturels de l'ordre des prêtres, et qui cher-

(1) La ceinture.

chèrent à se surpasser les uns les autres par leur politesse et les services qu'ils nous rendaient.

Voulant leur en témoigner ma reconnaissance, je priai Tamaahmaah de me dire quels étaient les objets qui feraient le plus de plaisir aux premiers. L'ayant appris, je les leur présentai, et ils furent enchantés de cet hommage rendu à leur fidélité.

Ces deux jeunes gens furent, de tous les chefs, ceux à qui notre départ parut causer le plus de peine. Ils demeuraient constamment avec M. Whidbey dans la Marquise; et ils avaient pris tant de goût pour notre manière de vivre, qu'ils faisaient les plus grands efforts pour l'imiter en tout. C'était le sentiment de leur infériorité relative qui les y portait. Leur conversation roulait toujours sur quelque objet important; et les questions qu'ils nous adressaient, n'eussent pas été indignes d'observateurs plus instruits. La vivacité d'esprit et la sensibilité, que tout annonçait en eux, leur modestie, l'égalité de leur caractère, et le travail qu'ils faisaient pour apprendre à lire et à écrire dans notre langue, prouvaient que, non-seulement ils étaient en état d'acquérir de l'instruction, mais encore d'en profiter.

Il nous parut très-singulier que Tamaahmaah eût choisi pour ses confidents et ses amis les plus intimes, ces deux jeunes hommes, qui étaient alliés de très-près à ses ennemis les plus déclarés. Crymakou, qui était âgé d'environ vingt-quatre ans, avait pour père un chef d'une haute importance dans l'île de Mowy, et l'un des principaux guerriers de Tytire. Dès sa plus tendre enfance, il fut confié aux soins de Tamaahmaah, qu'il n'a pas quitté depuis, et aux intérêts duquel il est extrêmement attaché; et, en retour, ce prince l'a investi d'une autorité presque égale à la sienne. Quoti, quoiqu'il ne jouît pas de la même prérogative, semblait partager, avec Crymakou, l'affection du roi. Il avait environ dix-huit ans; et bien qu'il fût, relativement aux avantages de la figure et de la personne, inférieur à son compagnon, il était néanmoins bien supérieur à cet égard, à tous les autres insulaires. Ses manières étaient très-agréables; et, quant aux qualités de l'esprit, il l'emportait de beaucoup sur Crymakou. Ce jeune homme passait pour fils de *Terriobou* et de Namahanna, l'épouse favorite de Kahowmotou; mais la chronique le disait plus que cousin de Tamaahmaah.

Tous nos travaux extérieurs étant complé-

tement achevés, il ne nous restait plus qu'à attacher les voiles, et à tout préparer pour mettre en mer. Nous nous en occupâmes le 6, pendant que tous nos amis étaient en retraite. Ce tabou ne fut pas aussi strictement observé par les dernières classes des insulaires, que celui dont j'ai parlé dans le chapitre précédent. Plusieurs des naturels firent de nombreux échanges, le long du bord; mais il ne fut permis à aucune femme d'entrer dans une pirogue.

Depuis que j'avais accordé à tout le monde la permission de commercer avec les insulaires, j'en observais soigneusement les effets; et j'acquis la conviction de l'absolue nécessité de défendre tout trafic entre les équipages de tous les vaisseaux, soit européens, soit américains, et les naturels, jusqu'à ce qu'on se soit procuré les vivres, le bois et l'eau dont on peut avoir besoin. Tant que la défense fut en vigueur à bord de la Découverte, tous les articles essentiels arrivèrent à notre marché; mais lorsque je l'eus levée, et que nos gens eurent eu la liberté d'acheter toutes les curiosités dont ils eurent envie, on ne nous apporta plus que de faibles provisions, qu'on nous fit payer quatre ou cinq fois plus cher qu'auparavant, et j'es-

sayai

sayai vainement d'acheter à ce prix, de l'eau pour notre consommation journalière.

Le ciel devint nuageux dans l'après-midi; il tomba un peu de pluie, le vent fut variable, et nous eûmes de fortes rafales du nord. A ce temps, qui dura toute la nuit, se joignit, le lendemain 7, une houle pesante, qui se jeta dans la baie, et qui, à la grande satisfaction de Tamaahmaah et de nos autres amis, nous empêcha d'appareiller. Au lever du soleil, ils accoururent en foule vers nous; mais le roi, contre sa coutume, ne fut pas des premiers. Il n'était en retard que parce qu'il avait voulu venir en grande cérémonie, dans une de ses plus larges pirogues, pour laquelle je lui avais donné un assortiment de voiles semblables à celles d'un sloup, un pavillon d'union et une flamme. Le tout n'ayant pas été disposé selon ses instructions, il croisa quelque temps dans la baie pendant qu'on faisait les changements nécessaires. A son arrivée, il parut enchanté de son bâtiment de guerre; mais il nous fit observer que quelques pierriers bien montés y donneraient une meilleure apparence. J'en convins; mais ces mots: « Tabou, roi George, », lui fermèrent complétement la bouche.

Tamaahmaah sachant que j'avais dessein

de visiter Kahowmotou, en me rendant à Mowy, me dit qu'il avait envoyé l'ordre à ceux de ses gens qui résidaient dans ses domaines de Toeaigh, de nous fournir abondamment des cochons, des végétaux, et tout ce que produisait le pays. Pour en assurer l'exécution, il me pria d'y mener Young et Davis; car il lui était impossible de quitter Karakakoua, avant d'avoir accompli certaines cérémonies, devenues nécessaires depuis qu'il avait celébré la fête de la nouvelle année dans ce district, et qu'il avait transgressé la loi, en vivant dans la plus grande familiarité avec nous, qui avions mangé et bu avec des femmes.

Le tabou, auquel Tamaahmaah lui-même devait se soumettre strictement, était indiqué pour le soir du jour de notre départ. Tous les naturels qui avaient commercé avec nous, devaient aussi apporter devant lui le trésor qu'ils avaient acquis, et lui en payer le tribut accoutumé. Les présents qu'il avait reçus de nous devaient être également exposés en public; et les prêtres, dans cette circonstance, devaient dire des prières, faire des exhortations, et remplir plusieurs autres fonctions de leur ministère. De semblables cérémonies durent souvent une demi-journée sans inter-

ruption, et quelquefois on les réitère pendant dix jours consécutifs.

Le 8, au matin, nous levâmes l'ancre, et nous prolongeâmes la côte au nord. A la distance d'environ quatre milles du lieu d'où nous étions partis, nous dépassâmes une petite crique, où nous vîmes la goëlette capturée, halée sur la grève, et placée sous un hangar que l'on avait élevé pour la garantir du soleil. Tamaahmaah qui, à peu près au même instant, nous rejoignit avec la reine son épouse, et une suite nombreuse de parents et d'amis, me protesta que son intention était de restituer le navire, soit à M. Metcalf, soit à tout commandant de bâtiment américain, suffisamment autorisé pour le recevoir. Young se rendit garant de la sincérité du roi, et nous dit que, faute d'avoir été réparé, ce vaisseau tombait en morceaux.

La famille royale demeura à bord jusqu'à dix heures du matin. Après nous avoir fait de tendres adieux, et avoir exprimé les regrets que lui causait le peu de durée de notre visite, elle nous quitta pour retourner à Karakakoua.

Nous continâmes notre route, avec une bonne brise du sud-ouest, et en nous tenant

à peu près à deux milles de la côte. Vers le soir, nous entrâmes dans la baie de Toeaigh, où nous louvoyâmes pendant la nuit.

Conformément à sa promesse, notre ami Kahowmotou vint nous voir le lendemain matin (9), et me présenta vingt beaux cochons, une grande quantité de végétaux de différentes espèces, et un beau manteau de plumes.

Les domestiques du roi obéirent ponctuellement aux ordres de leur maître. Ils nous amenèrent, pour la Découverte, quatre-vingts cochons, aussi très-beaux, et quarante pour le Chatam. Ils y joignirent également une grande quantité de végétaux pour l'un et pour l'autre bâtiment. Ils se conduisirent avec beaucoup de décence, et nous dirent que si nous avions besoin d'un supplément de ces objets de consommation, ou que si nous desirions quelque autre article, ils s'empresseraient de nous le procurer. Nous en avions déja bien plus qu'il ne nous en fallait; car après avoir pris le tiers de ce qu'on nous apporta, le reste fut renvoyé au rivage.

Dans le cours de l'après-dînée, je reçus la visite de Tianna, qui m'offrit six petits cochons, fort maigres, que je n'acceptai point. Je lui fis néanmoins un présent d'adieu, dont,

selon moi, il devait être fort content; car, quoiqu'il fût venu fréquemment nous voir, il ne nous apporta qu'une seule fois des vivres. Je fus cependant presque aussi libéral envers lui qu'envers tous les autres chefs, qui avaient pourvu à nos besoins. Mais tels étaient sa jalousie et son orgueil, que, loin de me faire des remercîments, il laissa percer son mécontentement de ce que je ne lui avais pas témoigné les mêmes égards qu'à Tamaahmaah, ni donné des objets de même valeur, que ceux qu'avait reçus ce dernier. Ses discours furent si insolents, et sa conduite fut, en général, si opposée à celle de tous les autres chefs d'Owhyhée, que je le priai de me rendre le manteau d'écarlate, les haches, et tout ce dont je lui avais fait présent, puisque ces différents objets n'étaient pas dignes de lui. Il ne jugea pas à propos d'y consentir, et partit fort satisfait en apparence; mais tout son maintien trahissait l'ambition, et je puis ajouter avec justice, la perfidie, qui dirige sa conduite.

Tamaahmaah ayant été, en quelque sorte, prévenu de notre visite, avait attendu notre arrivée avec impatience, dans l'intention de développer son véritable caractère. Il savait que des commandants de navires de commerce,

qui avaient touché à son île, depuis qu'il la gouvernait, avaient tracé de lui le portrait le plus infidelle. Certain de son innocence, son chagrin fut très-vif, et il désirait ardemment de trouver l'occasion de démontrer la fausseté des imputations qu'on lui avait faites. Si tout ce que j'ai dit de la conduite et des sentiments généreux de ce chef, ne suffit pas pour faire disparaître la flétrissure qu'on a voulu imprimer à son nom, je rapporterai dans la suite des faits, qui ne laisseront, sur son compte, aucun doute à personne.

Tianna qui n'ignorait pas combien nous étions prévenus en faveur des vertus et de la bonté de Tamaahmaah, ne laissait cependant jamais échapper l'occasion de nous dire quelque chose au désavantage et à la honte du roi. Il est probable que, par ses calomnies, il espérait nous engager à lui prêter notre aide pour s'emparer des rênes du gouvernement ; mais voyant qu'elles étaient sans effet, il éprouva un dépit, qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

Comme rien ne nous retenait plus à Owhyhée, nous nous disposâmes à sortir de la baie ; mais des calmes et de petits vents qui jouaient, nous rendirent presque stationnaires. Ce retard procura aux naturels l'oc-

casion de nous montrer leur adresse à prendre une petite espèce de bonite, genre d'occupation aussi profitable qu'amusant. Trois ou quatre personnes conduisent à la rame, avec toute la vîtesse possible, une petite pirogue, à la poupe de laquelle est placé un homme qui tient une très-belle ligne de crin. A cette ligne est attaché un petit hameçon très-bien fait, et qui, tombant avec rapidité, est pris par la bonite pour un petit poisson, et sur lequel elle se jette à l'instant. Cette pêche fut faite avec tant de dextérité, que nous vîmes prendre un grand nombre de poissons, et que de ceux qui mordirent à l'hameçon, il n'y en eut pas un seul qui s'échappa. Cet amusement nous procura l'occasion de connaître le motif du tabou sévère et général auquel l'île était soumise, lorsque nous arrivâmes sur la côte : c'était la saison où l'on commence à pêcher les bonites, poissons très-bons à manger quand ils sont frais, et qui, étant très-abondants, font, lorsqu'on les conserve après les avoir salés, une partie considérable de la nourriture des habitants.

Kahowmotou et tous les naturels nous quittèrent dans la soirée, après nous avoir assurés de la continuation de leur amitié, et

nous avoir témoigné la vive satisfaction que leur avait causée notre visite. Nos deux compatriotes, Young et Davis, nous firent aussi leurs adieux, avec une effusion de sensibilité qui leur fit honneur. Leur conduite dans l'île était digne des plus grands éloges. Sans autre secours que celui de leurs bonnes qualités, ils avaient su mériter le respect, l'estime et l'affection des naturels, parmi lesquels nul ne leur était plus attaché que le roi lui-même. Ce prince suivait tous leurs conseils; et je suis persuadé que nous fûmes redevables à ces deux Anglais, tant de la réception amicale et hospitalière que l'on nous fit, que de la politesse de la généralité des insulaires. Pour les encourager à suivre les principes qui, jusqu'alors, les avaient guidés, je leur livrai un certificat de bonne conduite, et je leur recommandai formellement d'user de tout leur crédit en faveur des sujets de toute puissance civilisée, qui arriveraient à Owhyhée. Je tirai du roi et des principaux chefs la promesse de continuer à protéger, non-seulement leur personne, mais leurs propriétés, et surtout un considérable assortiment d'articles utiles et nécessaires, que je leur avais donné, tant pour subvenir à leurs besoins,

et leur assurer l'importance qu'ils avaient acquise, que pour en introduire l'usage parmi les habitants.

Le 24 février, le chronomètre de Kendall indiqua la longitude de notre observatoire, sur le rivage de Karakakoua, par 206° 17′ 15″.

Le 25 du même mois, M. Whidbey observa l'immersion du premier satellite de Jupiter, qui donna la longitude par 203° 52′ 15″, ce qui différait de 7° 45′ à l'ouest de la longitude déterminée par le capitaine Cook, et se rapportait à celle que M. Bailey a déduite de deux éclipses.

La latitude du même point, par six hauteurs méridiennes du soleil, correspondant aussi à celle du capitaine Cook, fut de 19° 28′ 12″.

Nous quittâmes l'île d'Owhyhée sur les huit heures du soir, et je dirigeai notre route vers l'extrémité est de Mowy, les vaisseaux orientés au plus près du vent.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Notre arrivée à *Mowy.* — Détails sur la mort du lieutenant *Hergest* et de M. *Gooch*, etc. — Conférence sur la paix à conclure entre les deux îles. — Motifs qui me déterminent à envoyer le *Chatam* à *Noutka.* — Les chefs accèdent à mes propositions de paix. — Excursion des canots. — Notre départ de *Mowy.*

LE 10 mars, à la pointe du jour, nous étions devant la côte est de *Mowy*, qui s'étend du 80° sud-ouest au 16° nord-est; et le rivage le plus proche nous restait au 62° nord-ouest, à peu près à une lieue de distance. Ayant profité d'une brise favorable, j'arrivai vent arrière à deux milles de la côte, qui suivait la direction du 72° sud-ouest. Du point où nous étions, nous avions seize milles à faire jusqu'à la pointe sud de l'île, pointe qui, selon nos observations, est située par 20° 34′ de latitude, et 203° 36′ de longitude.

Quoique le capitaine King ait fort bien décrit l'aspect que, dans le lointain, offre l'île

de Mowy, cependant comme nous eûmes l'occasion de mieux connaître cette partie de l'île, qu'aucune des personnes qui étaient à bord de la Résolution et de la Découverte, durant le voyage que firent ensemble ces deux bâtiments, il est peut-être utile de remarquer que la côte, en travers de laquelle nous étions à la pointe du jour, bien qu'elle aboutisse tout-à-coup à l'océan, et que la surface en soit très-inégale, paraît fertile, et dans un état de culture très-avancé. D'après le nombre des villages et des habitations séparées, nous jugeâmes qu'elle est bien peuplée. La scène changea lorsque nous eûmes fait quelques milles à l'ouest. Là, rien n'indiquait que les rivages ni les flancs des collines fussent habités, et ils étaient presque entièrement privés de productions végétales. Tout ce pays n'offrait qu'une masse informe de roches pelées et stériles, coupées par de profondes ouvertures, qui s'étendaient jusqu'au bord de l'eau. Outre ces collines, il y en avait d'autres petites, et de forme circulaire, qui paraissaient composées de sable ou de pierres, et dont la surface, très-polie, était d'un brun clair. Des veines perpendiculaires en séparaient les différentes couches. Autant que nous pûmes en juger avec nos lunettes,

cette partie de l'île doit avoir subi quelque violente éruption volcanique.

Nous dépassâmes, à la distance d'environ un mille, la pointe sud dont j'ai parlé plus haut. Elle est formée par des roches escarpées et hachées, et la mer brise à peu de distance au nord-ouest. En approchant des brisans, nous fûmes visités par quelques naturels qui sortirent d'une petite anse de sable, près de laquelle ils avaient de chétives habitations. Ils n'avaient à vendre que quelques paquets de sel; et leurs pirogues qui étaient très-petites et en mauvais état, annonçaient assez quelle était leur pauvreté. Nous ne fîmes que des progrès très-lents, et nous dépassâmes Morokinney et Tohowrowa.

Dans l'après-dînée, nous eûmes la visite d'un chef, qui vint dans la seule pirogue passable que nous eussions vue à Mowy. Il me dit que Tityre l'envoyait pour savoir qui nous étions, et si nous avions des intentions amicales. Lorsque j'eus répondu à sa première question, il parut craindre que nous ne vinssions tirer vengeance des meurtres commis à Woahou. L'incohérence des rapports sur cette malheureuse affaire, me faisait desirer vivement d'entendre à ce sujet Ti-

tyre et Taio. Je le dis au chef, et j'ajoutai que si les meurtriers étaient des naturels de l'île, il faudrait me les livrer; que si Tityre et Taio n'avaient rien à se reprocher, ils ne recevraient aucune injure; et, pour prouver mes dispositions pacifiques envers le premier, je chargeai le chef de lui remettre de ma part un présent, composé des objets que je savais devoir le plus lui plaire, et qui lui donneraient toute confiance en ma sincérité. Je n'oubliai point non plus le porteur du message. Cet insulaire me dit que le meilleur mouillage se trouvait près de la partie nord-ouest de l'île, appelée *Raheina*, et que si je voulais m'y rendre, Tityre, d'après cette preuve de confiance, et tous les témoignages de mon amitié, n'hésiterait pas à nous faire visite. Je lui répondis que je suivrais son conseil, et il parut charmé du succès de sa commission.

Vers le coucher du soleil, nous passâmes au sud-ouest de Morokinney; et une légère brise de terre étant survenue, nous marchâmes vers une vaste baie, située sur la côte sud-ouest de Mowy, devant l'isthme bas, qui unit les deux grandes masses de haute terre, dont l'île est formée. Nous y mouillâmes vers minuit par trente-neuf brasses, fond de vase. Le lendemain, 11, nous reconnûmes que

notre position se trouvait vers le côté est de la baie. L'aspect de ce côté de Mowy n'était guère plus agréable que celui des parties sud que nous avions dépassées la veille. Les rivages, cependant, étaient moins escarpés, moins couverts de rochers, et la plupart étaient formés d'une grève de sable. La terre ne s'élevait pas si brusquement du bord de la mer vers les montagnes, et la surface n'en était pas si coupée par des collines et par de profondes crevasses, que la partie que j'ai ci-dessus décrite. Néanmoins le sol semblait peu fertile, et l'on n'apercevait aucun indice de culture. Quelques habitations étaient dispersées vers la mer ; et les naturels qui s'approchèrent du navire, n'avaient, comme ceux de la veille, à disposer que de peu d'objets d'échange.

Vers midi, nous fûmes visités par un chef, nommé *To-mo-ho-mo-ho*. Il nous dit qu'il était frère cadet de Tityre, et qu'il venait par ordre de celui-ci, pour nous conduire au meilleur mouillage de Raheina, et que bientôt Tityre s'y rendrait aussi. Il produisit un certificat que lui avait délivré M. Brown, commandant du *Butterworth*, par lequel il le recommandait comme un homme honnête, serviable et intelligent. Sa pirogue était très-belle. Il

me pria de la prendre à la traîne, et me recommanda d'appareiller tout de suite, afin d'arriver à Raheina avant la nuit. En cas de retard, on avait donné ordre d'allumer des feux sur la grève, pour l'aider à placer convenablement les vaisseaux. Conduits par ce pilote, la Découverte et le Chatam arrivèrent à huit heures du soir à leur destination, et nous mouillâmes par vingt-cinq brasses, fond de sable, de pierres et de corail.

Le 12, au matin, nous vîmes que nous occupions une place que, dans notre précédente visite, nous avait indiquée M. Broughton. Ce mouillage est un peu au sud d'une colline ronde très-remarquable, placée sur une grève de sable, et dont la base de roche se projette dans la mer. Comme cette colline paraissait avoir au sommet un cratère de volcan, je lui donnai le nom de VOLCANO-HILL (*Colline-du-Volcan*). Elle gît au 26° nord-ouest, à peu près à une lieue de la pointe sud de Mowy, absolument à l'opposite de la petite île, stérile et inhabitée de Morokinney, située à la distance d'un peu plus de deux milles de cette baie.

Le village de Raheina a quelque étendue vers la partie nord-ouest de la rade. Il nous parut agréablement situé sur un terrain bas,

ou plutôt modérément élevé, au milieu d'un bosquet d'arbres à pain, de cocotiers et d'autres arbres. Le pays à l'est paraissait à peu près stérile et sans culture, et les rivages étaient bordés par un ressif, sur lequel le ressac semblait briser avec assez de force pour empêcher le débarquement de nos canots. Les maisons du village étaient nombreuses, et il avait l'air d'être bien peuplé. Quelques naturels qui visitèrent les vaisseaux, n'apportèrent que peu de choses, et leurs pirogues étaient petites et chétives. C'était là des indices certains de leur misère, et il en résultait la preuve de ce que l'on m'avait souvent dit à Owhyhée, que Mowy et les îles voisines étaient réduites à la plus extrême indigence, par l'effet des guerres dans lesquelles elles étaient engagées depuis quelques années.

Notre pilote paraissait très-fier de la confiance que nous avions eue en lui, et de ce que nous avions trouvé convenable la position dans laquelle il nous avait placés pendant la nuit. Dès l'instant où il fut à bord, il employa toute son éloquence à plaider la cause de Tityre et de Taio, et nia formellement que le meurtre commis à Woahou, eût été prémédité par eux, et exécuté d'a-

près

près leurs ordres. Il ajouta même que loin que la conduite des meurtriers eût été approuvée par leur chef, elle avait au contraire excité son courroux ; que Tityre, dès qu'il eut appris ce funeste événement, avait immédiatement envoyé l'ordre de mettre à mort les coupables, et qu'en conséquence trois insulaires qui avaient eu la plus grande part au crime, perdirent la vie.

Ceci me fit demander à Tomohomoho s'il n'y avait pas eu d'autres habitants impliqués dans cette abominable affaire. Il me répondit qu'il y en avait encore trois ou quatre que l'on considérait comme aussi coupables que ceux qui avaient été punis, mais qu'ils s'étaient réfugiés dans les montagnes, que pendant longtemps on les y avait en vain poursuivis, et que le délit était presque oublié.

J'avais ouï dire, à Owhyhée, que trois des principaux assassins avaient été punis de mort par ordre de Tityre ; et si l'on réfléchit aux circonstances qui accompagnèrent notre visite, au mois de mars précédent, plusieurs mois après la querelle entre M. Ingraham et les habitants, il est plus que probable que si Tityre eût donné des ordres sanguinaires, ils eussent été également en vigueur

à notre arrivée, comme à celle du Dédale, peu de temps après notre départ. Quoique la réception qu'on nous fit à Woahou ne fût pas très-amicale, cependant il ne parut pas que l'on eût pris des moyens pour exécuter de sinistres projets, bien que, pendant nos promenades dans les plantations, il eût été extrêmement facile de nous couper la retraite. En admettant même que nous dûmes notre salut à notre petite escorte, ou au *tabou poury* (jour de repos et de prière), on n'expliquerait point par quel motif les chefs et le peuple d'Atouy nous traitèrent d'une manière si honnête et si amicale, comment ils nous montrèrent tant de confiance pendant la visite que nous leur fîmes, et particulièrement dans la soirée du jour de notre départ. Une telle conduite eût-elle été celle d'un peuple qui aurait reçu de son roi, l'ordre de tuer tout blanc dont on pourrait s'emparer?

D'après ces différentes considérations, il est plus que probable que Tityre et Taio n'eurent aucune part aux meurtres commis à Woahou.

Mon roi m'avait donné pouvoir de prendre connaissance de telles atrocités, et de les punir de la manière la plus sévère ; et j'étais bien déterminé à ne point laisser dans l'oubli

un si horrible attentat, et à n'omettre aucune des mesures, que je jugerais les plus propres à empêcher que jamais il se renouvelât. Une conduite pusillanime, dans une telle circonstance, eût perdu les Européens dans l'opinion des insulaires.

Cette affaire paraissait être devenue d'un grand intérêt national pour ceux-ci; et, d'après son importance, elle exigeait de ma part les recherches les plus exactes et la plus sérieuse attention.

Les renseignements que je venais d'obtenir me mirent en état de m'expliquer avec Tityre sur ce triste sujet, vu surtout que Tomohomoho me dit, à ma grande satisfaction, que l'infortuné commandant du Dédale et ses compagnons n'avaient mérité leur sort par aucune offense, par aucune provocation quelconque.

En me chargeant de négocier la paix entre Owhyhée et toutes les îles adjacentes, j'avais en vue le bonheur et l'avantage de tous leurs habitants. Pour défendre leurs domaines respectifs, Tamaahmaah et Tityre avaient rassemblé, l'un dans les parties occidentales d'Owhyhée, l'autre sur la côte orientale de Mowy, un considérable corps d'hommes armés. Cette mesure épuisait le pays,

et enlevait une grande quantité de bras à la culture des terres. La guerre et des navires de commerce, dont les équipages étaient presque affamés, avaient à peine laissé quelques vivres aux habitants de Mowy et des autres îles, sous la domination de Tityre et de Taio. Plusieurs des chefs les plus respectables d'Owhyhée m'avaient instruit de cette disette, dont Tomohomoho me confirma la réalité, surtout relativement à Mowy et à Morotoy. Il me dit de plus que ces deux îles, qui avaient été principalement le théâtre des opérations militaires, étaient, ainsi que celles de Rannai et de Tohowrowa, que précédemment on regardait comme fertiles et peuplées, presque couvertes de ronces, et épuisées d'habitants. Il avait même ajouté qu'Owhyhée, dont les guerres intestines et étrangères avaient été nombreuses et sanglantes, n'avait pas échappé à cette dévastation.

Chaque instant me fournissait une nouvelle preuve de la nécessité de mettre promptement un terme aux prétentions ambitieuses de ces souverains. La suite naturelle des troubles étoit d'ôter à leurs îles la possibilité de fournir ces excellents rafraîchissements que nous en avions constamment tirés en abondance, et sans lesquels les Anglais auraient tort de

continuer le commerce du nord-ouest de l'Amérique. La paix, au contraire, une fois rétablie, les habitants reprendraient la culture de la terre et les travaux utiles. Le desir de se procurer des marchandises d'Europe, pour imiter nos usages et nos modes, stimulant leur industrie, les productions de ces îles deviendraient, pour ainsi dire, inépuisables; et le bétail noir, les moutons et les chèvres, dont la race y est déja introduite, multiplieraient alors à l'infini.

Je communiquai ces idées à Tomohomoho, qui m'écouta avec attention, et parut desirer de les voir se réaliser. Il m'assura que Tityre et Taio accéderaient avec plaisir aux mesures que j'avais à leur proposer, mais qu'il fallait se défier de Kahowmotou et de Tianna.

Dans la matinée, nous reçûmes la visite d'un jeune homme né dans les États-Unis d'Amérique, qui, environ trois mois auparavant, avait déserté du même navire que Smith (que nous trouvâmes à Owhyhée), en conséquence des mauvais traitements qu'il disait avoir essuyés de la part du commandant. Il était en ce moment au service de Tityre, et avait pour emploi de visiter les vaisseaux qui arrivaient, et de leur faire fournir le bois, l'eau et les rafraîchissements, dont ils

pouvaient avoir besoin, sans que les capitaines eussent l'embarras de traiter avec les naturels. Nous trouvâmes cependant que ses ordres étaient fort mal exécutés. Il me dit aussi, de la part de Tityre, que ce prince était en route pour se rendre à bord, mais que son âge et ses infirmités ne lui permettaient de voyager qu'avec lenteur. Ce message me fit craindre que le roi n'eût conçu quelques doutes sur ma sincérité, et j'engageai Tomohomoho, soit à l'aller trouver, soit à lui dépêcher une personne de confiance pour le rassurer entièrement à ce sujet. Il me répondit, en souriant, que Tityre, certain de sa propre innocence n'avait aucune répugnance à se remettre en notre pouvoir, et qu'à l'effet de prévenir tout désordre de la part des naturels, il lui avait positivement enjoint de demeurer avec nous jusqu'à l'arrivée de ce prince. Ce que venait de me dire Tomohomoho me fut confirmé par un chef nommé *Nomahanna*; celui-ci et sa femme formaient le plus beau couple que nous eussions vu sur ces îles.

Nomahanna était, après Tityre, le personnage le plus important de l'île, et il exerçait alors une autorité presque souveraine sur les habitants. Quelques-uns de ceux-ci

nous visitèrent et n'apportèrent que peu de choses, excepté des objets que nos gens considéraient comme des curiosités. Ils se conduisirent très-décemment, et les échanges se firent de la manière la plus honnête.

Le 13, après-midi, Tityre nous honora de sa présence, et me fit entendre qu'il était roi de toutes les îles sous le vent d'Owhyhée, et qu'il avait délégué à Taio le pouvoir dont ce dernier jouissait.

Rien n'indiquait en Tityre la dignité dont il était revêtu. Son arrivée n'augmenta point le nombre des naturels sur le rivage, ni celui des pirogues autour des vaisseaux. Il vint se ranger hardiment le long du bord, mais il ne monta sur le bâtiment qu'avec une sorte de défiance, et il était accompagné de plusieurs chefs qui ne le quittèrent point. Son âge paraissait être de plus de soixante ans; il était très-maigre et très-débile; et, d'après la couleur de sa peau, je jugeai que son affaiblissement provenait de l'usage excessif qu'il avait fait de l'ava. Sa voix défaillante annonçait le déclin de la vie; mais sa physionomie conservait un reste d'enjouement et de vivacité, que la cruelle main du temps n'avait pas encore effacé.

Je lui présentai un manteau pareil à celui

que j'avais donné à Tamaahmaah. Il en fut enchanté; et tous les autres objets qu'il reçut de moi ne lui firent pas moins de plaisir. Les personnes de sa suite eurent aussi, selon leur rang, part à mes libéralités, et furent satisfaites de leur visite.

Après un entretien fort court, tant sur le séjour que je me proposais de faire à Mowy et aux îles sous le vent, que sur plusieurs matières assez indifférentes, je traitai la question de la paix à conclure avec Owhyhée. Le roi et toutes les personnes qui l'accompagnaient, me parurent desirer l'accomplissement d'une mesure si nécessaire à leur bonheur et à leur tranquillité. Ils parurent convaincus de la pureté de mes intentions; mais ils n'avaient pas la même confiance dans le parti contraire. Je m'efforçai de détruire leurs préjugés sur ce point. Je leur dis que je croyais fermement que Tamaahmaah et son peuple desiraient aussi sincèrement que qui que ce fût une réconciliation, et que j'étais convaincu qu'ils exécuteraient strictement les conditions qui seraient stipulées. Cependant la délibération ne produisant aucun résultat, nous convînmes de la suspendre jusqu'à ce que Taio, que l'on attendait dans la journée du lendemain, fût arrivé.

Toute la troupe royale paraissant charmée de nos intentions amicales, je priai Tityre de me faire savoir pour quelle offense, M. Hergest et M. Gooch avaient été mis à mort. Il me répondit que ni l'un ni l'autre, ni aucune personne du Dédale, ne s'était permis la moindre offense; et tous ceux des naturels qui étaient présents m'en dirent autant. Alors je demandai quel était le chef qui avait ordonné un si criminel attentat, et ils me déclarèrent tous solennellement qu'aucun chef n'avait en rien pris part à ce meurtre qui avait été commis par un ramas de bandits, et qu'aussitôt que Tityre en eut eu connaissance, il avait fait punir de mort trois des assassins. Le roi ajouta qu'il avait appris que ceux qui s'étaient enfuis, étaient revenus, et qu'ils habitaient près d'un domaine qui appartenait à Tomohomoho. Ces déclarations étant parfaitement d'accord avec les renseignements que j'avais pris, je fus convaincu de l'innocence des chefs, et je requis la punition de trois ou quatre de ceux des insulaires, qu'ils avaient désignés comme les plus coupables. En outre, je demandai que le châtiment leur fût infligé, non par nous, mais par leurs compatriotes, que l'exécution eût lieu près du vaisseau, et que l'on fît con-

naître, tant aux spectateurs qu'aux habitants des autres îles, soumises à la jurisdiction de Tityre et des chefs inférieurs, que les criminels avaient été condamnés pour le meurtre commis à Woahou, et non pour aucun autre délit. Je recommandai de plus que l'on publiât une déclaration portant que quiconque, soit chef, soit particulier, commettrait à l'avenir un pareil acte de barbarie, serait puni de la même peine, quelque éloignée que fût l'époque du délit, ou tant que les Anglais continueraient à visiter ces îles.

Toutes mes propositions ayant été adoptées de bon cœur et sur le champ, je priai Tityre de charger un chef de faire exécuter ces résolutions; et, après en avoir délibéré un moment, il nomma Tomohomoho, qu'il investit d'une entière autorité, tant pour cet office que pour nous procurer tout ce que le pays pourrait fournir.

Desirant qu'une reconnaissance plus exacte de ce côté de Mowy pût être faite en canots, je demandai aussi au roi de désigner un chef pour accompagner ceux que je chargerais de cette opération. Il me répondit que les ordres généraux qu'il avait donnés étaient suffisants, mais que si je le desirais, Tomohomoho serait de l'expédition. D'après cet

arrangement, M. Whidbey reçut mes instructions, et le lendemain de grand matin, il partit dans notre grand canot, suivi de celui du Chatam.

Dans la matinée du 14, Tityre nous fit une seconde visite. M. Menziez m'ayant témoigné le desir de faire une excursion dans l'île, le roi nomma pour lui servir de protecteurs et de guides, son propre fils, appelé *Tea-ow-whan-ny*, et Tomowha, chef du district.

Le premier paraissait avoir quinze ans. Il était vif, bien fait et d'un extérieur agréable. Si l'on en peut croire le matelot américain, ce jeune prince était revêtu d'une grande autorité. M. Menziez partit sous ses auspices, avec deux ou trois officiers, et ce même matelot dont je viens de parler.

Tityre se croyant obligé de me donner quelque chose en retour du beau présent que je lui avais fait, m'apporta quatre cochons maigres et une petite quantité de végétaux. Il s'excusa sur sa pauvreté qui le mettait hors d'état d'agir, en cette circonstance, d'une manière qui répondît à ses sentiments et à sa dignité. Il me dit que la misère à laquelle son île était réduite, était l'effet des ravages des troupes de Tamaahmaah, qui, non contentes d'avoir consommé une grande quantité de

vivres, et d'en avoir chargé leurs pirogues à leur départ, avaient encore dévasté toute les terres, rompu les palissades des plantations, détruit l'encaissement des canaux destinés à l'arrosement des terres, arraché les moissons, et tué ou dispersé les cochons, les chèvres et les volailles qu'elles n'avaient pu emporter.

Telle était la déplorable situation de Mowy et des îles voisines. Le découragement du peuple était si grand, qu'il avait fait peu d'efforts pour leur rendre leur fertilité, au moyen de la culture, et qu'il fallait tirer de Woahou et d'Atouy les provisions nécessaires pour faire subsister le nombreux corps de troupes, que l'on tenait dans les parties orientales de l'île. Je témoignai à Tityre la peine que me causaient les calamités dont étaient affligés ses états, et je lui fis sentir qu'il n'y avait que la paix qui pût mettre un terme aux maux dont il se plaignait, et les réparer. Jugeant que quelque peu considérable que fût le présent qu'il m'avait offert, il s'était peut-être gêné pour le faire, je le priai de me dispenser de le recevoir, mais en même temps je l'assurai que je n'en serais pas moins favorablement disposé envers son peuple et lui, et que je lui donnerais tout ce que je croirais pouvoir lui être d'une utilité réelle.

Taio vint nous voir dans l'après-dînée, et me présenta un beau manteau de plumes. Parmi les choses précieuses que je lui donnai, il y avait un manteau d'écarlate que bientôt il remit à Tityre, son frère aîné et son souverain. Je lui demandai pourquoi il s'en défaisait si promptement, et il me répondit que le vieux roi en prendrait soin pour Taio; mais j'appris depuis que ce serait de telle sorte, que ce dernier n'en verrait plus rien.

Le jour était trop avancé pour traiter au long l'importante négociation que j'avais entreprise. J'expliquai briévement mon plan à Taio, et mes propositions parurent lui faire plus de plaisir qu'à tout autre chef que j'en eusse entretenu. Après quelques moments de conversation sur ce sujet, il me dit que nous avions été grands amis, lorsque j'étais à Atouy avec le capitaine Cook et le capitaine Clerke, qu'il en avait toujours conservé le souvenir, et qu'il espérait que j'en avais fait autant. Il possédait, dit-il, une boucle de mes cheveux, que je lui avais donnée, dans le temps où j'avais refusé un pareil gage de mon amitié à Enemoh et à plusieurs autres chefs. Un tel récit s'accordait parfaitement avec ce que m'avaient dit Enemoh et Tianna, il y avait un an, et me fit demander à Taio, où étaient

ces cheveux. Il me répondit qu'ils étaient sur la côte avec plusieurs autres objets dont je lui avais fait présent, et qu'il les avait toujours avec lui, soit dans ses voyages, soit en campagne.

D'après cette circonstance, je m'efforçai de me rappeler les traits de cet ancien ami. Tout ce que ma mémoire put me fournir me fit penser que Taio était le même individu qu'un jeune chef, qui, à cette époque, pouvait avoir environ dix-huit ans, et qui m'avait fait plusieurs présents, et donné beaucoup d'autres preuves de son amitié. Mais il paraissait avoir cinquante ans ; et, quoiqu'il fût évidemment bien moins âgé que Tityre, il était presque réduit au même état de faiblesse. S'il y avait réellement identité, il fallait que je me fusse singulièrement trompé sur son âge, lorsque nous fîmes connaissance, ou que l'usage immodéré de l'ava et les fatigues de la guerre l'eussent prématurément vieilli. Cependant, quoiqu'il parût sur le déclin de la vie, il avait encore beaucoup d'activité, et ses manières étaient affables et polies. La vivacité de son esprit, son desir d'acquérir ou de communiquer des connaissances agréables ou utiles, ne pouvaient manquer de nous donner l'opinion la

plus favorable de son caractère. Ses amis et lui demeurèrent à bord presque jusqu'à la nuit ; et, en se retirant, ils emportèrent des présents que je leur avais faits proportionnément à leur rang et à leur situation.

M. Puget ayant fait plonger pour examiner la carène du Chatam, on découvrit que quelques feuilles de cuivre avaient été détachées, lorsqu'il échoua en appareillant de Noutka. Je jugeai qu'il fallait, sans retard, en replacer d'autres, et voir s'il n'y avait pas encore quelque dommage plus important. En conséquence, je donnai l'ordre de compléter promptement la provision de bois et d'eau de ce navire, pour le mettre en état de se rendre à Noutka, et je chargeai M. Puget de reconnaître, à son départ, la côte nord de Morotoy, ayant le dessein d'en prolonger moi-même la côte sud, en visitant les autres îles de ce groupe.

Le lendemain matin, 15, mon vieil ami Taio fut un des premiers à venir nous voir, et il m'apporta la boucle de cheveux. Elle était nouée à l'un des bouts, et on l'avait ornée de quelques plumes rouges. Il paraissait qu'elle avait été soigneusement conservée, et qu'on en avait fait quelque cas. La

couleur dont elle était, annonçait assez qu'elle avait été détachée de ma tête.

La conservation de ce gage de mon amitié prouvait qu'une telle coutume est l'effet de sentiments innés et communs à tous les hommes. A l'époque où Taio me le demanda, aucun européen, aucune personne du monde civilisé, ne pouvait lui en avoir suggéré l'idée. Dans notre commerce avec ces peuplades, dont la civilisation est peu avancée, nous avons eu des occasions sans nombre de reconnaître l'analogie des passions et des affections qui gouvernent le cœur humain, quels que soient la couleur la peau, le climat, ou l'état de la société.

Je me sentis un peu humilié de la supériorité que la constance de l'amitié de Taio lui donnait sur moi. Indépendamment du trait que je viens de rapporter, il se rappelait parfaitement mon nom, après quatorze ou quinze ans d'absence, et il citait les témoignages d'amitié que nous nous étions jadis donnés. Tous ces souvenirs dont, depuis longtemps, il ne restait plus de traces dans ma mémoire, paraissaient lui faire le plus grand plaisir. Le desir que j'avais de payer un tribut à son inébranlable attachement, me fera

fera pardonner, sans doute, de si petits détails.

Dans l'après-dînée, le roi, Taio, Namahanna et plusieurs autres chefs s'étant réunis dans ma chambre, discutèrent mon plan de pacification avec beaucoup de chaleur. Tous leurs raisonnements tendaient à prouver qu'ils desiraient vivement la paix, mais qu'ils doutaient d'en goûter les fruits, parce qu'ils ne pouvaient pas compter sur la fidélité de Tamaahmaah. Je combattis leur prévention par tous les arguments que j'ai déja rapportés, et que je fortifiai en déclarant que la paix était considérée comme un objet aussi important, et était aussi desirée à Owhyhée qu'à Mowy et aux autres îles sous le vent.

Taio, croyant fermement que Tamaahmaah n'ajouterait aucune foi à un message, pensait que la paix ne pourrait se faire, à moins que je ne retournasse à Owhyhée. Je répondis que cela m'était impossible, mais que s'ils étaient sincères, et s'ils voulaient accéder aux stipulations dont j'étais convenu avec Tamaahmaah, je prendrais des mesures qui auraient le même effet. Je leur recommandai d'oublier, s'il était possible, ou de pardonner du moins toutes les anciennes inimitiés, toutes les insultes, toutes les injures,

On agitait sans cesse la question de savoir lequel des deux rois était le monarque le plus grand et le plus puissant. Ce grief, dont on se plaignait des deux côtés, avait été la cause de beaucoup de meurtres, et je fis sentir combien il était important de mettre fin sur le champ à de pareils propos. *Taio* et *Namahanna*, mais surtout le premier, me questionnèrent d'une manière respectueuse sur la sincérité de mes propositions dans les ouvertures de paix que je leur faisais, et ils desirèrent savoir pourquoi mes avis étaient si directement opposés à ceux des commandants et des équipages des navires marchands qui, depuis quelques années, les avaient constamment visités. Tous leur avaient conseillé de continuer la guerre contre Owhyhée, et, après leur en avoir démontré les prétendus avantages, ils leur avaient fourni des armes et des munitions. Je répondis que de pareils conseils n'avaient pas été donnés par des amis, mais par des hommes qui ne s'intéressaient qu'à l'agrandissement de la domination de Mowy, sans s'inquiéter du bonheur des habitants, et qui, ayant apporté une grande quantité de ces funestes articles de commerce, eussent essuyé de considérables pertes, si la paix avait

régné entre les différentes îles. J'ajoutai que la nature des objets qu'ils avaient reçus de moi, soit en présents, soit en échange des productions de leur contrée, devaient les convaincre que j'agissais par des motifs différents, puisque je ne leur avais donné que des articles de parure, ou d'une utilité réelle. Je leur déclarai que ce que je desirais le plus vivement était de leur rendre service dans toutes les occasions ; qu'ils en auraient la preuve en adoptant les mesures pacifiques que j'avais proposées ; et que, dans ce cas, je transmettrais leur consentement, en écrivant à un Anglais qui résidait à Owhyhée, auprès de Tamaahmaah. Je les assurai qu'à la réception de ma lettre, on rassemblerait immédiatement un conseil, et qu'en présence de celui que Tityre chargerait de cette importante commission, Tamaahmaah et les chefs d'Owhyhée accéderaient solennellement à la paix, et qu'ils en rempliraient exactement les conditions. Je terminai en leur disant que pour assurer de plus en plus l'exécution des promesses qui m'avaient été faites à Owhyhée, je menacerais Tamaahmaah et les autres chefs de cette île de leur retirer mon amitié, au cas où ils refuseraient de rectifier l'engagement qu'ils avaient pris avec moi.

Après avoir ainsi exposé à Tityre et à ses amis mes vœux et mes projets pour leur bonheur, je les laissai en pleine liberté de se décider pour la paix ou pour la continuation de la guerre. Leur délibération ne fut pas longue, et ils se déclarèrent unanimement pour la paix.

Sans aucune insinuation de ma part, Taio me pria de le conduire à Owhyhée, sous ma protection, où il traiterait en personne avec Tamaahmaah, et établirait des rapports d'amitié entre leurs différentes îles. Il me pressa d'en faire part à Tamaahmaah, et je rendis compte de cette circonstance dans ma lettre, qui fut confiée à un chef, nommé *Martier*; dont la figure et le maintien ne laissaient pas une impression favorable, mais qu'on me dit être un homme honnête et intelligent. Quoique la physionomie de ce chef annonçât la férocité, il était toutefois recommandable par sa douceur et par l'égalité de son caractère. Il fut un des principaux orateurs dans toutes nos conférences; et l'attention que Tityre et Taio prêtaient à ses discours, annonçait assez combien ils estimaient ses talents.

Mon projet favori se trouvant de la sorte aussi avancé qu'il pouvait l'être, je profitai de la réunion de tous les chefs pour parler

de nouveau du meurtre commis à Woahou. Je fus interrompu un peu brusquement par Tityre, qui me répondit que c'était une affaire arrangée, qu'il avait une entière confiance dans mes assertions, et que je ne devais pas douter de ce qu'ils disaient.

Ne pouvant me procurer ni cochons ni vivres frais à Mowy, j'étais fort empressé de quitter cette île. J'avertis Tityre et les autres chefs que j'appareillerais au retour des canots, que j'attendais pour le lendemain matin. D'après leurs instances, je résolus de leur faire une visite à terre, tandis que l'on disposerait tout pour notre départ.

Ils me témoignèrent beaucoup de regrets, et quelque surprise du peu de durée de notre relâche. Je répondis que ce n'était pas, comme ils le supposaient, parce que je manquais d'amitié pour eux, mais parce qu'il fallait que je me rendisse en d'autres contrées éloignées. Cette explication les satisfit pleinement; et ils me prièrent de différer ma visite jusqu'au surlendemain, attendu que le lendemain était *tabou-poury*, et qu'ils ne pourraient pas me recevoir comme ils le desiraient. La réputation de nos feux d'artifice s'étant répandue jusqu'à Mowy, ils me demandèrent, de plus, de satisfaire leur curio-

sité à cet égard. Taio fut celui qui, en cette occasion, me fit les plus vives instances; et, comme c'était notre première visite à ces chefs, dont je desirais infiniment de cultiver l'amitié, je me rendis à leurs vœux.

Dans la soirée, M. Menziez et ceux qui l'accompagnèrent revinrent des montagnes. Tous les naturels les avaient reçus avec la plus grande honnêteté. Le lendemain matin (16 mars 1793), M. Whidbey revint à bord, après avoir complété la reconnaissance des rivages de cette partie de la côte de Mowy.

J'envoyai mes instructions à M. Puget, et, le même jour, le Chatam partit pour Noutka. Il fit route entre l'extrémité occidentale de Mowy, et la partie orientale de Morotoy.

Voici le résultat du rapport de M. Whidbey. Le premier jour, les canots n'avancèrent que de sept milles, en prolongeant le rivage dans la direction du 60° nord-ouest, jusqu'à un endroit appelé *Patoa*, par les insulaires. Ils n'y arrivèrent même qu'avec beaucoup de difficulté, et le grand canot du Chatam ayant embarqué des lames pesantes, manqua de couler à fond. M. Whidbey représente Patoa comme une rade qui offre un bon mouillage, où l'on trouve de dix à vingt

brasses, fond de sable. Un ruisseau d'excellente eau douce coule sur le rivage ; mais il ne serait pas facile d'y remplir les futailles, parce qu'il court à travers des rochers remplis d'aspérités, sur lesquelles on ne pourrait pas rouler de grosses barriques. Cependant on parerait à cet inconvénient, en les laissant sur la grève, où, pour une modique récompense, les naturels les rempliraient bientôt.

Des rochers perpendiculaires forment, dès le bord de l'eau, le côté ouest de cette grande baie, située en avant de l'isthme, dont j'ai déja parlé. A l'ouest de ces précipices, la côte est principalement composée de grèves de sable; et les montagnes, à quelque distance du rivage, forment deux remarquables vallées, séparées l'une de l'autre par une montagne escarpée et très-haute, qui semble être détachée, et s'approcher plus près du rivage que celles qui se trouvent à droite et à gauche. Le mouillage de Patoa est en face de la plus orientale de ces vallées, qui paraît fertile et bien cultivée.

Les précipices s'étendent environ à une lieue de *Patoa*, dans la ligne de la côte, puis ils se montrent plus au nord; et, à la distance de près de quatre milles, ils joignent le terrain bas de l'isthme, terrain au devant du-

quel il y a un ressif, ou plutôt quelques roches détachées, à la distance d'environ un quart de mille de la côte, en dehors de laquelle les sondes sont régulières et bonnes. La côte est de la grande baie est éloignée de quatre milles de la côte opposée, et se dirige au nord, depuis la *Colline-du-Volcan*. Les sondes y sont régulières, mais le fond est souvent de roche.

Vers le milieu du côté ouest de la même baie, se trouve un village que les naturels appellent *Mackerrey*, et par le travers duquel il y a un mouillage, où la sonde rapporte sept brasses, fond de sable et de corail, à un peu plus d'un quart de mille de la côte. Cette position est, de toutes parts, fermée par les terres, excepté entre Tahowroua et Rannai, c'est-à-dire, au sud-ouest, où elle est exposée à deux points du compas. La communication avec la terre est facile; mais le misérable état du pays adjacent en repousserait les étrangers, quoique ce soit probablement le mouillage le plus commode et le plus abrité qu'offrent toutes ces îles. On se procurerait de l'eau, sans peine, à peu de distance, au sud du village, dans un ruisseau qui coule à travers le sable mou de la grève; mais qui, un peu au dessous de la ligne de la

mer haute, devient un peu saumâtre. Les habitants qui, en général, sont assez délicats sur ce point, s'y approvisionnent à la mer basse. Cette baie étant la limite de l'excursion de M. Whidbey, du côté de l'est, il revint au vaisseau, d'où il continua sa reconnaissance autour de la pointe ouest de la rade de Raheina; et il trouva les rivages bordés par un ressif, qui ne permet de débarquer qu'à des canots, et dans un endroit assez mauvais, à peu de distance de la partie orientale du village. La pointe ouest de l'ancrage que nous occupions, et l'extrémité ouest de Mowy, qui se trouve à pic, forment une excellente petite baie, dont les saillies extérieures gissent au 14° nord-ouest, et au 14° sud-est, l'une de l'autre, à la distance d'environ une lieue. La pointe nord est une colline ronde, qui s'avance jusqu'au bord de l'eau, et ressemble infiniment à la Colline-du-volcan, mais n'est pas si large. M. Whidbey jugea que cette baie présentait le meilleur mouillage de toute l'île. L'approche de la nuit ne lui permit pas de débarquer, mais Tomohomoho nous assura que les rivages offraient de l'eau douce en abondance.

Selon la promesse qu'ils nous en avaient faite, le roi, Taio et les autres chefs, re-

vinrent le 17 au matin; et, bientôt après, je descendis à terre, accompagné de Tityre et de quelques officiers. Nous avions deux canots armés, et une garde de soldats de marine.

Les naturels nous accueillirent d'une manière très-polie, et avec de grandes démonstrations d'amitié. Comme ils occupaient un petit espace de terre, ils nous parurent d'abord en grand nombre, mais lorsqu'ils se furent un peu plus éparpillés, nous jugeâmes qu'y compris les enfants, il n'y en avait pas plus de six ou sept cents. Le roi nous fit traverser la foule, qui se rangea pour nous laisser passer, et se conduisit avec beaucoup d'ordre. Bientôt nous arrivâmes au lieu de la résidence du prince. Il habitait deux petites huttes, situées dans un agréable bosquet, dont les arbres formaient le berceau, et l'on nous y servit des noix de coco et d'autres rafraîchissements. Je priai Tityre et Taio de nous accompagner dans une promenade que nous voulions faire au milieu des plantations, mais ils s'en excusèrent sur leurs infirmités et sur leur âge. Cependant ils chargèrent Namahanna, Tomohomoho et Martier de nous conduire, et de nous rendre tous les services qui dépendraient d'eux.

Escortés par notre garde et par ces chefs, nous visitâmes les parties cultivées de la plaine de Raheina, lesquelles n'occupaient pas une considérable étendue. Celles qui s'approchaient du rivage, étaient agréablement distribuées en plantations de taro, de patates, de cannes de sucre, et de cette plante dont les habitants fabriquent leurs étoffes. Des arbres, et surtout des arbres à fruit-pain, les couvraient de leur ombre; mais, sous le rapport de l'étendue et de la fertilité, elles ne peuvent être comparées aux plaines de Taïti, ni à celles des autres îles de la Société. Elles étaient de toutes parts, coupées par des canaux, qu'alimente une source qui ne tarit jamais, et qui jaillit assez au dessus du sol pour inonder tous les champs. Le taro croissait dans l'eau, mais il était mal cultivé, et les plants en étaient peu nombreux. C'était aux ravages et à la destruction qui avaient été les résultats de la guerre avec Tamaahmaah, qu'il fallait attribuer le misérable aspect des récoltes. Les insulaires s'en plaignaient avec douleur, et l'on nous montrait continuellement les dommages qu'avait essuyés le pays. La surface dépouillée du sol offrait une incontestable preuve de cette triste vérité. La plupart des domaines, précédemment culti-

vés, étaient en friche; les palissades étaient renversées en tout ou en partie, les petits canots entièrement comblés, et l'on ne voyait pas un seul cochon, pas une seule volaille. La portion la plus considérable de la plaine se trouvait dans cet état, et celle qui était un peu cultivée, annonçait des réparations récentes.

Ayant étendu notre promenade aussi loin que nous le voulûmes, nous retournâmes à l'habitation royale ou nous trouvâmes Tityre et Taio, qui mangeaient du poisson mariné, et du *poey-ta-ro*, c'est-à-dire, une sorte de pouding de racine de taro. Se doutant bien que de tels mets ne nous conviendraient pas, ils avaient fait préparer deux très-beaux cochons, que l'on nous servit immédiatement; mais comme le cuisinier avait négligé de les accompagner de végétaux, et que nous ne pouvions pas nous en passer, nous refusâmes ce repas. Les deux chefs ayant fini le leur, revinrent à bord avec nous.

Ce devait être la dernière visite de Tityre et de Taio, et je leur fis présent d'un considérable assortiment, composé d'outils, de meubles, d'ustensiles, d'étoffes et de linge, auxquels je joignis des grains de verre et quelques autres articles de parure. Je donnai, de plus, quel-

ques chèvres à Tityre ; et comme c'étaient les premiers animaux étrangers, importés dans l'île, il les regarda comme une précieuse acquisition. Les chefs inférieurs ne furent pas oubliés, et je vis avec satisfaction, que ma libéralité avait de beaucoup surpassé leur attente. Ils étaient alors instruits de la conduite généreuse et noble de Tamaahmaah, et de la manière dont nous avions été reçus à Owhyhée. Sans la misère générale de l'île, ils en eussent fait autant, et ils nous promirent tous les secours qui dépendraient d'eux, lorsque nous reviendrions.

Le soir, je fis tirer sur le gaillard d'arrière, des feux d'artifice, qui causèrent beaucoup de terreur et d'admiration, tant aux naturels que nous avions à bord, qu'à ceux de toutes les classes, qui étaient rassemblés autour du vaisseau, et qui, probablement, formaient la totalité des habitants.

Le spectacle terminé, je croyais que les premiers allaient se retirer ; mais la nuit étant très-noire, et le ressac brisant avec force sur le rivage, le roi et Taio nous dirent qu'il y aurait du danger pour eux à se rendre alors au rivage. Cette circonstance me détermina, contre la règle que j'avais établie, à leur laisser, ainsi qu'à la plus grande partie de leur suite,

l'usage de la cabane. Ils passèrent la nuit à causer. Je m'étais retiré pour prendre un peu de repos ; mais je fus souvent réveillé, et j'entendis qu'ils s'entretenaient principalement de ce qui était survenu depuis notre arrivée, et de la puissance destructive de nos feux d'artifice, lorsqu'on les emploie à la guerre.

Le lendemain matin (18), Tityre partit brusquement et à mon insçu. Je craignis que quelque chose ne l'eût offensé ; mais Taio m'assura du contraire, et me dit que c'était son usage. Une fois, il est vrai, je l'avais vu quitter subitement le vaisseau ; mais en cette occasion, il eût dû me montrer plus d'égards.

Taio, *Martier* et quelques autres chefs demeurèrent avec nous jusqu'au moment où nous appareillâmes, et ils nous firent de tendres adieux. Nous ne pûmes partir qu'à midi, heure à laquelle il s'éleva une légère brise de l'ouest.

Nous quittâmes ainsi Mowy, où nous ne prîmes que peu de vivres. Je n'avais pas voulu accepter la petite quantité qui m'en fut offerte par les chefs, mais nous achetâmes ce que l'on nous apporta le long du bord ; et le tout n'eût pas pu fournir à notre consommation de deux jours. D'après le résultat moyen de nos

observations, la latitude de notre mouillage, dans la rade de *Raheina*, est de 20° 50 et la longitude de 203° 19′.

CHAPITRE HUITIÈME.

Nous nous rendons à la baie de *Whytite.* — Détails donnés par un insulaire, sur le meurtre commis à *Woahou.* — Trois des meurtriers sont amenés à bord. — Leur procès et leur exécution. — Nous nous rendons à *Attouy.* — Nous y établissons deux femmes que nous avions embarquées à *Noutka.* — Nous quittons les *îles Sandwich.*

Nous fûmes à peine hors de la rade de Raheina que nous eûmes jusqu'au soir des vents qui jouaient. Cependant nous atteignîmes le canal entre l'île de Mowy et celle de Morotoy. Nous y trouvâmes le vent alizé, qui soufflait assez frais. Marchant alors un peu plus près du vent, nous mîmes à l'ancre pour la nuit, par le travers de la partie nord-est de Mowy, sur dix-neuf brasses, fond de sable mou. Les rivages de cette partie se prolongeaient du 51° nord-est au 4° sud-est du compas.

Le lendemain matin (19), à l'aide d'une jolie brise du nord-est, nous portâmes vers la pointe est de Morotoy, jusqu'à ce que nous fussions

fussions à la distance d'une lieue de la côte, que borde un ressif, qui s'avance d'une demi-lieue. Nous la prolongeâmes à l'ouest, et nous vîmes plusieurs coupures, qui offriraient un passage à des canots, mais derrière lesquelles les navires ne trouveraient aucun abri contre les vents qui dominent. A peu près à une demi-lieue de la pointe est de Morotoy, pointe située par 21° 9′ de latitude et 203° 16′ de longitude, gît un îlot de roche, stérile et nommé par les naturels *Modouénite.* Depuis cette pointe, les rivages courent au 53° sud-ouest. Dans cette direction, la terre s'élève assez brusquement du sein de la mer, vers les hautes montagnes, placées au centre de la partie orientale de Morotoy; et quoique la pente soit considérable, le pays, varié par des éminences et des vallées, se montre verdoyant et fertile. Il paraissait bien habité, bien cultivé et offrait un aspect pittoresque et riche. A l'ouest, la côte se termine aussi par une basse pointe de terre, que les naturels appellent *Crynoa*, et depuis laquelle les rivages courent au 85° nord-ouest, l'espace de huit lieues jusqu'à la pointe ouest de l'île. A partir de Crynoa, l'aspect du pays devient sauvage. Les montagnes qui forment la partie orientale de l'île, descendent, par degrés, vers

l'ouest, et comme celles de Mowy elles aboutissent à un isthme bas, qui semble diviser l'île en deux péninsules. Un terrain très-élevé forme la plus orientale, qui est aussi la plus large ; mais la plus occidentale n'est que d'une hauteur moyenne. Depuis Crynoa, le pays sort du sein de la mer, et l'on n'y voit ni crevasses, ni collines, ni vallons. On y remarque, en allant vers l'ouest, une diminution graduelle dans la population. Le sol était sans culture et stérile. Un petit canton était habité par quelques insulaires des dernières classes, et qui s'occupent de la pêche sur la côte, où elle est très-abondante.

Je fis gouverner vers la baie, placée à l'extrémité occidentale de l'île, afin de voir si, comme on me l'avait dit, elle était commode pour réparer des navires.

Nous dépassâmes, à la distance d'environ une demi-lieue, la pointe ouest de l'île, située par 21° 6′ 30″ de latitude, et 202° 43′ de longitude. La pointe nord-ouest se trouve au 25° nord-est de la précédente, dont elle est séparée par un intervalle de trois lieues. On nous avait assuré qu'entre l'une et l'autre il y avait une baie commode, et nous trouvâmes, au contraire, qu'une côte, presque en ligne directe et alternativement compo-

sée de grèves de sable et de roches escarpées, occupe tout l'espace intermédiaire.

Le jour étant trop avancé pour nous rendre à Woahou, nous serrâmes le vent, et nous jetâmes l'ancre pour la nuit. Nous étions aussi près de la côte que nous pûmes nous y placer; cette partie de l'île étant totalement ouverte et exposée aux vents de nord et de nord-ouest, qui soufflent avec une grande violence, ainsi qu'à une grosse mer, qui, de ces deux points, se porte presque constamment sur les rivages, et qui, à ce moment, brisait avec tant de fureur, qu'il eût été dangereux d'y débarquer, même en pirogue. Le pays semblait aussi stérile, aussi affreux et aussi nu que du côté sud.

Le 20, à six heures du matin, nous remîmes à la voile, à l'aide d'une brise de l'est, et je fis prolonger la côte nord de Woahou. Tomohomoho me représenta que les meurtriers demeurant près de la baie de Whytite, il valait mieux nous y rendre, parce que, de l'autre côté, il y aurait trop de chemin à faire pour aller les chercher, ce qui leur donnerait peut-être la facilité de se réfugier dans les montagnes, et ferait accuser Tityre d'avoir violé sa promesse. Cette précaution était si nécessaire, et Tomohomoho montrait tant

d'empressement à exécuter la mission dont il était chargé, que je n'hésitai pas à me rendre à ses vœux. En conséquence, nous gouvernâmes vers la baie de Whytite, où, à trois heures après midi, nous ancrâmes par dix brasses, et à peu près à l'endroit où nous avions précédemment mouillé.

Nous reçûmes la visite de quelques naturels, qui vinrent dans de petites pirogues simples, et qui n'avaient rien ou presque rien à vendre. Nous n'en vîmes qu'une double, qui amena Coleman, un des trois blancs que, l'année d'auparavant, nous avions trouvés à Attouy. Il avait quitté le service de M. Kendrick, et avait passé à celui de Tityre, qui l'avait envoyé à Woahou pour y régler le commerce, et procurer des secours en vivres aux vaisseaux qui pourraient toucher à cette île. Il résultait de cet arrangement que Tityre n'avait pas donné l'ordre de mettre à mort tous les blancs qui paraîtraient dans ses domaines.

Coleman était accompagné d'un chef, nommé *Tennavy*, et d'un jeune homme appelé *Tohoubouarto*. Celui-ci, qui avait fait un voyage à la Chine, sur un navire de commerce, avait retenu plusieurs mots anglais, au moyen desquels il se faisait très-bien en-

tendre. Ces deux chefs me dirent qu'ils étaient envoyés par *Tritouboury*, fils aîné de Tityre, et gouverneur de Woahou, en l'absence de son père. Ils étaient chargés de demander qui nous étions, et de nous offrir tous les rafraîchissements que l'île pourrait fournir, quoiqu'alors il n'y en eût pas en abondance. Ils m'assurèrent ensuite que si Tritouboury n'était pas venu lui-même, c'était parce qu'il était malade, et qu'il ne pouvait, sans beaucoup de peine, ni marcher, ni se tenir debout.

Coleman rappela la malheureuse destinée de nos trois compatriotes, et nous dit que Tohoubouarto nous donnerait tous les détails relatifs à ce funeste événement.

Tohoubouarto déclara qu'etant allé à bord du Dédale, mouillé dans la baie de Whymea, au côté opposé de cette île, il avait été parfaitement reçu par M. Hergest et les autres officiers; que M. Hergest et M. Gooch s'étant rendus sur le rivage, il les accompagna dans le canot, pour leur servir d'interprète; que lorsqu'ils furent sur la grève, il leur conseilla de ne point débarquer, parce qu'il n'y avait point de chef sur le rivage, et que cette partie de l'île était habitée par des hommes très-méchants; qu'ils ne firent aucune

attention à ses avis, et qu'ils descendirent à terre; qu'après avoir pris, sans opposition, quelques mesures pour se procurer de l'eau, M. Hergest laissa quelques ordres à ses gens; que toujours, malgré les avis du jeune homme, il alla, avec M. Gooch, du bord de la mer jusqu'aux habitations des naturels, qui les reçurent amicalement; qu'alors, lui, Touhoubouarto, avait quitté les deux Anglais, pour se laver dans de l'eau douce, selon l'usage lorsque l'on débarque après avoir été quelque temps en mer; que tandis que MM. Hergest et Gooch étaient absents, il s'éleva, à l'aiguade, entre les habitants et les gens du Dédale, une querelle qui fut suivie d'un combat, dans lequel le matelot portugais fut tué; que, jusqu'à ce moment, les habitants du village n'avaient fait aucune insulte aux deux étrangers, qu'ils n'en avaient point médité contre eux, et qu'au contraire, ils les avaient parfaitement accueillis, mais que lorsqu'ils eurent appris ce qui venait de se passer, ils pensèrent que, pour prévenir toute vengeance, il fallait immoler les chefs qu'ils avaient en leur pouvoir; qu'ils exécutèrent cette horrible résolution, en poignardant M. Gooch, à qui ils enfoncèrent un *pahoua* dans le cœur; que le premier coup ne fit que blesser M. Hergest, qui, en s'ef-

forçant de regagner le canot, fut terrassé par une grosse pierre, qui l'atteignit à la tempe, et qu'il fut massacré avec la plus grande barbarie; que l'homme qui avait poignardé M. Gooch, que celui qui avait, le premier, blessé M. Hergest, et celui qui avait eu la part principale à la querelle survenue à l'aiguade, avaient été arrêtés et mis à mort, par ordre de Tityre. Pour nous prouver qu'il était présent à cette horrible scène, Tohoubouarto nous fit voir une cicatrice qu'il portait au bras gauche, et qu'il nous dit être celle d'une blessure qu'il avait reçue en cette occasion. Il ajouta que l'homme qui lança la pierre, et qui massacra M. Hergest, était vivant, ainsi que deux ou trois autres qui étaient aussi matériellement coupables, et qu'ils résidaient non loin de notre mouillage. Peu de jours avant notre arrivée, il avait montré le premier à Coleman. Je demandai à celui-ci s'il avait précédemment entendu raconter cette déplorable histoire au jeune homme? Aussitôt il me répondit qu'oui; il ajouta même que les détails que nous venions d'entendre étaient d'accord avec ceux qu'il tenait lui-même de plusieurs autres insulaires, et qu'il croyait le récit fort exact.

Dès que Tohoubouarto eut cessé de par-

ler, Tomohomoho l'interrogea sur le lieu de la résidence des coupables. Il l'engagea à l'accompagner, ainsi que Tennavy, afin de les saisir et de les faire juger. Tohoubouarto, craignant que les parents et les amis de ceux-ci ne le massacrassent, se refusa d'abord à la proposition; mais Tomohomoho l'ayant assuré qu'on le protégerait, il y consentit. Je remis à Coleman de l'étoffe rouge et quelques autres objets, que je le chargeai de présenter à Trytoubouy, comme des gages de mes dispositions amicales envers lui. En même temps, je priai Tomohomoho d'offrir de ma part, à ce prince, une hache et quelques autres articles, que je lui confiai.

Dans la matinée du lendemain (21 mars 1793), Coleman revint à bord, avec Tomohomoho et Tennavy. Comme il ne paraissait pas y avoir de prisonniers dans la pirogue, je demandai à Coleman si les meurtriers étaient arrêtés? Il me répondit qu'il le croyait, mais qu'il ne le savait pas positivement, parce que l'affaire avait été conduite par les chefs avec le plus profond secret. Il n'en avait vu aucun durant toute la nuit; et ne les ayant retrouvés qu'au moment où il s'était placé à l'arrière de l'embarcation, il ne lui avait pas été possible de rien apprendre. Je fis prier

les deux chefs d'entrer dans ma chambre; et là, toutes les portes ayant été fermées, ils me dirent que celui qui avait assassiné M. Hergest était, ainsi que deux de ses complices, aussi criminels que lui, à l'avant de la pirogue, et que de peur que quelque chose venant à transpirer, ils ne s'échappassent, il fallait s'assurer d'eux, sans perdre de temps. L'ordre fut immédiatement donné de les faire monter à bord, et bientôt on me les amena.

Les deux chefs me désignèrent alors le principal coupable, dont tout l'extérieur répondait parfaitement au portrait que Tohoubouarto nous en avait fait. Il avait, de la tête aux pieds, une moitié du corps tellement tatouée, qu'elle en était d'un noir de jais. Les deux autres étaient pointillés de la même manière, mais avec moins dé régularité. Cela ne suffisait pour constater l'identité, car nous avions vu plusieurs des sujets de Tityre défigurés par cette mode barbare, qu'ils ont adoptée dans leurs dernières guerres, afin de rendre leur aspect plus féroce, et de frapper l'ennemi de terreur.

Tohoubouarto n'était pas au nombre des témoins, ce dont j'eus beaucoup de regret; et comme il y avait toute apparence que le

témoignage de Coleman confirmerait les assertions des chefs, celui-ci fut appelé. Après avoir attentivement examiné les prisonniers, il désigna comme l'assassin de M. Hergest, le même homme que Tomohomoho et Tennavy avaient indiqué, mais il déclara qu'il ne connaissait pas les deux autres.

Je souhaitais vivement d'obtenir de nouvelles preuves, avant de consentir à la punition des coupables. Ayant appris que M. Dobson, un des *midshipmen* du Dédale, avait parlé d'un des insulaires, qui s'était fait remarquer par son insolence le long du bord, et qui, à l'instant où M. Hergest mit en mer dans le canot, avait, en toute diligence, pagayé vers le rivage où il avait débarqué, et s'était fait remarquer par beaucoup de violence dans le tumulte, ce qui avait persuadé à tout l'équipage que cet homme était la principale, sinon l'unique cause de l'affreux attentat qui en avait été la suite. Je fis donc venir M. Dobson, et je lui demandai s'il se souvenait d'avoir vu les prisonniers. Sans la moindre hésitation, il me montra celui que les autres témoins avaient accusé, et il déclara qu'il était prêt à faire serment de l'identité de la personne.

Quoiqu'elles ne fussent pas positives, ces

preuves étaient cependant de nature à laisser peu de doutes sur le crime de cet homme; mais voulant avoir, s'il était possible, le témoignage de Tohoubouarto, je priai Tennavy de se rendre au rivage, et de le ramener à bord. Pendant son absence, les prisonniers furent, par mon ordre, conduits en lieu de sureté, jusqu'à ce que de nouvelles dépositions nous missent dans le cas de les condamner ou de les absoudre.

Tomohomoho, impatient de ce délai, demanda qu'ils fussent exécutés à l'instant; mais je ne voulus point y consentir. L'ayant questionné sur un quatrième complice, il me répondit qu'il savait qu'il y en avait un, qui même paraissait très-coupable, mais qu'il ignorait où il se trouvait; que tout ce qu'il en avait appris, c'était que, quelques mois auparavant, on l'avait vu dans les environs; et que, comme il ne s'était pas montré depuis, il ne pouvait dire s'il était dans l'île, ou s'il s'était rendu dans quelques-unes des îles voisines. D'après toutes ces circonstances, il était peu probable que l'on pût se saisir de cet individu, surtout lorsque la nouvelle de l'incarcération des trois autres se serait répandue au dehors. Convaincu qu'il ne serait ni convenable, ni prudent d'avoir recours à des

mesures coercitives pour effectuer une entreprise, que le défaut de temps me contraindrait peut-être à laisser imparfaite, je n'insistai point pour que l'on fît de nouvelles recherches, relativement à cet homme.

Tomohomoho revint après midi, mais sans Tohoubouarto. J'en fus tout aussi surpris qu'affligé, et son absence me donna des soupçons. Les deux chefs me rassurèrent, et me dirent qu'ils étaient certains que la crainte de la vengeance des parents et des amis des coupables le retenait seule. N'espérant plus d'obtenir sa déposition, il ne nous restait qu'à savoir de Trytouboury, chef de l'île, s'il croyait que ceux qu'on nous avait amenés étaient vraiment les assassins. Son indisposition l'empêchant de venir à bord, je priai Terrihoua, qui n'avait aucun intérêt dans cette affaire, et qui s'était conduit avec beaucoup de fidélité, depuis un an qu'il était avec nous, d'accompagner Coleman, et de recevoir la déclaration du prince. Il s'y rendit à l'instant, et revint dans la soirée.

Il nous dit que Trytoubonry avait positivement déclaré que les trois prisonniers étaient coupables du meurtre dont on les accusait, et il ajouta que ce chef desirait qu'ils fussent immédiatement punis de mort.

Il m'en fit le serment de la manière la plus solennelle, en présence de tous les officiers qui avaient assisté, le matin, à l'audition des témoins, et qui, après avoir mûrement examiné l'affaire, pensèrent unanimement, comme moi, que pour prévenir de si barbares attentats, la justice demandait une punition exemplaire.

Dans le cours de l'instruction, il fut clairement démontré par le témoignage de tous ceux des naturels qui furent interrogés, que ni M. Hergest, ni M. Gooch, ni aucun de ceux qui les accompagnaient, n'avaient rien fait qui pût causer quelque ombrage. Le crime, sans doute, en était plus grand. Après beaucoup de recherches, il ne parut pas qu'on pût trouver d'autres témoins. Quoique nous eussions desiré des preuves plus satisfaisantes du délit des prisonniers, cependant, comme ils avaient été saisis par leurs compatriotes, qu'ils étaient accusés et convaincus par le témoignage de leurs voisins, et condamnés par leur propre chef, nous jugeâmes, à la suite de la plus sérieuse délibération, que celles que nous avions suffisaient pour autoriser l'exécution. Le jour étant trop avancé, elle fut différée jusqu'au lendemain matin, contre le vœu des chefs, qui voulaient qu'elle se fît sur le champ.

Je les priai d'employer tous leurs efforts, lorsqu'ils seraient de retour au rivage, pour découvrir et amener à bord toute personne qui pourrait prouver l'innocence des prisonniers. Ils me répondirent qu'ils étaient intimement persuadés qu'on n'en trouverait aucune. Je desirais que le plus grand nombre possible d'insulaires fussent témoins du terrible châtiment que les coupables s'étaient attiré par leur barbarie ; et, en conséquence, je priai les chefs de publier que l'exécution aurait probablement lieu le lendemain matin.

Ce jour, quelques naturels vinrent le long du vaisseau, mais en moindre nombre que précédemment. Après le déjeûner, Coleman se rendit à bord avec Tomohomoho et Tennavy. Ces deux chefs demandèrent que les coupables fussent exécutés à l'instant. Je n'y consentis point, parce qu'on avait jugé convenable que les prisonniers fussent, en présence de tous les témoins, accusés de nouveau par leurs propres chefs, afin, s'il était possible, d'obtenir d'eux l'aveu de leur crime, ou de leur donner encore la facilité de prouver leur innocence. On ne put rien en tirer, et ils répondirent qu'ils ignoraient totalement les meurtres dont on leur parlait. Cette assertion était une sorte de preuve contre eux ; car

il n'était pas aisé de croire qu'ils ne connaissaient pas, ou qu'ils eussent oublié l'exécution de leurs camarades, ordonnée par Tityre, pour le délit même dont ils étaient accusés.

Après ce nouvel examen, nous ne vîmes point de raison, ni mes officiers ni moi, pour rétracter ou pour changer notre première opinion sur leur crime, ni pour nous empêcher de les livrer à leurs compatriotes, qui voulaient les punir conformément aux ordres de leur chef.

Avant de les conduire hors du vaisseau, ils furent mis aux fers sur le gaillard d'arrière. Là, en présence de tout mon équipage, je rappelai les circonstances du délit qu'ils avaient commis, les dépositions produites contre eux, la condamnation prononcée par leurs chefs, et le genre de supplice qu'ils allaient subir. Les mêmes déclarations furent faites à tous les naturels qui étaient présents.

L'exécution devait se faire dans une double pirogue, placée le long du bord, à l'opposite du rivage; et, pour la rendre aussi solennelle, aussi imposante qu'il serait possible, une garde de soldats de marine et de matelots fut rangée, sur le pont, du même côté du vaisseau. En cas de révolte, le reste de l'équipage était derrière les canons. Un des trois criminels avait

de longs cheveux, et il fallait les couper, pour les présenter, selon l'usage, en tribut au roi de l'île. Je fus révolté de l'insensibilité des deux chefs, dans ce terrible moment. Non-seulement ils détachèrent la chevelure de la manière la plus brutale, mais, devant le malheureux qui allait périr, et sans la moindre compassion pour son état, ils se disputèrent l'honneur de la porter au monarque. Cette odieuse contestation terminée, les coupables furent conduits, l'un après l'autre, dans la pirogue, où on leur lia les pieds et les mains, et ils furent mis à mort par Tennavy, leur propre chef, qui leur brûla la cervelle, d'un coup de pistolet; il remplit avec tant de dextérité cette triste fonction, que chacun des criminels perdit la vie, au moment même de l'explosion, et que le mouvement des muscles parut cesser presque subitement.

Toute la conduite et tout le maintien de Tennavy, dans cette occasion, me donnèrent lieu de croire que les trois insulaires qui venaient d'être exécutés, étaient réellement coupables, et que les chefs n'avaient pas puni des innocents pour mieux cacher leur crime.

Les corps furent portés à terre. La plupart des naturels qui avaient été témoins de l'exécution, les accompagnèrent, et donnèrent

une

une sorte d'appareil au convoi, en pagayant avec lenteur, vers la côte. Ils s'arrêtèrent quelque temps à mi-chemin, et nous entendîmes des lamentations, qui durèrent, je crois, jusqu'au débarquement.

J'avais proposé de suspendre ces corps à des arbres; mais Tomohomoho m'assura qu'un tel spectacle ne conviendrait pas, qu'il serait contraire aux rites religieux, et qu'il offenserait infiniment tout l'ordre des prêtres. Il ajouta que l'exposition n'était aucunement nécessaire, que tous les habitants connaîtraient les détails de la procédure et de l'exécution, et qu'il pensait que l'exemple terrible que l'on venait de leur donner, produirait le bon effet de contenir les mal-intentionnés. Je lui demandai pourquoi si peu d'insulaires s'étaient montrés, à ce terrible moment? Il me répondit que le message par lequel j'avais demandé leur présence, en avait été la cause. Il en était résulté des soupçons, que justifiait la conduite qu'avaient tenue des navigateurs européens, à l'occasion de quelque mésintelligence survenue entre eux et les chefs du pays. Sous prétexte d'une réconciliation, ils avaient invité plusieurs de ces derniers à engager les habitants à se rendre le long de leur bord, où, comme de coutume, on avait fait des

échanges, jusqu'à ce qu'il y en eût un grand nombre de rassemblés. Alors les commandants de navires avaient ordonné de tirer les canons, et l'on avait impitoyablement foudroyé les pirogues, aussi longtemps qu'elles s'étaient trouvées à la portée des boulets. Tomohomoho prétendit que cet acte de barbarie s'était renouvelé une ou deux fois, et qu'il avait été commis tant par des négocians anglais que par des américains.

Les deux chefs me pressèrent d'aller voir Trytoubourry, qui, s'il n'avait pas été si mal, me dirent-ils, se serait trouvé avec nous durant la fâcheuse affaire qui venait de se terminer. Quoique je ne craignisse rien pour ma sureté, ni pour celle des personnes de mon équipage, tant que nous serions sous la protection du vice-roi, toutefois, je ne jugeai pas qu'il fût prudent, de donner si promptement après l'exécution des criminels, des tentations de vengeance, à la partie audacieuse et mal-intentionnée de cette peuplade, en me remettant en son pouvoir. Néanmoins les chefs ayant insisté, et Trytoubourry ne sachant pas comment se faire transporter au vaisseau, je proposai, vu que la journée était d'une douceur et d'une beauté remarquables, d'arranger une plate-forme commode

sur une double pirogue, d'amener ainsi le prince le long de mon bord ; et de le hisser dans un fauteuil, s'il souhaitait d'y monter ; j'ajoutai que s'il ne le voulait pas, je causerais avec lui sur la plate-forme, et que, dans l'un ou l'autre cas, nous lui donnerions tous les secours en médecine, qui dépendraient de nous. Coleman et Tennavy partirent immédiatement pour lui communiquer ce plan; et pour obtenir plus facilement sa confiance, je lui envoyai un présent d'étoffe rouge et d'autres objets. Les messagers ne tardèrent pas à revenir avec le prince, qui, sans la moindre hésitation, demanda de monter à bord. Il fut placé sur le gaillard d'arrière et fit voir une entière confiance.

Il paraissait avoir environ trente-trois ans. Il était défait, d'une grande maigreur, d'une extrême faiblesse, et tellement privé de l'usage de ses membres qu'il fallait le porter comme un enfant. Il avait, en outre, beaucoup de fièvre, à laquelle la fatigue avait peut-être contribué.

Après les compliments ordinaires et des protestations réciproques d'amitié, je le priai de venir dans la cabane. Il y consentit avec plaisir ; mais son intention ne fut pas plutôt connue des naturels qui entouraient le vais-

seau, que l'alarme se répandit parmi eux, et qu'ils lui recommandèrent fortement de ne pas quitter le pont, cette multitude soupçonnant, je crois, que notre vengeance n'était pas encore remplie. Trytouboury, dédaignant toutes ces remontrances, ordonna à ses gens, qui le portaient dans un fauteuil, et qui, d'après la clameur générale, s'étaient arrêtés, de le descendre dans ma chambre, où il trouva une place commode, et parut aussi à son aise que chez lui. Il me dit qu'il n'était malade que depuis seize ou dix-huit jours, et je lui donnai l'espoir de recouvrer bientôt la santé, vu que M. Menziez ayant pris des informations sur la nature de la maladie de ce prince, lui avait préparé quelques remèdes.

Malgré l'état fâcheux où il se trouvait, sa conversation était agréable et enjouée. J'eus la satisfaction de l'entendre confirmer tous les détails des témoignages portés contre les malheureux qui avaient été exécutés le matin. Il nous dit que tous trois étaient également coupables, et qu'ils avaient toujours été de très-mauvais sujets. Il y en avait encore d'autres à Woahou; mais il espérait, ajouta-t-il, que l'exemple que l'on venait de leur donner, leur imprimerait une terreur salutaire.

Il fut ensuite question de la paix à conclure avec Owhyhée. Trytouboury en approuva hautement le projet, et dit que s'il pouvait être effectué, il en résulterait les plus grands avantages, que les chefs et le peuple retourneraient à leurs habitations, et que, par ce moyen, le pays serait mieux gouverné, que les terres seraient mieux cultivées, et que les productions du sol étant plus abondantes, les habitants pourraient se procurer une plus grande quantité de marchandises d'Europe. Néanmoins ce chef se défiait aussi de la sincérité du parti contraire, ce qui me donna quelques inquiétudes. Il me témoigna son chagrin de ce que l'appauvrissement de son île ne lui permettait pas de s'acquitter convenablement des obligations qu'il avait contractées envers moi. Je lui fis la même réponse qu'à son père, en pareille circonstance, et j'ajoutai qu'à mon retour, il aurait vraisemblablement plus de choses à m'offrir, et que j'en aurais peut-être moins à lui donner.

La renommée de nos feux d'artifice nous précédait partout, et Trytouboury avait grande envie d'assister à un pareil spectacle. Je jugeai que c'était l'instant le plus favorable que je pusse desirer, pour laisser dans

l'esprit de ces insulaires une profonde impression de notre supériorité, et le soir, je fis tirer un petit nombre de pièces sur le gaillard d'arrière. L'effet en fut plus frappant que dans les autres îles, et les naturels témoignèrent un degré d'étonnement mêlé de terreur, que je n'avais pas encore remarqué. Trytoubourv descendit ensuite dans sa pirogue, de la même manière qu'il était monté sur le vaisseau. Avant son départ, je lui fis de nouveaux présents, et il en parut aussi enchanté que de l'accueil qu'il avait reçu de nous.

A l'aide d'une jolie brise de l'ouest, nous louvoyâmes, le 24 au matin, le long de la côte sud de Woahou, et l'après-midi, nous jetâmes l'ancre en travers de l'ouverture, ou de la lagune la plus occidentale, appelée *Opouroah* par les naturels, qui nous avaient dit que les vaisseaux pouvaient y pénétrer à la remorque. La nuit s'approchait trop pour que je fisse, à l'instant, vérifier leur rapport; mais, le lendemain matin, je détachai, à cet effet, deux canots armés, commandés par M. Whidbey, qui fut accompagné de Tomohomoho.

La partie de l'île, que nous avions en face, est basse ou plutôt d'une hauteur modérée, et

offrait une surface unie, entre les montagnes qui forment l'extrémité est et ouest de Woahou. Ce terrain avait quelque étendue; mais il ne paraissait ni très-peuplé, ni bien fertile. Cependant on nous assura, qu'à peu de distance de la mer, le sol est riche, et fournit en abondance aux besoins de la vie. Très-peu de naturels vinrent nous voir. Leurs pirogues étaient petites et assez mauvaises. La curiosité seule les avait amenés, car ils n'étaient munis que de peu d'objets d'échange.

M. Whidbey fut de retour avant midi. Voici l'extrait de son rapport : Les rivages sont bordés d'un ressif, dans lequel il y a une ouverture d'environ 400 verges de largeur. La moitié de cet espace est occupée par une barre de sable, sur laquelle il n'y a pas plus de dix ou douze pieds d'eau; mais sur chacun des côtés, la profondeur est de cinq et bientôt de dix brasses. Le fond est de vase ou d'argile durcie, jusqu'à l'entrée d'un petit havre, formé par deux basses pointes de sable, séparées par un intervalle d'un demi-mille. Ce havre, dont l'entrée est resserrée par des battures et par un rocher submergé, a environ un quart de mille de largeur, et prend la direction du nord-ouest, l'espace d'un mille. Il semble s'étendre ensuite, et aboutir, à un

mille plus loin dans le nord, à deux baies, formant un petit port bien fermé et très-commode. Malheureusement, la barre ne le rend propre à recevoir que de très-petites embarcations.

Le sol des environs du havre parut être un sable mou. Le pays est bas sur une assez grande étendue; et, d'après le nombre des maisons, on eût pu le croire très-peuplé; mais le peu de naturels qui se montrèrent, était une preuve du contraire.

Tomohomoho m'ayant représenté l'autre ouverture à l'est, appelée *Honounouno* par les habitants, comme moins profonde et moins étendue, je me décidai à la passer sans la reconnaître. Cependant M. Brown du Butterworth m'a dit depuis, que l'on peut y pénétrer à la remorque, et que les vaisseaux peuvent mouiller en toute sureté, dans un bassin étroit, mais commode.

Vers midi nous appareillâmes, à l'aide d'une brise légère du sud-sud-ouest, et nous allâmes au plus près du vent. Tomohomoho, qui nous avait rendu toutes sortes de services, se sépara de nous ensuite. A son départ, je lui fis des présents qui lui causèrent une vive satisfaction. Il les méritait bien par l'intégrité de sa conduite, depuis le premier

usqu'au dernier moment qu'il fut avec nous.

Nous trouvâmes que le côté ouest de Woahou s'étend, à partir de la pointe sud-ouest, au 25° nord-ouest, l'espace de six lieues, jusqu'à la pointe ouest de l'île, qui est aussi la pointe sud-ouest de la baie de *Whymea*. Le côté sud-ouest est principalement formé de montagnes à pic et hachées, quelques-unes desquelles sortent brusquement de la mer, tandis que d'autres ont leur base à peu de distance du rivage. L'espace intermédiaire est occupé par un terrain bas qui, au bord de l'eau, offre des grèves de sable, retenues par des rochers, sur lesquels le ressac brise avec beaucoup de violence.

Quelques naturels arrivèrent sur les plus mauvaises pirogues que j'eusse vues aux îles de la mer du Sud. Elles répondaient parfaitement à l'aspect du pays, qui, depuis le commencement de la haute terre, à l'ouest d'Opouroah, ne présentait guère, jusqu'à la pointe ouest de l'île, qu'un désert de roches stériles, presque sans verdure, sans culture et sans habitations, à l'exception de quelques huttes de pêcheurs, éparses le long des rivages. Non loin de la pointe sud-ouest, se trouve, sur la côte sud, et entre deux roches élevées et à pic, un petit bosquet de maigres

cocotiers, au milieu duquel est situé le seul village, que nous eussions vu à l'ouest d'Opouroah. Aux environs, les bases des montagnes s'éloignent, et une étroite vallée, qui paraît fertile et cultivée, semble serpenter, à quelque distance, entre les collines. Le rivage forme une petite baie de sable, au centre de laquelle, à peu près à la distance d'un mille au nord du village, est un rocher très-haut et très-remarquable, en ce qu'il sort d'une grève de sable. Dans le lointain, ce rocher paraît détaché de la terre.

Je fis, à l'aide d'une brise légère du sud-est, gouverner sur Attouy. Le lendemain, à midi, nous n'étions qu'à mi-chemin des deux îles, par 21° 19′ de latitude observée, et par 201° 18′ de longitude. Le calme, qui dura tout l'après-midi, procura la facilité à quelques insulaires, qui se rendaient à Mowy, de venir le long du bord. Ils avaient plusieurs embarcations, et celle qui marchait en avant était une simple pirogue; ce qui nous surprit beaucoup, d'après la longueur du voyage qu'elle faisait. C'était la plus belle que nous eussions vue parmi ces îles. Elle avait soixante et un pieds de longueur, ce qui excédait de quatre pieds les pirogues les plus grandes d'Owhyhée. Elle était profonde, et

large à proportion, et tout le travail en était parfait.

La forme n'en était pas seule digne de remarque. Cette pirogue avait été construite avec le bois d'un pin, d'une grande hauteur. Comme ces îles ne produisent point d'arbres de cette espèce, et que les naturels me dirent que celui dont ils s'étaient servi, avait été jeté sur la côte par la mer, il est probable qu'il venait de quelqu'une des parties de l'Amérique septentrionale.

Il paraît qu'il fut déposé, sain et entier, sur l'extrémité est d'Attouy. On l'y laissa quelque temps sans l'employer, dans l'espoir qu'il en arriverait un semblable. Les naturels, dans ce cas, eussent construit la plus grande double pirogue que l'on eût vue dans leurs îles. Leur patience s'étant épuisée, ils firent une simple embarcation, qui, par la légèreté du bois, et par le balancier très-étendu qu'elle peut soutenir, marche bien, et est très-propre au service auquel elle est généralement destinée, celui de porter les nouvelles à Taio, lorsqu'il est absent de ses domaines.

La mer laisse assez fréquemment des arbres de cette sorte, sur les côtes septentrionales de ces îles, et surtout de celle d'Attouy, où il y a une double pirogue, de moyenne

grandeur, que l'on a construite avec deux petits pins, qui furent trouvés sur le rivage, presque à la même place. Nous y vîmes quelques tronçons de bois de construction, et deux ou trois arbres, aussi de la famille des pins, arrivés à différentes époques, mais qui étaient trop gâtés et trop vermoulus pour être utilement employés.

Les arbres de cette espèce, croissant sur toutes les parties septentrionales de la côte nord-ouest de l'Amérique, il y a peu de doute que ceux dont il s'agit particulièrement ici, ne soient venus de ce continent, ou des îles qui l'avoisinent, vu qu'il est plus que probable que s'il existait quelque terre intermédiaire autour des îles Sandwich, surtout dans la direction des vents dominants, elle eût été découverte. On peut en conclure que les arbres font quelquefois des navigations très-longues, au terme desquelles ils arrivent en bon état. L'exemple que nous venons d'en donner, suffira seul pour expliquer comment les habitants de l'île de Paque se procurent le bois de leurs pirogues, puisque cette île est de quatre-vingts lieues plus près de l'Amérique sud, qu'Attouy ne l'est de l'Amérique nord.

L'objet de cette expédition était d'informer

Taio d'une révolte contre le gouvernement du régent *Enemoh*. Comme on en avait été prévenu à temps, elle avait été étouffée, sans aucune perte, du côté du régent ou de ses adhérents. Mais les conspirateurs avaient perdu deux de leurs chefs et cinq hommes; d'autres avaient été blessés, et s'étaient sauvés dans les bois.

Les os des jambes de ces deux chefs étaient déposés dans la pirogue. On y voyait encore attachés des nerfs et de la chair, et ils devaient, en cet état, être présentés à Taio, comme des trophées de la victoire remportée sur les rebelles. Cette grande pirogue simple portait ceux qui étaient chargés des dépêches officielles, relatives à cet événement, et les autres embarcations contenaient un certain nombre de chefs faits prisonniers, que l'on menait à Taio pour qu'il prononçât sur leur sort. Parmi ceux-ci, il se trouvait quelques-uns de ses parents les plus proches, et particulièrement sa sœur, de père ou de mère, qui avait été sa femme ou sa maîtresse, et dont il avait eu plusieurs enfants.

Le commandant de cette petite flotte était un jeune homme d'environ vingt-deux ans, appelé *Oeashew*. Je ramenais à Attouy un chef, nommé *Pourey*, qui était venu traiter quel-

ques affaires d'état à Woahou. Malgré la jeunesse d'Oeashew, Tityre et Taio lui avaient confié le commandement du district de Whymea, poste d'une haute importance. Comme on jugea que sa présence y était alors infiniment nécessaire, Pourey me pria d'embarquer ce jeune homme. J'y consentis, et Oeashew chargea un autre chef de sa mission. Ils tinrent une conférence très-secrète d'environ une demi-heure, puis les pirogues firent route vers Voahou, où l'on espérait qu'elles ariveraient le lendemain matin. Elles avaient quitté Attouy le jour précédent, au coucher du soleil.

En approchant de la côte de cette île, le 27 au matin, nous la vîmes se prolonger du 8° nord-ouest au 20° sud-ouest du compas. Les extrémités, situées au 14° nord-est et au 14° sud-ouest l'une de l'autre, sont séparées par un intervalle d'environ neuf milles, et présentant un terrain bas, forment ce qu'on peut appeler le côté est. La première se projette dans l'océan en pointe arrondie, et sort d'une montagne très-remarquable et en forme de fourche, qui est absolument séparée du reste des montagnes enchaînées de l'île. La seconde s'étend depuis une rangée de collines basses qui se prolongent sur la ligne de la côte, à

peu de distance en dedans de la grève. Au-delà de ces collines, vers le pied des montagnes, qui sont à quelque distance du rivage, le pays offre l'aspect le plus délicieux, le plus enchanteur, non-seulement par la richesse de la verdure, par une belle culture dans les terrains bas, mais par les formes diverses et pittoresques des montagnes, tapissées de forêts d'un épais feuillage, dont les différentes teintes ajoutaient encore à l'éclat et à la beauté du paysage.

A peu près à une lieue, au sud de l'extrémité méridionale, gît la pointe sud de l'île, formée par une roche élevée, escarpée et stérile, qui tombe perpendiculairement dans la mer. Entre cette espèce de promontoire et la basse pointe, se trouve une petite anse, qui n'est accessible que pour des canots, et sur le rivage de laquelle, près d'un ruisseau qui s'y dégorge, on voit un village. Cette partie nous parut très-bien arrosée; car nous y remarquâmes trois autres courants très-rapides, qui se jettent dans la mer. C'est le plus fertile et le plus agréable district d'Attouy. Le roi y fait sa résidence. Lorsqu'il est absent, le chef qui le remplace y demeure aussi, et son habitation se trouve dans un village très-étendu, situé environ à une lieue

au sud de la pointe nord-est de l'île. Enemoh, qui y résidait avec le jeune prince Tamouery, envoya Williams (le Gallois dont j'ai parlé en rendant compte de notre première visite) pour m'annoncer que, dans le cours de l'après-midi, il viendrait à bord, si nous nous avancions vers le rivage, assez près pour qu'il pût s'embarquer. Il ajouta que nous avions tellement acquis l'estime du régent, du jeune prince, et des principaux chefs et autres, que depuis longtemps on avait *taboué* les cochons et la majeure partie des productions de l'île, afin de pouvoir, à notre arrivée, fournir amplement à nos besoins. On m'en avait donné l'avis avant notre départ d'Owhyhée ; mais connaissant trop bien le peu de respect que la totalité des insulaires de la grande nation de la mer du Sud ont pour la vérité, je ne donnai que peu de confiance à ce rapport. Ce fut un bonheur pour nous que je n'y eusse pas cru, et que j'eusse profité des bontés de Tamaahmaah et de nos autres amis d'Owhyhée ; car on me fit entendre qu'ayant passé de beaucoup l'époque que j'avais fixée pour notre retour, les instances des commandants de navires de commerce, et le prix extravagant qu'ils payaient en armes à feu, en munitions et en plusieurs

autres

autres objets, pour les vivres dont ils avaient besoin, ou pour les articles de fantaisie qu'ils voulaient acheter, avaient engagé le régent à lever la défense, dans la persuasion que nous ne reviendrions plus, et l'on avait disposé de la plupart des provisions.

Williams confirma ce qu'on nous avait dit de l'insurrection. Il nous raconta que la conduite d'Enemoh (ou, comme on le nomme fréquemment, d'*Attaia*) en avait été la cause; que l'on n'avait rien projeté contre Taio ni contre son fils Tamouerrie; qu'au contraire, le peuple desirait généralement que le jeune prince prît lui-même les rênes du gouvernement, ou que Taio chargeât quelque autre qu'Enemoh de la régence. Le mécontentement provenait de ce que celui-ci avait fait mettre à mort quelques insulaires, et confisquer les propriétés de plusieurs autres, sur une accusation de sorcellerie, superstition à laquelle la généralité des habitants des îles Sandwich est livrée. Williams, Rowbottom et cinq autres matelots anglais ou américains, qui, depuis notre dernière visite, avaient déserté de plusieurs navires de commerce, s'étant déclarés pour le gouvernement, avaient, sur le champ, attaqué les chefs de la révolte qui, par ce moyen, avait été promptement

étouffée. Les naturels nous parlèrent aussi de cette circonstance, et donnèrent les plus grands éloges au courage et à la bonne conduite de Williams et de ses camarades.

Vers midi, Enemoh nous honora de sa présence. Je me promettais un grand plaisir à le revoir; mais j'éprouvai des sentiments d'un genre bien opposé, à l'instant où il entra dans le vaisseau. Il avait perdu toute force musculaire; ses membres étaient couverts d'une peau lâche et ridée; une croûte blanche et sèche, ou plutôt des écailles répandues sur tout son corps, annonçaient l'état le plus déplorable. Je fus non moins affligé que surpris de ce qu'un vieillard si infirme s'était exposé à la fatigue de cette visite, qui n'en était que plus flatteuse pour moi. Je ne manquai pas de la recevoir comme je le devais, et de témoigner à celui qui me la faisait, combien j'en étais touché.

Malgré ses infirmités et sa décrépitude, Enemoh conservait beaucoup d'enjouement et de vivacité d'esprit. Il nous dit qu'il était charmé de nous voir, mais qu'il regrettait que nous ne fussions pas arrivés plus tôt, parce qu'alors il eût eu plus de rafraîchissements à nous offrir. Je le remerciai, tant de l'attachement qu'il nous gardait, que des soins

qu'il avait pris pour notre bien-être, durant notre absence, et je récompensai son amitié par des présents semblables à ceux que j'avais faits aux principaux chefs des autres îles. Il en fut enchanté; mais il eut surtout un grand plaisir à recevoir un manteau d'écarlate et un assortiment complet des outils d'un armurier, qui sont d'autant plus estimés ici, que les naturels aiment beaucoup à façonner le fer, d'une manière qui réponde parfaitement à l'usage auquel ils l'emploient.

Enemoh demeura à bord la plus grande partie de l'après-midi. Il fit plusieurs questions très-judicieuses et très-fines, et saisit l'occasion d'exprimer sa satisfaction des mesures que j'avais prises, à l'effet d'établir une paix générale. Il en avait été instruit par Pourey, qui lui avait fait visite dans la matinée. Il en reconnut la nécessité, pour le bonheur et la prospérité mutuelle des parties, et il observa qu'elle lui serait d'autant plus agréable, qu'elle ramènerait ses parents, ses amis et ses compatriotes, ce qui le délivrerait de beaucoup de peines et de soins. Il me demanda si je voudrais le prendre à bord, lorsque je retournerais en Angleterre. Son plus grand desir était de voir cette contrée, de jouir du plaisir de parler à sa majesté le roi

George; et il ajouta qu'ensuite il mourrait en paix. Ses instances furent si vives à ce sujet, que je crus devoir le contenter.

Le vaisseau se trouvant près de la côte, sur les quatre heures de l'après-midi, le bon vieux régent me quitta, en me déclarant que comme c'était le lendemain *tabou-poury*, ni le prince, ni lui, ne pourraient se rendre à bord, mais qu'il chargerait un chef de nous amener les cochons et les végétaux que l'on rassemblerait dans la matinée, et que si nous voulions demeurer jusqu'au surlendemain en travers de cette partie de l'île, il nous présenterait lui-même, ou nous enverrait les vivres que l'on aurait pu se procurer dans les environs. Ainsi nous quitta ce bon vieillard, que je n'espérais plus revoir.

Tamouerrie, accompagné de Pourey, arriva à bord, peu de temps après le départ d'Enemoh. Le jeune prince parut fort gai, et ne laissa voir aucune de ces craintes qu'il avait témoignées lors de la première visite qu'il nous fit. Notre retour parut lui causer beaucoup de plaisir; et, comme son tuteur, il regretta que nous ne fussions pas arrivés dans le temps où les productions de l'île, réservées pour notre usage, étaient dans la plus grande abondance. L'approche de la nuit, et

la distance où nous étions sous le vent de son habitation, abrégèrent sa visite. Je lui fis des présents convenables à sa dignité; et il partit à regret, ainsi que les chefs qui étaient avec lui à bord, en nous témoignant le desir que nous restassions deux ou trois jours dans le voisinage, pour leur donner la facilité de nous envoyer tous les rafraîchissements que l'on trouverait. Je lui répondis que cela dépendrait des circonstances. Après le départ des pirogues, nous gouvernâmes au plus près, toutes voiles dehors; et quoique nous eussions une brise étale du nord-nord-est, nous n'avions, le lendemain matin, fait qu'un mille au vent de notre position de la veille au soir.

Etant près du rivage, dans la matinée, et voyant quelques pirogues s'avancer vers le vaisseau, je fis virer vent devant et mettre en panne, pour leur donner le moyen de venir le long du bord. C'étaient nos amis Pourey et Tou, et quelques autres chefs, qui nous apportaient huit cochons d'une moyenne grosseur, et des végétaux. Les excuses que l'on nous fit, sur cette petite quantité de vivres, annonçaient assez que l'on ne nous en fournirait plus guère. En conséquence, je dirigeai la route sur la rade de Whymea, où

je voulais compléter notre provision d'eau pour, de-là, sans autre délai, cingler vers le nord. Il nous restait un certain nombre de cochons que j'avais embarqués à Owhyhée, et, en outre, nous avions six *hogsheads* (1) et dix barriques (2) de porc que nous y avions salés, de sorte que journellement on en avait servi à chacun autant qu'il en avait voulu.

Ces rafraîchissements, et ceux que nous donnèrent nos amis les Espagnols de la nouvelle Albion, rendirent à un tel point la santé et la force à nos équipages, que chacun de nous fut en état de lutter avec ardeur et fermeté contre tous les obstacles que j'avais lieu de craindre, pendant la campagne que nous allions entreprendre.

Pourey et le reste des chefs nous accompagnaient, afin de nous rendre, à la rade de Whymea, tous les bons offices dont ils se-

(1) Le *hogshead* est une mesure pour les liquides. La capacité n'en est pas toujours la même, et la plus forte est de soixante et douze gallons (*Note du Traducteur*).

(2) Le baril est une autre mesure de liquides, et même de grains et de choses solides, dont la dimension varie également. Le plus grand pour celles-ci est de quarante-deux gallons (*Note du Traducteur*).

raient capables. De petits vents qui jouaient ne nous permirent pas d'y mouiller avant onze heures du soir. Considérant notre premier ancrage comme le meilleur, je le repris par trente-trois brasses, fond de sable brun, à peu près à une demi-lieue du rivage.

Quelques naturels qui vinrent nous voir, le lendemain matin, 29, n'ayant apporté que peu de provisions à notre marché, Pourey et ses amis se rendirent au rivage, pour rassembler tous les cochons et tous les végétaux qu'ils pourraient se procurer dans les environs. La chaloupe fut détachée pour transporter une garde de sóldats de marine, chargés de faire de l'eau, sous les ordres de M. Swaine.

Je passai la plus grande partie de cette journée dans l'île. J'y fus occupé de divers arrangements sur un établissement que je venais d'obtenir des chefs, pour les deux femmes, qu'en novembre 1792, j'avais embarquées à Noutka. Enlevées de force à Onehow, elles avaient été absentes de leur patrie pendant plus d'un an. J'eus le bonheur de remplir à leur satisfaction, un devoir d'humanité, auquel leur conduite et leur aimable caractère leur donnaient de si justes titres.

Parmi les différents rapports que les citoyens des *Etats-Unis* ont eu l'art de répandre à Noutka, au préjudice et à la honte des sujets de la Grande-Bretagne, faisant le commerce sur la côte nord-ouest d'Amérique, on assurait positivement que quelques-uns de ceux-ci y avaient amené des naturels des îles Sandwich, et les y avaient vendus pour des fourrures. On citait en particulier ces deux femmes, dont M. Baker, commandant de la *Jenny* de Bristol, avait, disait-on, disposé de la sorte. On racontait l'histoire d'une manière si plausible, qu'il me parut que Don Quadra et la plupart des officiers espagnols y croyaient. L'arrivée de la Jenny dans le port de Noutka, prouva la fausseté et la malice de ces rapports scandaleux, puisque les deux femmes étaient à bord de ce navire, et bien éloignées de penser qu'on voulût les vendre. Elles ne se plaignirent aucunement d'avoir été maltaitées par M. Baker; elles se louèrent, au contraire, des égards et des soins que l'on avait eus pour elles, pendant qu'elles furent sous sa protection.

Je ne connaissais point personnellement M. Baker avant son arrivée à Noutka; mais je le crois incapable d'un acte si criminel et si barbare. S'il y avait la moindre sincérité dans

la sollicitude qu'il me témoigna pour le bonheur de ces deux femmes, il est impossible qu'il eût médité le dessein qu'on lui prêtait. Je ne prétends pas néanmoins le justifier de les avoir enlevées à leur patrie, et je suis d'avis que sa conduite fut très-répréhensible. Si l'on en doit croire ces mêmes femmes, leur séduction et la manière dont on les retint à bord de la *Jenny* sont inexcusables. Elles dirent qu'elles entrèrent dans ce navire avec plusieurs autres femmes, à qui l'on permit de retourner à terre ; mais que, pour elles, on les renferma dans la cabane jusqu'à ce que l'on eût appareillé, et que le vaisseau se trouvât à quelque distance d'Onehow. D'un autre côté, M. Baker prétend qu'il mit en mer, sans avoir connaissance qu'elles fussent sur son bâtiment. Quoi qu'il en soit, elles y étaient encore à Noutka ; et les opérations de ce commandant l'éloignant des îles Sandwich, il me pria, comme je l'ai dit, de permettre aux deux femmes dont il s'agit, d'effectuer leur passage à bord de la Découverte.

Elles étaient nées toutes deux à l'île d'Onehow. L'une, âgée d'environ quinze ans, se nommait *Tahiopiah*, et appartenait à une famille de quelque importance ; l'autre, ap-

pelée *Tymarow*, avait quatre ou cinq années de plus, et, quoique alliée à la première, elle n'était pas d'un rang si distingué.

Peu de temps après qu'elle fut à bord de *la Découverte*, Tahiopiah, pour quelque motif que je ne puis comprendre, changea son nom en celui de *Raheina*, que depuis elle a porté constamment.

Notre relâche aux établissements espagnols procura à ces jeunes personnes quelque dédommagement de l'ennuyeux et pénible voyage, dans lequel on les avait entraînées. La vue des chevaux, des bêtes à cornes et d'autres animaux, celle d'une infinité d'objets qu'elles ne connaissent aucunement, les amusa beaucoup. A leur débarquement, elles se laissèrent, sans la moindre hésitation, placer sur un cheval; et un homme tenant l'animal par la bride, elles coururent ainsi, sans montrer aucune crainte. Par ce moyen, elles purent prendre part aux divertissements que nos amis les Espagnols nous procurèrent si obligeamment. Dans toutes ces parties, on leur témoigna beaucoup d'attention et de bonté. Elles n'en furent pas moins enchantées qu'elles ne furent surprises de la manière dont vivent ensemble les deux sexes,

parmi les nations civilisées, dont les coutumes diffèrent si essentiellement de celles de leur pays.

Elles ne jouirent que peu de temps de ces plaisirs. Bientôt après notre arrivée à Monterrey, elles tombèrent dangereusement malades; et, quoique tous les moyens qui étaient en notre pouvoir, eussent été mis en usage, cependant elles ne recouvrèrent la santé que lorsque nous fûmes arrivés à Owhyhée.

Les mœurs européennes parurent leur plaire infiniment; et elles se conduisirent, en compagnie, avec une décence qui nous surprit au dernier point. Leur nouveau vêtement y contribua probablement, et il produisit, particulièrement en Raheina, un degré de délicatesse personnelle qui se fit remarquer en plusieurs occasions. C'était un habit de cheval; il n'y en avait point de plus analogue à leur situation, et nous ne pouvions pas leur en donner un meilleur. Elles comprirent bientôt que le jupon avait été inventé, autant pour la décence que pour procurer de la chaleur; et, en très peu de temps, elles s'habituèrent tellement à cette partie de leur vêtement, qu'en montant ou en descendant les escaliers qui communiquent aux différentes parties du vaisseau, elles prenaient autant

de soin de ne pas laisser voir la cheville de leur pied, que si elles avaient été élevées par la plus rigide des gouvernantes. Raheina était singulièrement attentive sur ce point; et il est probable que sa grande jeunesse la rendait plus susceptible d'idées et d'impressions nouvelles que son amie Tymarow, qui était d'un âge un peu plus mûr.

L'élégance de la figure de Raheina, la douceur et la régularité de ses traits, l'expression délicate de sa physionomie, lui donnaient, du côté des agréments personnels, une grande supériorité sur la généralité des femmes des îles Sandwich. A ces avantages, elle joignait une sensibilité, une vivacité d'esprit, une douceur de caractère, et une complaisance bien au dessus de ce qu'on devait attendre de son éducation. Si l'on pouvait juger des qualités de tout un peuple, d'après les dispositions de ces deux jeunes personnes, on serait en droit de croire celui parmi lequel elles ont pris naissance, doué de beaucoup de tendresse et d'affection. Leur conduite fut telle, qu'elles obtinrent la bienveillance et l'estime de tous ceux qui étaient à bord, et leur bonheur futur fut l'objet de ma vive et constante sollicitude.

Onehow étant, comme je l'ai déja dit, le

lieu de leur naissance et de leur résidence, j'avais promis de les déposer sur le rivage de cette île ; mais à mon arrivée à Owhyhée, j'appris que les habitants l'avaient presque entièrement abandonnée, à raison d'une excessive sécheresse, qui avait eu lieu l'été précédent, et qui l'avait à peu près privée de productions végétales. Ayant eu la confirmation de ce rapport à Attouy, je pris la détermination d'y débarquer ces deux jeunes filles.

Je craignais vivement que la manière de vivre qu'elles avaient été forcées d'adopter, ne leur fût reprochée. Elles avaient mangé, tant chez moi qu'ailleurs, avec des hommes ; ce que leurs lois considèrent comme un crime si odieux, qu'elles le punissent de mort. En conséquence, je pris beaucoup de peine pour faire connaître leur innocence à Tityre et à Taio. Je tirai de ces deux chefs la promesse la plus solennelle, qu'on ne les maltraiterait en aucune sorte à ce sujet, et qu'aussitôt qu'elles auraient débarqué, ils les prendraient sous leur protection.

Lorsqu'Enemoh vint à bord, je lui fis les mêmes prières en présence de Raheina et de Tymarow. Il me promit de protéger, non-seulement leur personne, mais encore leurs

propriétés. Il me déclara qu'elles auraient la libre jouissance de tout ce que je jugerais à propos de leur donner, et qu'il né souffrirait pas que qui que ce fût osât, en rien, les en dépouiller. Tous les chefs qui accompagnaient le régent, m'ayant donné les mêmes assurances, je voulus acheter une maison et un petit terrain pour mes deux protégées. Enemoh n'y consentit point; mais, à l'instant même, il donna l'ordre à Oeashew de leur assigner à chacune une terre dans son nouveau district de Whymea. Oeashew parut se prêter avec bonne grace à cet arrangement.

Pour mieux assurer la donation, et pour en garantir la possession permanente à ces deux jeunes femmes, je demandai que les maisons et les terres me fussent cédées, que la propriété m'en appartînt, et que personne ne pût en disposer qu'avec mon consentement. Les choses arrangées de la sorte, je permis à Raheina et à Tymarow de jouir des habitations.

Cela fait, Oeashew alla dans la matinée au rivage, pour y désigner les terres dont il serait ainsi disposé. Il revint sur les trois heures de l'après-midi, et me dit qu'il avait fait choix de deux terrains très-bien situés, et voisins l'un de l'autre, qui, si je l'approuvais,

me seraient concédés. Dans le cas où je ne les trouverais pas convenables, il me laissait le maître de choisir dans tout le reste du district. D'après cette offre, je me rendis avec lui au rivage, et je fus accompagné de quelques officiers et des deux femmes, lesquelles reçurent de nous un assortiment d'objets utiles, que nous jugeâmes suffisant pour les faire considérer, sans les exposer à l'envie des chefs ou de leurs voisins.

Les domaines proposés par Oeashew faisaient une très-grande partie d'une fertile vallée. Commençant à la grève de la mer, ils s'étendaient le long des bords ouest de la rivière jusqu'à une borne déja fixée, et ils embrassaient une étendue considérable du pays montueux de l'intérieur. Leur voisinage des lieux où relâchent les navires européens, qui visitent cette île, et le terrain qu'ils contenaient surpassaient tellement notre attente, que je soupçonnai la réalité de la donation. Mais bientôt cette inquiétude fut dissipée par les protestations du chef, et les déclarations de la plupart des naturels, qui nous accompagnaient. Ils m'assurèrent qu'Oeashew se proposait vraiment de disposer ainsi de ces domaines, et lui-même promit solennellement qu'il en garantirait la possession à ces

deux femmes, ainsi que celle de leurs pirogues, et de tous les articles qu'elles avaient apportés du vaisseau. Ces protestations satisfirent parfaitement les deux jeunes personnes.

Une ancienne ligne de démarcation, formée par un chemin commun et par des arbres, séparait les deux domaines. Le plus voisin de la mer, qui était le plus bas et le plus étendu, fut alloué à Raheina ; Tymarow eut l'autre. Chacune d'elles prit possession du sien, et toutes deux nous témoignèrent, avec chaleur et sensibilité, leur reconnaissance, tant des soins que nous venions de prendre pour elles, que des égards et de l'amitié que nous leur avions montrés, pendant tout le temps qu'elles restèrent avec nous à bord. Elles nous accompagnèrent jusqu'à la grève, où elles nous quittèrent après nous avoir fait les plus tendres adieux. Nous nous embarquâmes, et nous les laissâmes réfléchir sur les jeux de la fortune, qui les avait placées dans une si agréable position.

De retour à bord, je trouvai que les soins de nos amis, pour nous procurer des vivres, n'avaient eu qu'un faible succès. Dix-sept cochons de moyenne grosseur, quelques patates et un peu de taro, furent tout ce qu'ils purent rassembler. Notre provision d'eau était

complète ; et ces chefs m'ayant dit que je ne pourrais plus rien tirer de cette île, je leur annonçai que je partirais au premier moment favorable. Ils me demandèrent si je prolongerais la côte nord, parce qu'alors Pourey et Tou demeureraient avec nous, pour nous procurer des ignames, qu'ils disaient plus abondantes dans cette partie de l'île que du côté sud ; mais n'ayant pas intention de m'y rendre, à moins que je ne trouvasse une occasion très-favorable, je ne voulus point les fatiguer de nouveau. Je leur fis des présents qu'ils avaient bien mérités par leurs services ; et ils nous quittèrent après nous avoir témoigné toute leur reconnaissance. Sachant le vif intérêt que nous prenions aux deux femmes que nous avions débarquées, ils nous promirent de leur donner tous les soins, toute l'assistance et toute la protection possible.

Une légère brise de terre s'étant élevée sur les dix heures, nous appareillâmes, et nous fîmes route à l'ouest, afin de rencontrer les vents de sud-ouest, que l'on nous avait dit prévaloir généralement à cette saison de l'année.

Le 30, au matin, Attouy nous restait au 20° nord-est du compas. Nous avions Onehow du 64° sud-ouest au 85° sud-ouest, et Ory-

houa à l'ouest. Mais au lieu des vents que l'on nous avait promis, nous eûmes un vent alizé de nord-est.

On avait répandu le bruit que le capitaine Cook s'était trompé, en donnant Onehow et Oryhoua pour deux îles séparées. On avait même soutenu que les habitants se rendaient à pied de l'une à l'autre, et que le capitaine King en avait, d'après de fausses informations, porté le nombre à quatre mille. Comme c'étaient des faits que nous pouvions vérifier facilement, je fis gouverner sur Oryhoua, et nous passâmes à la distance d'un quart de mille de ses rivages. Nous eûmes bientôt la preuve que c'est une île séparée de celle d'Onehow, par un canal d'environ un mille de largeur; et, quoique la couleur de l'eau nous annonçât que la profondeur en est irrégulière, elle est néanmoins trop considérable pour que l'on puisse passer à pied d'un rivage à l'autre. Comme ce canal est absolument ouvert, et qu'il est exposé à toute la force, à toute l'influence du vent alizé, et, conséquemment, à la houle qui en est la suite (l'un et l'autre n'étaient pas modérés lorsque nous fîmes cette reconnaissance), il est naturel de penser que si on le passait à sec, la chaussée se serait montrée

au dessus de la surface de l'eau, ou que, d'après la violence du ressac sur les rivages contigus, la mer eût brisé sur un espace, dont le fond eût permis d'aller et de revenir à pied. Mais la mer ne brisait dans aucune partie du canal, qui même nous parut presque assez profond pour donner passage à la Découverte. Quant à la population, le capitaine King a été sans doute induit en erreur. L'île d'Oryhoua est d'une très-petite étendue, et ne présente qu'un rocher escarpé, stérile et nu, qui paraît dénué de terre végétale, et n'offre rien qui annonce que cette île soit, ou qu'elle ait été l'habitation de créatures humaines.

Après avoir vérifié ces deux points, nous dîmes, pour le moment, adieu aux îles Sandwich, et je fis diriger la route vers Noutka.

LIVRE QUATRIÈME.

Seconde visite au Nord. — Reconnaissance de la côte d'Amérique, depuis Fitzhugh's-Sound jusqu'au Cap-Décision, et depuis Monterrey jusque par de-là la baie de S. Francisco, vers le sud.

CHAPITRE PREMIER.

Passage des *îles Sandwich* à la côte d'*Amérique*. — Nous mouillons dans *Trinidad-Bay*. — Description de cette baie, de ses habitants, etc., etc. — Nous arrivons à *Noutka*. — Nous partons de cet établissement, et nous faisons route au nord. — Nous rejoignons le *Chatam* dans *Fitzhugh's-Sound*.

A notre départ des îles Sandwich, le vent soufflait principalement du nord-nord-est et du nord-est, et nous avions un très-beau temps. Sept jours après nous atteignîmes la région des vents variables. Nous avions, le 6 avril, une légère brise du sud, et nous fîmes route au

nord-quart-d'est. Notre latitude observée était alors de 30° 35′, et notre longitude, d'après le chronomètre de Kendall, de 197° 26′.

Dès l'instant de notre départ des îles Sandwich, j'observai une élévation et un abaissement extraordinaires dans le baromètre. Le matin, de bonne heure, il était de trois et quatre dixièmes de pouce plus haut qu'à midi, temps auquel sa hauteur moyenne se trouvait à 30p 38, ne variant que de 30p 43 à 30p 34 au lieu que dans la matinée, il se tenait d'abord à 30p 70, puis, sans descendre régulièrement, il flottait, jusqu'à ce qu'il se fixât au point que j'ai ci-dessus indiqué. Cependant, le 6 avril, il tomba par degrés, et sans aucune fluctuation, de 30p 40, point où il était la veille, à midi, à 30p 27. Comme il n'y avait ni altération visible dans l'atmosphère, ni indication sensible d'un changement de temps, il me fut impossible d'expliquer cette déviation, vu surtout que l'instrument ne paraissait pas avoir souffert.

Quelques petits albatross et des pétrels s'étaient déja montrés autour du vaisseau. Le 7, dans la matinée, le vent passa tout-à-coup au nord-ouest, avec des rafales et de la pluie. Il en résulta un grand changement dans la température de l'air. Le thermomètre qui, la

veille, à midi, était à 73°, ne fut plus qu'à 59°, à la même heure.

Le porc frais et les rafraîchissements, que nous avions embarqués aux îles Sandwich, étant alors épuisés, je fis servir les rations ordinaires, avec des tablettes de bouillon dans les pois, pour le dîner, cinq fois par semaine, et trois fois, aussi par semaine, dans le gruau, pour le déjeûner. En outre, on donna de la *sourkrout*, dans une convenable proportion.

Le 8, nous fûmes environnés d'une petite volée de courlis, ou d'oiseaux de rivage, à peu près semblables, et de plusieurs pétrels. Nous vîmes aussi des baleines, et nous dépassâmes une grande quantité de *medusæ villiliæ*. Notre latitude observée était de 33° 4′, et notre longitude, d'après le chronomètre de Kendall, de 201° 4′ $\frac{3}{4}$. Le vent, quoique généralement modéré, était très-variable, tant pour la force que pour la direction. Le temps était nuageux, nous eûmes quelque pluie, et l'air était désagréable et rude. Cependant nous faisions assez de chemin; car, le 13, à midi, nous avions atteint 35° 27′ de latitude, et, d'après le chronomètre de Kendall, 209° 22′ $\frac{1}{2}$ de longitude. Dans cette position, nous fûmes visités par quelques vo-

lées d'oiseaux de rivage, par des albatross, et quelques espèces de pétrels. La mer était couverte d'une immense quantité de *medusæ villiliæ*; mais, depuis quelques jours, les baleines ne se montraient plus qu'en petit nombre. Dans le cours de la nuit, nous passâmes une partie de l'espace où M. Méares dit que M. Douglas, capitaine de l'*Iphigénie*, a trouvé, dans deux différentes traversées, la boussole tournant au même instant sur quatre ou cinq points, de manière qu'il était impossible de diriger le vaisseau d'après ce guide. Nous n'éprouvâmes rien de pareil alors; et, dans les époques antérieures du voyage, nous n'avons remarqué une si grande mobilité que lorsque la violence du vent et des lames produisait une telle agitation, qu'un instrument de cette sorte ne pouvait avoir aucune fixité.

Le vent se maintenant dans la partie du nord-ouest, et l'atmosphère étant obscurcie par une brume épaisse, ou de sombres brouillards, il en résulta un temps humide et froid. Le thermomètre flottait entre 52° et 55°. Le baromètre, quoiqu'il n'eût pas pris une entière régularité, était plus uniforme que les jours passés. La hauteur moyenne en était d'environ 30ᵖ 30.

Quoique nous ne fussions plus dans l'ouest, nous avions, le 16 (avril 1793), atteint une latitude nord aussi avancée que l'année précédente à pareil jour. Rien ne m'appelant entre ce parallèle et *Noutka*, lieu de notre rendez-vous, qui nous restait alors au 47° nord-est, à trois cent douze lieues de distance, j'eus l'espoir d'y arriver aussitôt qu'il serait nécessaire, pour reprendre l'examen du continent de l'Amérique, au nord de Fitzhug's-Sound, d'où nous étions partis au mois d'avril dernier. Notre latitude observée était de 38° 58′, et notre longitude, d'après le chronomètre de Kendall, de 217° 40′ $\frac{1}{2}$. Il y avait toujours beaucoup de *medusæ villiliæ* autour du vaisseau; une houle pesante venait du nord-ouest; nous voyons quelques oiseaux océaniques; mais il ne se montrait point de baleines.

Nous eûmes un temps calme, ou à peu près calme, le 17 et le 18, puis le vent se fixa dans la partie du nord, et varia, un peu entre le nord-nord-est et le nord-quart-d'ouest, ce qui m'obligea de faire route à l'est. L'atmosphère était toujours sombre, et l'air dur.

Le 22, à midi, notre latitude observée fut de 38° 54′, et notre longitude, d'après le chronomètre de Kendall, de 228° 21′. Les

vents contraires, et un temps désagréable, continuaient. Cependant, le 26 au soir, nous eûmes la vue du *Cap-Mendocin*, qui nous restait au nord-est, quart-d'est, à sept ou huit lieues de distance.

Il n'est pas hors de propos de remarquer que, sauf quelques intervalles, nous trouvâmes des *medusæ villiliæ*, depuis le point où nous en avions vues, le 8, jusqu'à près de quarante lieues de la position où nous aperçûmes ce Cap. Le 27, notre latitude observée n'étant que de 39° 54′, nous n'étions avancés, en vingt-quatre heures, que de quatre lieues au nord. La terre ne se montrait plus, et nous ne pûmes faire aucune observation pour déterminer la longitude par le chronomètre.

Le 29, nous n'étions qu'à 40° 16′ de latitude. Le ciel était serein; et, quoique le thermomètre se tînt à 55°, l'air était vif. A quatre heures après midi, les deux promontoires du Cap-Mendocin nous restaient de l'est au 25° nord-est. Il en résultait que, d'après la position que nous avions précédemment assignée à ces pointes, nous étions par 40° 22′ de latitude, et 235° 42′ de longitude. Nos observations nous plaçaient alors, par 40° 21′ ½ de latitude, et 234° 20′ 45″, d'après le chronomètre de Kendall.

Le 2 mai, à midi, nous n'étions que par 41° 2′ de latitude. Nous apercevions la terre; mais elle était si couverte de brume, que nous ne pouvions en distinguer les différentes parties. A l'aide d'un vent du nord, je fis gouverner sur la côte, et nous arrivâmes à quelques milles au sud de *Rocky-Point*, précisément à l'enfoncement découvert en 1775, par Don Quadra, et qu'il a nommé *Porto-de-la-Trinidad*. D'après la description, insérée dans l'*Annual Register* de 1781, traduite du journal de Francisco Maurelli, l'un des pilotes de l'expédition, et rendue publique par M. Daines Barrington, ce port semblait devoir être commode; et comme l'année précédente je l'avais dépassé sans y faire attention, je voulais profiter de l'occasion pour le reconnaître. La lenteur de notre traversée avait considérablement épuisé notre provision de bois et d'eau, ce qui me déterminait aussi à y relâcher, car rien n'annonçait que le vent dût changer d'une manière favorable.

A peu près à six heures du soir, nous mouillâmes par huit brasses, fond de sable brun. *Porto-de-la-Trinidad* est une petite baie, ou une anse ouverte, très-exposée, et dont le rivage est bordé par des rochers détachés,

qui gissent un peu en avant de la côte. Lorsque le vaisseau fut amarré, la terre la plus septentrionale en vue, était un promontoire de roche, élevé, à pic et arrondi, qui, se projetant dans la mer, à quelque distance de la ligne générale de la côte, forme la baie. Ce promontoire nous restait au 75° nord-ouest du compas, à peu près à trois quarts de mille. Nous avions au 50° sud-ouest, à la même distance, un rocher rond, très-élevé et stérile, que la fiente des oiseaux de mer avait blanchi. Nous étions arrivés au mouillage entre le promontoire et ce rocher. Le Cap-Mendocin, la terre la plus méridionale qui fût en vue, se montrait au sud. Une roche escarpée, formant la pointe sud-est de la baie, nous restait au 62° sud-est, à la distance d'un mille et demi. Le rivage le plus proche se trouvait au nord-est, à environ un demi-mille.

A peine eûmes-nous mouillé, que deux naturels arrivèrent sur une pirogue. Ils s'approchèrent avec confiance, et parurent dans des dispositions amicales. Nous leur donnâmes du fer en échange de quelques traits ou de semblables bagatelles. Ils s'en retournèrent fort satisfaits; et, à l'entrée de la nuit, d'autres Indiens vinrent aussi nous voir. Ceux-ci

avaient un grand feu sur leur pirogue. Deux d'entre eux se hasardèrent à monter à bord; mais ils ne voulurent point descendre sous le pont, quoique, pour les y déterminer, nous leur eussions offert des présents, composés d'articles qu'ils paraissaient desirer vivement. Je les leur donnai, sans contrarier leurs inclinations; et, en partant, il nous parurent charmés de la visite qu'ils nous avaient faite.

Le lendemain matin, je me rendis au rivage avec une garde de soldats de marine et des travailleurs, pour chercher de l'eau et du bois. Nous en trouvâmes dans une position commode, un peu au sud d'un petit village.

La plupart des habitants étaient dans leurs pirogues, faisant des échanges autour du vaisseau, et ils n'avaient laissé que de vieilles femmes pour nous conduire. J'accompagnai celles-ci jusqu'à leur habitation, qui consistait en quatre ou cinq maisons, construites en planches, grossièrement travaillées. Ces maisons, garantissant mal du soleil et de la pluie, se trouvaient à quelque distance l'une de l'autre. Le toit n'en était point horizontal, comme celui des maisons de Noutka, mais il avait un peu de pente, et un faîte au milieu,

ce qui écarte un peu mieux la pluie. Les bordages, formant les flancs et les extrémités, étaient mal joints, et les interstices étaient remplis par de la fougère et de petites branches de pins. Un trou rond, pratiqué à l'un des coins, sert d'entrée, mais un homme un peu gros a beaucoup de peine à passer. Les deux fois que je l'essayai, je trouvai cette opération si désagréable, que, pour satisfaire ma curiosité, j'enlevai les matériaux qui bouchaient les fentes. Quatre de ces maisons, qui semblaient avoir été bâties récemment, paraissaient contenir, chacune, deux familles de six ou sept personnes. Je jugeai que la cinquième, qui était plus petite, et à presque moitié sous terre, ne devait en loger qu'une seule. D'après ce calcul, le village pouvait contenir environ soixante individus. Je distribuai quelques clous, des grains de verre, et des objets d'une médiocre valeur aux matrones de ces grossières habitations. Ces bonnes femmes me prièrent d'accepter, en retour, de très-grosses moules, en avouant avec candeur que c'était là tout ce qu'elles pouvaient offrir. Lorsque je rentrai à bord, les Indiens continuaient à faire des échanges avec beaucoup de politesse et de droiture. Ils vendaient des arcs, des traits,

quelques peaux de loutres de mer, d'une qualité inférieure, une faible quantité de sardines, de petits harengs, et quelques poissons plats. Leur nombre s'était augmenté pendant la matinée, car ils s'étaient rendus autour du vaisseau de toutes parts, et principalement du sud. Ceux qui vinrent de ce côté, firent une partie de leur route par terre, et le reste dans leurs pirogues. Ils avaient été probablement avertis par des signaux. La veille au soir, lorsque ceux qui nous avaient visités s'en furent retournés, nous aperçûmes un grand feu, auquel on répondit, au sud, par un autre feu, allumé sur le rocher élevé qui est dans la baie. Ce signal fut répété le lendemain matin, et l'on y répondit de même.

Le 4, très-peu de naturels s'approchèrent du vaisseau, quoiqu'ils fussent au nombre de plus de cent sur le rivage. Tous ceux qui étaient venus du sud, étaient armés d'arcs et de traits, qu'ils tinrent d'abord constamment en arrêt, sans vouloir s'en défaire, ni permettre à nos gens de les examiner. Ils s'assirent à quelque distance de ceux dans le voisinage duquel nous étions, ce qui annonçait qu'ils faisaient partie d'une différente tribu. A la fin, cependant, ils devinrent plus familiers, et ils échangèrent des peaux de loutres

de mer, quelques arcs et des traits, seules armes qu'ils parussent posséder. Ces traits étaient très-proprement faits, et terminés par une pointe, soit d'os, soit d'agate, ou de pierre à feu commune. Ils n'en avaient aucun qui le fût par du fer ou du cuivre, et leurs couteaux étaient de même matière que les pointes des traits.

Quoique le vent fût toujours contraire, et prévalût du nord-ouest-quart-nord, nous appareillâmes le 5, à huit heures du matin, et je quittai sans regret un lieu, qui ne peut, en aucune sorte, être considéré comme une retraite sûre pour des vaisseaux.

La latitude de la Découverte, à l'endroit du mouillage, fut observée, deux jours différents, par différentes personnes, qui n'employèrent pas les mêmes sextants. Le résultat moyen de cinq hauteurs méridiennes du soleil, fut de 41° 3′. C'est 4′ au sud de la latitude, assignée par Maurelli au *Port-Trinidad*, et aussi 4′ au sud de la position que j'avais, l'année précédente, attribuée à cet *enfoncement*, qui ne me paraît pas mériter le nom de baie, ni d'anse. Au reste, nos calculs de 1792 furent faits, huit heures après l'observation de midi ; et, durant cet intervalle, je n'avais pu estimer la route que par le loch. Considérant

comme plus exactes, les observations faites sur les lieux, je les ai adoptées ; et *Rocky-Point* ne se trouvant qu'à cinq milles au nord de notre ancrage, j'en ai corrigé la latitude sur ma carte. Au lieu de 41° 13', je l'ai fixée à 41° 8'. Mais n'ayant pas fait d'observations nouvelles, d'après lesquelles je pusse corriger la longitude de la côte, je l'ai laissée telle que je l'avais antérieurement reconnue, ce qui place la baie de Trinidad à 236° 6' de longitude. L'élévation et l'abaissement des marées nous ont paru d'environ cinq pieds; mais elles étaient si irrégulières, que nous ne pûmes obtenir de résultat précis.

Dans une excursion que M. Menziez fit sur la colline qui forme le promontoire au nord-ouest de la baie, il trouva, conformément à la description de M. Maurelli, la croix que les Espagnols y ont élevée, en prenant possession du port; et quoique cette croix fût en état de ruine, il parvint à copier l'inscription suivante:

CAROLUS III. DEI. G. HYSPANIARUM REX.

Nos promenades s'étant bornées au voisinage de la mer, nous n'avons pu faire que peu de remarques sur le pays. Vers la lisière des

des forêts, le sol, quoiqu'un peu sablonneux, nous parut former un bon terreau, posé sur une couche d'argile, fréquemment coupée par des protubérances de roche. Les terrains situés près des côtes de la mer, étaient entremêlés d'espaces de roche, de différente étendue, et ne produisaient aucun arbre, mais étaient couverts de fougère et de différents herbages. Par de-là ce n'était, jusqu'au sommet des montagnes, qu'une immense forêt, principalement composée de pins, d'une grande hauteur, et de plusieurs espèces, parmi lesquelles je remarquai, pour la première fois, dans le cours de ce voyage, le *spruce noir*. On y voyait aussi des érables, des aunes, des ifs, et une variété d'arbrisseaux et de plantes, que l'on trouve communément dans les parties méridionales de la nouvelle Georgie. Nous n'avons pu juger des animaux de terre que par les peaux dont se revêtent les habitants. Elles nous ont paru semblables à celles que fournissent les parties les plus septentrionales de l'ouest de l'Amérique. Quant aux productions de la mer, nous n'en vîmes que de l'espèce dont j'ai déja parlé. Notre relâche fut trop courte pour que nous eussions pu connaître les habitants autrement que d'une manière superficielle. Ils sont robustes, mais

assez mal faits, et d'une stature plus petite que tous ceux des Indiens que nous avions rencontrés auparavant. Ils portent leurs cheveux longs, les peignent proprement, et les nouent. Ils ressemblent infiniment, tant par l'extérieur que par leur conduite amicale et polie, aux naturels du pays qui, l'année précédente, nous visitèrent aux environs du *Cap-Orford*. La construction de leurs pirogues offre aussi la même singularité que celles que nous vîmes en travers de ce même Cap, et à *Restoration-Point*. Comme les Indiens des autres tribus de cette partie de la côte d'Amérique, ils chantaient en approchant du vaisseau, et d'une manière qui n'était point désagréable à l'oreille. Leurs vêtements étaient principalement composés de peaux d'animaux terrestres, et de quelques peaux de loutres de mer. Ils s'en débarrassèrent promptement pour du fer, qui était l'article de commerce le plus précieux que l'on pût leur offrir. Le vêtement des hommes, jeté négligemment sur leurs épaules, annonçait leur mépris pour la décence, et les garantit mal du froid. Pour se réchauffer lorsqu'ils sont en mer, ils font, sans beaucoup de précaution, un grand feu dans leurs pirogues. Les femmes sont plus attentives sur ces deux points. Quelques-unes

étaient, de la tête aux pieds, couvertes d'une robe de peau, légèrement tannée. Plusieurs autres en portaient une moins longue, mais de la même espèce. Toutes avaient, par dessous, un jupon de fourrures plus chaudes, et qu'avaient fourni de petits animaux. Ce jupon leur tombait de la ceinture au dessous du genou.

Les Indiens de cette peuplade, comme la généralité de ceux que nous avons rencontrés sur les autres parties de la côte, se défigurent, soit pour s'embellir, soit dans des vues religieuses, ou enfin par des motifs que nous ne connaissons pas. Leur coutume à cet égard est très-bizarre. L'opération qu'elle occasionne, doit être d'abord très-pénible, et l'effet, ensuite, très-incommode. Les hommes et les femmes avaient toutes les dents limées horizontalement jusqu'aux gencives. Les femmes surtout, les avaient réduites au dessous de ce niveau. Trois lignes pointillées et perpendiculaires, une à chaque coin de la bouche, et l'autre au milieu, leur remplissaient les trois cinquièmes de la lèvre inférieure. On m'assura que, parmi celles qui visitèrent notre détachement, le dernier jour, il y en avait quelques-unes qui, sans cette mode affreuse, eussent passé pour

belles. Les hommes étaient également piquetés, et nous leur vîmes, au bras et sur le corps, des cicatrices qui provenaient de quelque accident, ou bien étaient l'effet de leurs caprices. Nous ne comprîmes absolument rien à leur langage, qui n'avait aucun rapport avec les différents dialectes des tribus les plus septentrionales. Ainsi notre curiosité ne put être satisfaite que par ce qui s'offrit à nos regards.

Le 10, nous avions atteint 45° de latitude, et 226° de longitude. Les vents furent défavorables, avec un temps toujours froid, jusqu'au 14, époque où nous nous trouvions par 45° 5′ de latitude, et 231° de longitude vraie. Après vingt-quatre heures de calme, nous eûmes de légers souffles de vent du sud, accompagnés d'un ciel sombre; et l'air était beaucoup plus doux que les jours précédents. Le thermomètre monta à 60°; et le baromètre qui, depuis peu, avait repris sa régularité ordinaire, était à 29p 95.

Le 18, à la pointe du jour, nous aperçûmes l'île *Quadra et Vancouver*, qui nous restait du nord-ouest à l'est-nord-est du compas. Le rivage le plus voisin se montrait au nord-nord-est, à quatre ou cinq lieues de distance. Nous portâmes sur la terre jusqu'à

7 heures, où nous trouvant à une lieue de *Ponta-de-Ferron*, je fis virer de bord. La pointe est de l'entrée de *Nitinat* nous restait au 80° nord-est du compas, et nous avions au 51° nord-ouest, la pointe est de *Clayoquot*. L'air était très-vif, et la clarté de l'atmosphère nous permit de distinguer passablement le pays qui forme cette partie de l'île.

Le rivage de la mer peut être considéré comme un peu bas. Il offre alternativement des falaises de roche et des grèves de sable, avec plusieurs rochers près de la côte, qui nous paraissait revêtue d'un grand nombre de pins. Ce terrain, dont la surface est très-inégale, aboutit, à peu de distance de la mer, à une masse de montagnes escarpées. La neige qui couvrait le sommet de ces montagnes, et qui même, sur quelques-unes, descendait assez bas, ne nous donna pas une grande idée de leur fertilité.

A midi, nous nous rapprochâmes de la terre. La côte nous restait alors, du nord-ouest à l'est-quart-nord-est. Nous avions Ponta-de-Ferron au 52° nord-est, et la pointe est de Clayoquot au 10° nord-ouest. La latitude assignée à ces pointes sur les cartes espagnoles, s'accordait très-bien avec nos observations,

qui nous donnèrent 48° 48′ ; mais elles y sont placées 5′ plus à l'est de la longitude qu'indiquait celui (1) de nos chronomètres qui allait le mieux.

Le 20, à midi, notre latitude observée fut de 48° 18′. La terre la plus occidentale qui fût en vue, nous restait au 50° nord-ouest du compas. Au 42° nord-ouest, nous avions *Woody-Point*, au 27° nord-est, la Pointe-des-Brisans, au 41° nord-est, la pointe ouest d'une ouverture, qui paraissait se prolonger au loin dans l'ouest, qui n'est pas marquée sur la carte espagnole, et dans les environs de laquelle un établissement serait mieux placé qu'à Clayoquot, ou qu'à Noutka. Enfin la Pointe-de-Ferron nous restait au 84° sud-est. La clarté de l'atmosphère nous permit de bien voir les montagnes escarpées et hachées qui composent cette contrée, et dont le sommet était chargé de beaucoup de plus de neige, que je n'en avais aperçue dans mes précédentes navigations sur ces parages.

Le vent nous permit justement de gagner le travers de Noutka. Sur les quatre heures de l'après-midi, nous découvrîmes au vent, une voile qui paraissait un brig. Croyant que

(1) Celui de M. Arnold.

c'était le *Chatam*, je lui fis le signal secret, mais on n'y répondit pas. A cinq heures, nous gagnâmes l'*Anse-des-Amis*, et nous mouillâmes par huit brasses. J'envoyai sur le champ un officier au rivage, annoncer notre arrivée à Don Fidalgo, et lui dire que je saluerais le fort, s'il voulait me rendre le salut en nombre égal. Il y consentit, et je fis tirer onze coups de canon.

Un officier espagnol, qui vint nous trouver pendant que nous étions encore sous voiles, me remit une lettre, un journal, et d'autres papiers qu'avait laissés M. Puget. J'appris par là que le Chatam était arrivé le 15, dans ce port, et qu'il en était parti le 18.

M. Puget avait examiné le côté nord de Morotoy, qui n'offre aucun mouillage convenable pour des vaisseaux, et présente un aspect aussi stérile et aussi affreux que celui du côté sud. Dans sa traversée des îles Sandwich à Noutka, il eut des vents très-favorables. A son arrivée, il fit au Chatam les réparations nécessaires; et, pour toutes ses opérations, il reçut tous les secours possibles de Don Fidalgo. Ce fut un très-grand service, car plusieurs personnes de l'équipage avaient alors de grosses humeurs, qui ne leur permettaient

aucun travail. Cette maladie, qui attaqua la plupart des gens de M. Puget, ne fut pas de longue durée.

Le navire que nous avions vu en mer, arriva peu de temps après nous. C'était le senau de sa majesté catholique, le *S. Carlos*, venant de S. Blas, et commandé par Don Ramon Saavedra, enseigne dans la marine espagnole.

Le 21, à midi, je reçus à bord de la Découverte, la visite de M. Fidalgo. Cet officier me dit que le commandant du S. Carlos venant le remplacer dans le gouvernement du Port-de-Noutka, il allait partir incessamment pour S. Blas, et il m'offrit d'emporter toutes les dépêches que je voudrais faire passer en Angleterre, par cette voie. Je saisis l'occasion avec empressement, et je lui confiai une lettre adressée aux lords de l'amirauté, et par laquelle je les instruisais briévement de mes opérations, depuis le commencement de l'année 1793. Je priai ce même officier de se charger aussi des réponses à des lettres très-amicales et très-polies, que j'avais reçues par le S. Carlos, du comte de Revilla Gigedo, vice-roi de la nouvelle Espagne, résidant à *Mexico*, et de M. Quadra qui m'avait écrit de S. Blas. Tous deux me

donnaient des nouvelles de M. Broughton, et m'instruisaient des mesures qu'ils avaient prises pour le faire arriver le plus promptement possible en Europe.

Son excellence me promettait, de la manière la plus flatteuse, tous les secours que les royaumes de la nouvelle Espagne pourraient nous procurer. Cette assurance me fit d'autant plus de plaisir, que nous avions encore à reconnaître une grande partie de la côte de la nouvelle Albion.

Le temps avait été si affreux, presque aussitôt que nous eûmes quitté Noutka, que je demandai à M. Fidalgo si l'hiver avait été bien rigoureux dans ce port. Il me répondit que des pluies continuelles avaient retenu les habitants dans leurs maisons, que le 17 février, une très-forte secousse de tremblement de terre s'était fait sentir, et que le 1.er avril, il y avait eu une violente tempête du sud-est.

Malgré le mauvais temps, il avait trouvé moyen d'élever sur HOG-ISLAND (l'*Ile-des-Cochons*) un petit fort, monté de onze canons de neuf, qui ajoutait beaucoup à la force de l'établissement. Il avait jugé les travaux que devait coûter toute la construction de ce fort, comme très-nécessaires à la santé de la

garnison, qui commençait à décliner vers le printemps. Un homme et un enfant, d'une faible constitution, avaient été enlevés par le scorbut. Le reste des habitants s'étaient parfaitement rétablis depuis, grace aux plantes sauvages, recueillies dans les bois.

A notre arrivée à Noutka, nous reçumes la visite de *Maquinna*, de *Clewpenalou*, *d'Annap'y* et de plusieurs autres chefs. En faisant le récit de ma première relâche dans ce port, j'ai dit que l'aînée des enfants de Maquinna, une fille, nommée *Ahpiennis*, avait été proclamée successeur de ses domaines et de son pouvoir, et qu'à peu près, en même temps, elle avait été promise au fils aîné de *Wicananish*, chef d'un considérable district dans les environs de Clayoquot et de Nittinat.

Wicananish et son fils arrivèrent, avec une suite nombreuse, à la résidence de Maquinna, située au dehors du Sound, sur la côte de la mer, à peu près à une lieue de l'anse où nous étions mouillés. Après avoir offert une certaine quantité d'objets précieux, ils demandèrent la main de la fille de Maquinna. Il y eut beaucoup de délibérations et de débats sur quelques articles d'intérêt. Plusieurs officiers de la Découverte, qui se trouvaient là, com-

prirent que Maquinna jugeait que les présents n'étaient pas assez considérables; mais j'appris, dans la matinée du 23, que les choses avaient été arrangées, à la satisfaction des deux parties, que Wicananish et sa suite étaient retournés à Clayoquot, mais qu'Ahpiennis devait résider encore quelque temps à Noutka. Sa grande jeunesse (elle ne paraissait pas avoir plus de dix ou douze ans) était, probablement, ce qui avait fait différer la noce.

Wicananish ne nous honora pas de sa visite; mais son frère *Tahtouchsiatticus* vint, de sa part, nous féliciter sur notre arrivée. D'après la dispute qui avait eu lieu entre M. Brown du Butterworth et les naturels, ce chef avait conçu quelques inquiétudes sur la manière dont nous le recevrions. Bientôt je dissipai ses craintes, en lui donnant un peu de cuivre et du drap bleu. Il me promit de remettre fidellement à Wicananish des présents de même espèce, dont je le chargeai pour ce chef, et il me dit que son frère n'aurait plus aucun doute sur notre sincérité, et que les preuves de ma bienveillance et de mon amitié lui feraient beaucoup de plaisir.

Quoique le temps fût toujours désagréable et pluvieux, et qu'il y eût de la brume, nous

appareillâmes, le 23, à l'aide d'une brise légère du sud-sud-ouest, pour marcher au nord, à l'effet de rejoindre notre conserve. Au sortir de *Noutka-Sound*, je saluai le fort, comme à notre arrivée.

En prolongeant la côte nord-ouest, nous dépassâmes l'entrée de *Buena-Esperanza*, qui s'est montrée à nous bien différente de ce qu'elle est annoncée sur la carte espagnole. M. Puget fit, de son côté, la même remarque; mais nous n'avons pu en fixer que les pointes extérieures.

Le 25, à huit heures du matin, nous étions en travers du Cap-Scott, qui est terminé par un bas mondrain, qu'un isthme étroit réunit à la grande terre. Entre ce Cap et les îles, situées au 8° nord-ouest, se trouve un chenal navigable et net, d'environ trois milles et demi de largeur. A peu près à sept milles au sud-est dù même Cap, nous dépassâmes, en avant de la côte extérieure, une ouverture avec deux îlots, qui gissent en travers de sa pointe nord d'entrée. Elle nous parut saine et bien abritée. Depuis le Cap-Scott, qui forme la pointe ouest de l'île *Quadra et Vancouver*, la côte, dans la partie intérieure, se dirige au 62° nord-est, l'espace de onze milles jus-

qu'à la pointe occidentale de l'entrée que présente cette île, et celles de *Galiano* et de *Valdès*.

Le temps devenant très-beau dans la matinée, me donna la facilité de corriger, à quelques égards, notre carte de l'espace contenu entre le Cap-Scott et l'entrée méridionale de *Fitzhugh's-Sound*, et de rectifier la position de plusieurs îles, îlots, rochers et brisans, qui sont à l'entrée et aux environs de *Queen-Charlotte's-Sound.* Il parut que nous avions placé des terres, où réellement il n'en existe point, *et vice versâ.* Le temps brumeux que nous eûmes dans ces parages, le 12 août 1792, fut probablement la cause de cette méprise. Je dois donc répéter que la côte, les îles, les îlots, les rochers, etc., etc., entre *Deep-Water-Bluff* et l'*Entrée-de-Smith*, tant sur la rive continentale que du côté opposé du Sound-de-la-reine-Charlotte, doivent, à l'exception des extrémités occidentales, qu'en cette occasion nous avons corrigées, être considérées comme mal indiquées, tant dans leur position absolue que relative.

Craignant toujours qu'on ne compte trop sur cette partie de notre reconnaissance, je déclare que je ne réponds que de la liaison des rives continentales, dans l'intervalle dont

il s'agit ici. Nous les avons suivies de manière à ne laisser aucun doute.

A midi, notre latitude observée fut de 51° 9′, et notre longitude vraie de 231° 58′. Les îles de Galiano et de Valdès nous restaient au 68° sud-est du compas. Nous avions au 6° sud-ouest la pointe sud des îles Calvert, au 30° nord-ouest une basse pointe de la même île, et au 8° sud-ouest, le Cap-Scott, qui était à la distance de 23 milles. En conséquence, ce Cap est placé par 50° 48′ de latitude, deux milles au nord de la position que je lui avais assignée l'année précédente. Je n'ai eu aucune raison d'en changer la longitude. La côte la plus voisine nous restait au 48° nord-est du compas. C'était la partie continentale la plus saillante à l'ouest dans ces environs. De cette pointe, les rivages du continent se dirigent au nord-nord-est et au sud-est, et forment un cap très-apparent, terminé par de bas mondrains de roche et escarpés, qui produisent des pins nains, et d'autres petits arbres et arbrisseaux. Je l'ai nommé CAP-CAUTION (*Cap-de-la-Circonspection*), parce que la navigation est dangereuse dans son voisinage. Il est situé par 51° 12′ de latitude, et 232° 9′ de longitude. Quoique je ne lui eusse pas donné de nom, l'année précédente, j'en

avais fait mention, et je l'avais, par erreur, placé par 51° 18′ de latitude, et 232° 8′ de longitude. Je m'étais aussi trompé sur la position de la pointe, à l'ouvert de l'Entrée-de-Smith, que j'ai trouvée, cette fois, par 51° 18′ de latitude et, 232° 11′ $\frac{1}{2}$ de longitude.

Le soir, à l'aide d'une petite brise de l'est-nord-est, nous remontâmes Fitzhugh's-Sound, avec toutes les voiles que nous pûmes porter. Le 26, à quatre heures du matin, nous étions devant le bras qui conduit à la Pointe-Menziez, dont nous n'avions pas encore déterminé l'étendue. Nous fîmes peu de chemin jusqu'à six heures, que nous pénétrâmes dans le bras avec le flot, et à l'aide d'une brise légère de l'est, accompagnée de beaucoup de pluie et d'un brouillard épais.

Nous aperçûmes le *Chatam* à onze heures, et à midi nous prîmes, par soixante brasses, fond de gravier, un mouillage éloigné d'environ une demi-lieue du sien.

M. Puget était entré, le 24, dans ce bras. Il ne lui était rien arrivé d'important depuis son départ de Noutka; et j'appris avec beaucoup de plaisir que lui, ses officiers et son équipage jouissaient d'une parfaite santé.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Nous mouillons dans *Restoration-Cove.* — Récit de deux expéditions en canots. — Nous marchons au nord. — Nous recevons la visite de plusieurs naturels du pays. — Détails relatifs à ces Indiens. — Récit d'une autre excursion des canots. — Un des matelots s'empoisonne en mangeant des moules.

L'ÉTAT de la *Découverte* exigeait qu'on s'occupât immédiatement de la réparer. Pour ne point perdre de temps, pendant que l'on y travaillerait à bord, je me déterminai à faire examiner par deux détachements, en canots, la région hachée qui se montrait devant nous. Me rappelant que l'année précédente, j'avais remarqué une très-grande anse au nord, et présumant qu'elle nous conviendrait mieux, je m'y rendis après le dîner. Je la trouvai très-bonne; et le lendemain, 27, les vaisseaux se portèrent dans cette anse ou cette baie, qui nous restait au 28° nord-est, à la distance d'environ cinq milles. Nous y parvînmes à deux

deux heures, et nous y ancrâmes par douze brasses, en amarrant à des arbres. Nous avions une belle grève de sable, sur laquelle coulait un ruisseau d'eau douce excellente, qui se jetait dans l'anse, tout près de notre mouillage; et, après avoir abattu quelques arbres, nous eûmes un bon emplacement pour l'observatoire et les tentes. On jeta la seine avec quelque succès. Ainsi nous eûmes l'espoir que la mer ne nous laisserait manquer d'aucune de ses productions. Nous étions loin d'attendre de pareils avantages dans cette triste région, où la pluie tombait par torrents depuis notre arrivée.

Les réparations de la Découverte commencèrent le 28, et l'on s'occupa d'abord d'une voie d'eau, qui était dans les joues. La pluie, qui continuait, rendait infiniment pénibles, les différentes parties du service.

M. Johnstone partit le 29, dans le grand canot du Chatam, suivi par le petit canot de la Découverte. Il allait achever la reconnaissance de cette entrée, que le mauvais temps l'avait contraint d'abandonner en 1792. Le lendemain matin, je partis dans la yolle, accompagné du lieutenant Swaine, qui montait le canot, pour examiner le bras principal de Fitzhugh's Sound, qui, vers le nord,

semblait se diriger dans l'ouest, c'est-à-dire, en dehors du bras où mouillaient les vaisseaux, et que j'ai appelé CANAL-DE-BURKE, du nom du très-honorable *Edmond Burke.*

Je fis donner, aux détachements employés dans les canots, assez de farine et de tablettes de bouillon pour deux plats chauds par jour; et, vu le mauvais temps, j'y joignis une certaine quantité de liqueurs spiritueuses, que je laissai à la discrétion des commandants. Durant toute la saison, il fallut continuer cette distribution.

Sur les neuf heures, nous atteignîmes le bras, qui nous parut être la branche principale de l'entrée, qui est une prolongation de Fitzhugh's Sound vers le nord. Du nom d'un ami, dont je fais beaucoup de cas, je le nommai FISHER'S-CANAL (*Canal-de-Fisher*). Nous dépassâmes des rochers détachés, qui gissent au 14° nord-ouest, à peu près à une lieue de la pointe nord-ouest d'entrée du Canal-de-Burke, que j'ai nommée POINTE-WALKER, et qui est située par 51° 56′ ½ de latitude, et 232° 9′ de longitude. L'autre pointe d'entrée du même canal est au 60° sud-est, à près de deux milles de distance, et je l'ai appelée POINTE-EDMOND.

Ayant débarqué sur quelques rochers près

de la rive ouest, nous y reçûmes la visite d'une vingtaine de naturels du pays, qui montrèrent d'abord beaucoup de circonspection; mais au moyen de quelques bagatelles que je leur distribuai, nous eûmes bientôt gagné leur confiance et leur amitié. Ils nous parurent être d'une race différente de ceux que nous avions vus au sud ; ils avaient un autre langage, et ils ignoraient absolument celui de Noutka. Ils étaient aussi plus robustes, et d'une stature plus élevée. Leurs traits saillants et réguliers les font ressembler aux Européens du nord. En général, ceux que nous vîmes avaient la figure large, et les os des joues élevés. Si dès leur plus tendre enfance, ils ne se barbouillaient pas, de la tête aux pieds, de saletés, de peintures et d'huile, il est probable qu'ils auraient le teint peu différent de celui des journaliers d'Europe, qui sont constamment exposés à l'inclémence du ciel, et aux variations du temps.

Nous nous portâmes ensuite sur la rive de l'est, qui est presque sans coupures, se dirige au nord jusqu'à la pointe sud d'une petite ouverture, par 52° 6′ $\frac{1}{2}$ de latitude, laquelle s'étend à l'est-quart-nord, l'espace de quatre milles, et se termine comme toutes ces branches se terminent généralement. La

pointe nord en est éloignée de deux milles, au 14° nord-est. Cette ouverture forme un bon havre, et je l'appelai PORT-JOHN. Depuis la pointe nord, la côte est du canal conserve sa direction, l'espace de deux milles et demi, puis il tourne plus à l'est. Depuis notre entrée dans le Canal-de-Fisher, nous trouvâmes le pays d'une hauteur modérée, du côté de l'ouest. Des rochers en composaient principalement la surface, qui est inégale, remplie de crevasses, dans lesquelles de la terre, formée par des détriments de végétaux, produisait différentes espèces de pins, très-faibles, des érables, des bouleaux, des pommiers sauvages, et divers arbrisseaux et buissons, qui portaient des baies. La rive de l'est s'élève plus brusquement, et aboutit à différentes montagnes, très-hautes, très-escarpées, et qui étaient couvertes de neige.

En prolongeant cette rive, nous laissâmes, pour l'examiner par la suite, une ouverture, qui était du côté opposé, se dirigeait au nord-nord-ouest, et se montrait d'une telle étendue, que je doutai si ce n'était pas la branche principale de l'entrée. Je rangeai la rive de tribord; et, à mesure que nous avancions, le terrain au nord-est de l'ouverture dont je viens de parler, formant le côté nord-ouest

du canal, s'élevait à une hauteur au moins égale à celle du côté sud-est.

La soirée fut froide et pluvieuse. Les rochers escarpés qui formaient les rivages, ne nous permirent pas de débarquer avant minuit. Nous ne trouvâmes qu'avec peine un emplacement pour nos tentes, qui, destinées à ce service, avaient été taillées sur une petite dimension.

Il plut beaucoup pendant la nuit. Au point du jour (le 30), nous reconnûmes que nous étions dans un marais, et la plupart de nos effets étaient mouillés. Nous demeurâmes dans cette fâcheuse position, jusqu'à huit heures du matin. Quoique la pluie continuât, la brume s'éclaircit suffisamment pour nous permettre de marcher au nord, vers une pointe du rivage opposé, et qui est située par 52° 14′ ½ de latitude, et 232° 12′ ½ de longitude, où le canal se divise en deux branches, l'une menant au nord-nord-est, et l'autre au 63° nord-est. Celle-ci fut l'objet de nos recherches. Il y avait lieu de penser que la terre à l'est formait une île. Vers midi, je parvins à faire une assez médiocre observation, qui annonçait 52° 19′. Le bras s'étendait alors au nord-est. La largeur, en général, en était

d'un mille. Les rivages étaient de roche, escarpés et sans coupures, à l'exception d'une petite ouverture, ou baie abritée, qui se trouve au sud-est. Dans l'après-dînée, nous dépassâmes deux autres ouvertures de la rive nord-ouest. La plus septentrionale paraissait très-étendue. A la pointe sud de son entrée, pointe située par 52° 23′ ½ de latitude, et 232° 28′ ½ de longitude, nous rencontrâmes un petit parti de naturels, qui ressemblaient infiniment à ceux que nous avions vus la veille, et qui se conduisirent de même. Ils nous prièrent instamment de visiter leurs habitations; mais comme j'eus lieu de croire qu'elles étaient derrière nous, quoiqu'à peu de distance, je ne me rendis point à leurs sollicitations, et nous continuâmes notre reconnaissance, jusqu'à sept heures du soir, que nous arrivâmes en travers d'une pointe, d'où la branche se divise encore en deux parties, l'une conduisant au nord, et l'autre au sud-est. Depuis cette pointe, que j'ai nommée POINTE-EDOUARD, qui est située par 52° 25′ ½ de latitude, et 232° 37′ ½ de longitude, et qui forme l'extrémité septentrionale de la rive est, nous dirigeâmes notre route au sud-est, à l'effet de nous loger pour la nuit. J'a-

vais peu de doute que ce ne fût le canal dont M. Johnstone n'avait pas achevé la reconnaissance.

Le lendemain matin (le 1.er juin), le temps était doux, quoique le ciel fût couvert, et nous continuâmes nos recherches au sud-est. Sur les sept heures du matin, nous atteignîmes une pointe, où nous reconnûmes que la rive de tribord, que nous avions suivie, forme le côté d'une île très-étendue, que j'ai nommée KING'S ISLAND (*Ile-de-King*), du nom d'un estimable ami, que je regretterai toujours, le feu capitaine James King de la marine. Depuis cette pointe, nous revîmes le continent.

Je laissai, dans un lieu très-apparent, un billet, par lequel j'engageais M. Johnstone à revenir au mouillage par le chemin qu'il avait déja fait. L'entrée se divisant à la Pointe-Menziez, en deux branches, l'une allant au sud-est, et l'autre au nord-est, je le prévenais aussi que, tandis qu'il reconnaîtrait la première, j'examinerais la seconde, à moins que je ne visse qu'il m'y avait précédé.

Après le déjeûner, nous continuâmes la reconnaissance de la branche nord-est. A midi, j'observai la latitude de son entrée,

qui est par 52° 19′ 30″, d'où il résulte que la Pointe-Menziez gît par 52° 18′ 30″, 1′ plus au nord que nous ne l'avions placée l'année précédente. La longitude ne nous parut pas avoir besoin d'être corrigée.

Je laissai, à la pointe nord de l'entrée de la branche, une copie de ma note pour M. Johnstone. Je l'avertissais, de plus, que je ferais moi-même une partie de la reconnaissance dont je l'avais d'abord chargé.

De cette pointe, nous marchâmes vers la rive de l'est, où je vis un feu sur la grève, parmi du bois qu'y avaient jeté les flots. Nous y débarquâmes, et non-seulement nous y eûmes la preuve que le détachement de M. Johnstone avait quitté récemment ce rivage, mais nous trouvâmes écrits avec du charbon, sur un arbre, ces mots *gone by* (parti). Ainsi tout examen ultérieur devenait inutile. La branche se dirigeait au sud-est; et nous jugeâmes qu'elle se terminait comme les autres, d'après la couleur très-légère de l'eau, pendant notre route du matin. Nous avions dépassé, sans les reconnaître, cinq ouvertures sur la rive continentale. Je ne songeai plus alors qu'à les examiner. Lorsque nous eûmes dîné, nous revînmes par la route que

nous avions prise, et nous nous logeâmes pour la nuit, près de l'endroit où nous avions couché la veille.

Le pays que nous venions de parcourir ne différait en rien de celui que j'ai si souvent décrit, si ce n'est que les érables, les bouleaux, les pommiers sauvages et les autres petits arbres, semblaient être en nombre considérable, et plus gros. Près de la Pointe-Menziez, nous vîmes deux ou trois baleines, plusieurs veaux marins, et quelques loutres de mer. Celles-ci étaient singulièrement farouches, ainsi que deux ours noirs qui se montrèrent sur les rivages.

La marée, dans les environs, nous a paru s'élever et s'abaisser de dix pieds.

Le 2, nous rangeâmes, avec un temps désagréable et pluvieux, la rive continentale jusqu'à la cinquième ouverture. Elle se trouve à peu près à six milles de la Pointe-Edouard. La largeur en est, en général, d'un mille, et quelquefois d'une lieue. Après avoir continué nos recherches jusqu'à deux heures, nous nous arrêtâmes pour dîner dans une baie de la rive ouest, qui reçoit la plus considérable de toutes les petites rivières que j'avais jusqu'alors rencontrées dans ce pays. La largeur en est à peu près de vingt verges,

sur une profondeur de quatre pieds. Jusqu'à ce que le jusant l'en empêche, elle jette dans la mer un rapide courant d'eau douce. Les dimensions de cette petite rivière ne tardent pas à se réduire, et bientôt elle se perd dans une vallée que bornent, à peu de distance, de hautes montagnes perpendiculaires. Trois Indiens se montrèrent sur la rive opposée à celle où j'étais. Je cherchai vainement à les attirer, au moyen de quelques signes, par lesquels je leur promettais des présents. A la fin, ils nous firent entendre que si nous voulions rétrograder vers notre détachement, à peu de distance duquel nous étions alors, ils nous suivraient dans leur pirogue. Ils pagayèrent à la suite de notre embarcation, l'espace de quelques verges, puis ils retournèrent au rivage, où l'un d'entre eux débarqua, et les deux autres nous suivirent de nouveau. Celui qui avait débarqué, remonta précipitamment les bords de la petite rivière, avec des marques de frayeur très-visibles. Sa crainte fit effet sur les deux autres, qui ne tardèrent pas à se retirer aussi. Sur les trois heures, comme nous nous préparions à partir, cette même pirogue, accompagnée d'une autre, montée par six ou sept naturels du pays, descendit le ruisseau ;

mais nous ne pûmes engager ceux-ci à s'approcher plus près de nous que n'avaient fait les premiers. Je déposai près de notre feu, où je ne doutais pas que la curiosité ne dirigeât bientôt leurs pas, du fer, des couteaux, et quelques bagatelles.

Nous remontâmes ensuite le bras, l'espace de neuf milles. Il se prolonge au nord-est, et conserve la même largeur. Près de la rive ouest est une petite île, sur laquelle nous passâmes la nuit. Le lendemain, 3, nous atteignîmes, à une lieue plus loin, une pointe de la rive de l'ouest, d'où le bras se dirige au nord, l'espace de trois lieues; et, comme tous les autres, il aboutit ensuite à un terrain bas et marécageux. Nous aperçûmes sur une pointe de la rive de l'est, trois ou quatre naturels, qui n'osèrent pas venir à nous. Nous vîmes, de plus, à quelque distance du rivage, sur un terrain, où l'on paraissait avoir abattu les arbres, une spacieuse plate-forme, placée horizontalement, à la hauteur de vingt-cinq ou trente pieds, sur de gros poteaux perpendiculaires, et à l'une des extrémités de laquelle brûlait un grand feu. Après avoir déjeûné, nous revînmes par la même route, et je m'arrêtai à la pointe dont j'ai parlé ci-dessus. J'en observai la longitude, que je

trouvai par 54° 43′ ½, et la longitude en était de 232° 55′. Je lui donnai le nom de POINTE-RAPHOE, et le canal que nous venions de reconnaître, reçut celui de CANAL-DEAN. Nous allâmes dîner au bord du petit ruisseau où nous nous étions arrêtés la veille. Les Indiens avaient pris les présents que nous y avions laissés ; mais, quoique nous les entendissions dans la forêt, ils ne jugèrent pas à propos de se montrer. Marchant ensuite vers le premier des canaux qui restaient à reconnaître, nous débarquâmes pour passer la nuit à terre. Le lendemain matin, nous en atteignîmes l'entrée, qui gît dans la direction du 50° nord-ouest. Le temps fut dur et froid, et il tomba beaucoup de pluie jusqu'à midi. A cette heure, nous nous trouvions à un mille de l'extrémité intérieure de ce canal. Notre latitude observée était de 52° 32′, et notre longitude de 232° 17′.

La largeur de ce canal, qui se terminait comme tous les autres, n'excédait nulle part trois quarts de mille. Les rivages étaient bordés par des rochers, présentant des précipices plus à pic qu'aucun des endroits que nous avions reconnus durant cette excursion. Du sommet des montagnes qui les dominent, particulièrement sur la rive nord-est, tom-

bent de grandes cascades, beaucoup plus imposantes que toutes celles que nous avions jusqu'alors remarquées. Leur impétuosité produisait un courant d'air, qui se faisait sentir presque jusqu'à la rive opposée du canal, quoique l'atmosphère fût parfaitement calme en tout autre direction. Je crus d'abord que ces cascades provenaient de la fonte des neiges sur les montagnes dont nous étions environnés; mais en les comparant à des chutes d'eau d'un moindre volume, et qui, par leur couleur, et par les terres qu'elles entraînaient, résultaient évidemment de cette cause passagère, il fallait leur en chercher une autre plus permanente et plus habituelle. Je donnai au bras le nom de CANAL-DES-CASCADES. Près de la pointe sud de son entrée, nous rencontrâmes de nouveau les Indiens, qui nous avaient invités d'une manière si amicale à nous rendre à leurs habitations. Ils réitérèrent leurs instances, et nous y cédâmes. Leur village consistait en sept cases, et était situé dans une petite anse de roche, derrière la pointe. Lorsque nous en approchâmes, ils desirèrent qu'au lieu d'y débarquer, nous missions à terre de l'autre côté. Nous le fîmes, et par ce moyen, nous acquîmes leur confiance. Une quarantaine

d'hommes vinrent nous voir ; mais les femmes et les enfants, qui nous parurent égaler ce nombre, ne s'éloignèrent pas des maisons. La construction de ces maisons était fort singulière. La partie antérieure nous parut adossée à des falaises de roche, très-élevées, et presque perpendiculaires. Le front et les côtés étaient soutenus par des perches déliées, de seize ou dix-huit pieds de hauteur. Je desirais de les examiner de plus près; mais les propriétaires montraient tant de répugnance à nous y voir entrer, que j'y renonçai, de peur de les offenser, et de troubler la bonne intelligence qui régnait entre eux et nous. Aucun n'était armé, et ils se conduisirent avec politesse et décence. Je leur donnai quelques médailles, et d'autres petits objets. Nous en reçûmes, en retour, une peau de loutre de mer, d'une qualité médiocre, et des poissons de l'espèce du flet. Ils se montrèrent fort habiles dans ce petit commerce, mais ils y mirent la plus grande honnêteté.

Après avoir passé avec eux environ une demi-heure, nous nous rendîmes à la troisième ouverture. Celle-ci est, à peu près, au 52° sud-ouest, et à la distance d'environ une lieue de la pointe sud du Canal-des-Cascades.

Nous y passâmes la nuit; et, le 5 au matin, nous reconnûmes qu'il se termine à la distance de près de deux milles, dans la direction de l'ouest. Nous nous avançâmes ensuite vers le bras suivant. C'était le premier que nous eussions remarqué à l'est de celui qui, le 30 mai, nous avait fait douter si ce n'était pas la branche principale de l'entrée.

A midi, nous étions à peu près à la distance d'un mille de l'extrémité intérieure de ce bras, qui, depuis son entrée, se dirige au nord-nord-est, l'espace d'environ cinq milles. Notre latitude observée était de 52° 19', et notre longitude de 232° 13' ½. Cette branche finit comme les autres; mais les rives n'en sont pas si escarpées, et n'offrent pas tant de chutes d'eau que celles du Canal-des-Cascades. Prolongeant ensuite le rivage continental, nous atteignîmes, le soir, l'ouverture sur laquelle j'avais des doutes, et j'en trouvai l'entrée située par 52° 12' de latitude, et 232° 7' de longitude. La largeur en est d'environ trois quarts de mille. Un petit îlot et plusieurs rochers se montrent en avant de sa pointe nord-est.

Quand nous l'eûmes remontée, à peu près l'espace d'un mille, à tribord, nous passâmes la nuit sur un rocher isolé, où les naturels

du pays avaient résidé. Il forme la pointe nord de l'entrée d'une anse, où gît un rocher submergé, qui n'est visible qu'à la mi-marée.

Un temps de brume et de pluie nous y retint jusqu'à dix heures du matin (le 6). L'atmosphère s'étant alors un peu éclaircie, nous continuâmes nos recherches vers le haut du bras. La direction générale en est au 20° nord-ouest, l'espace d'environ trois lieues. La rive continentale, ou de l'est, est à pic et sans coupures. A cinq ou six milles en dedans de l'entrée, on rencontre sur la rive de l'ouest, cinq îlots de roche, sur lesquels croissent quelques arbres, et qui laissent un passage aux canots, dans l'intervalle qui les sépare de la côte. Du même côté, à peu près à deux milles plus loin, est un îlot plus grand, entre lequel et le rivage, se trouve un rocher, où l'on voyait un village qui nous a paru très-peuplé. Les habitants nous eurent à peine aperçus, que plusieurs grandes pirogues transportèrent sur la rive ouest un grand nombre de personnes, qui coururent se cacher dans les forêts. La direction de notre route étant assez loin de leur bourgade, ou de leur retraite, nous n'augmentâmes pas leurs craintes, en nous approchant de plus près. Continuant la reconnaissance du bras,

qui se dirigeait toujours au nord, nous laissâmes sur la rive ouest une spacieuse ouverture qui s'étendait à l'ouest, et nous dépassâmes une petite île couverte de pins, et qui gît presque à mi-canal du bras que nous remontions.

A deux heures de l'après-midi, nous avions atteint une pointe de la rive est, à peu près à dix milles de l'entrée. Nous y dinâmes ; et quelques Indiens du village, qui montaient deux pirogues, vinrent nous y voir. Ils étaient sans armes, et montrèrent d'abord beaucoup de circonspection. De légers présents dissipèrent leurs craintes, et ils devinrent très-polis. Ils ne différaient de tous ceux que nous avions vus, qu'en ce qu'ils étaient plus barbouillés d'huile et de peinture. Ils nous vendirent deux ou trois peaux de loutres de mer, seule marchandise qu'ils eussent apportée. Lorsque nous partîmes, ils retournèrent à leurs habitations.

Depuis cette pointe, le bras se dirige d'abord au 40° nord-est, l'espace d'environ une lieue, puis au 30° nord-ouest, cinq milles plus loin. La largeur en est, en général, d'un demi-mille à trois quarts de mille, et il aboutit, comme à l'ordinaire, à un terrain bas et marécageux, par 52° 28′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 232°

4′ de longitude. Etant revenus sur nos pas, nous passâmes la nuit, à deux milles de l'extrémité intérieure, sur la rive ouest.

Le lendemain matin, 7, nous marchâmes vers la branche, conduisant à l'ouest, que nous avions dépassée la veille. A huit heures, nous atteignîmes une petite île, qui gît près de la rive nord, à peu près à deux milles à l'ouest de l'entrée de cette branche, située par 52° 19′ $\frac{3}{4}$ de latitude, et 232° 1′ de longitude. Nous y déjeûnâmes, et nous y reçûmes la visite des Indiens du village construit sur le rocher.

Le temps devint très-beau. Nous commencions alors à quitter les hautes montagnes escarpées et couvertes de neige, qui composent les rivages que nous venions de parcourir, car les rives de l'ouverture qui se présentait devant nous, sont, par comparaison, d'une hauteur modérée; leur surface, bien boisée, était très-unie; et vu qu'elles offrent le même aspect que le terrain près de la côte de la mer, il y avait lieu de croire que ce canal conduisait vers l'Océan.

Continuant à le suivre, nous dépassâmes à tribord une ouverture, qui me parut aboutir à une baie spacieuse, à la distance d'environ deux milles. Une autre ouverture se pré-

senta immédiatement à l'ouest de cette baie, et l'étendue nous en parut considérable. Elle se dirigeait au nord-nord-ouest; et, presqu'au centre de son entrée, il y avait deux petites îles. Mais nous étions en route depuis neuf jours, et nos vivres étaient trop épuisés pour que nous pussions entreprendre d'ultérieures reconnaissances, surtout ayant lieu de supposer, à mesure que nous avançions, que les environs nous offriraient un canal, qui nous mènerait à l'Océan. Depuis la dernière ouverture, la côte courait au 40° sud-ouest. Une lieue plus loin, je m'arrêtai vers midi, sur une pointe de la rive nord-ouest, pour observer la latitude, qui se trouva de 52° 17′; la longitude était de 231° 54′. J'avais envoyé M. Swaine en avant, avec l'ordre de revenir s'il trouvait un canal, qui fût sain. Bientôt il reparut, et me rapporta que depuis une pointe, située au 48° sud-ouest, à un mille et demi de celle où j'étais, il avait vu la mer dans la direction du 70° sud-ouest, la terre la plus éloignée n'étant plus qu'à la distance d'environ trois ou quatre lieues.

Je jugeai que toute la terre formant la côte de l'Océan, depuis l'entrée dans Fitz-hugh's-Sound, jusqu'à la pointe d'où l'on avait vu la haute mer, se trouvait com-

posée de deux îles étendues, qui, probablement, étaient encore sous-divisées. Ayant de la sorte atteint le but de notre expédition, nous retournâmes vers le mouillage, dont nous étions éloignés de quarante-cinq milles. Le soir, nous passâmes près du rocher, sur lequel est bâti le village dont j'ai parlé. Les habitations en étaient bonnes, et les bordages des flancs bien joints. Les toits avaient, de chaque côté, assez de pente pour rejeter la pluie, et les bords étaient ornés de peintures curieuses. Près de deux des maisons les plus apparentes, on voyait des sculptures en bois, représentant des hommes d'une taille gigantesque, et dont les traits offraient les contorsions les plus bizarres. Nous reçûmes encore la visite des naturels, que nous connaissions déja, et ils se conduisirent avec autant de civilité que précédemment; mais de même que ceux qui étaient sur le rivage, ils montrèrent beaucoup de répugnance à nous voir débarquer à leur bourgade. Les derniers nous avertissaient par signes de nous tenir au large, e les premiers nous firent entendre que l'on n desirait point notre présence dans leurs ha bitations. Leur nombre était, je crois, d trois cents au moins. Ceux qui étaient venu à nous, s'en retournèrent à leur rocher ave

quelques présents, et nous continuâmes notre route.

Le lendemain, 8, vers midi, nous trouvâmes dans une baie, située en face d'une ouverture sur la rive ouest, et qui paraissait communiquer à l'Océan; une quarantaine d'hommes, de femmes et d'enfants de la même tribu que ceux que nous avions rencontrés le premier jour de notre expédition. Ils nous accueillirent encore avec la même circonspection, et ils desirèrent que notre débarquement eût lieu sur un rocher un peu éloigné de leur troupe. Nous les satisfîmes, et la plupart des hommes et des jeunes garçons vinrent nous y voir. Après avoir reçu quelques présents, ils nous firent comprendre très-clairement, que les femmes ne seraient pas fâchées de nous faire visite. Mais comme nous avions beaucoup de chemin à faire contre la marée et le vent, nous ne nous rendîmes point à leurs sollicitations.

Cette troupe de naturels était occupée à ramasser des moules, et à préparer, avec l'écorce intérieure d'une espèce particulière de pin, une sorte de pâte, qui, à ce que nous supposâmes, leur sert de pain. Après l'avoir bien lavée dans l'eau de la mer, ils la battaient sur les rochers, et ils en faisaient

ensuite de petites boules, très-tendres, et d'un goût douceâtre. Il nous a semblé que les naturels la considéraient comme une bonne nourriture.

En retour des clous et des bagatelles que nous leur donnâmes, ils nous offrirent de leur pâte et des moules. Nous n'acceptâmes que quelques-unes de celles-ci.

Sur les dix heures du soir, nous arrivâmes aux vaisseaux. La majeure partie des travaux les plus importants étaient terminés. M. Baker me dit que le temps avait été très-mauvais durant notre absence; et, d'après son rapport, je jugeai qu'il avait été pire encore que celui que nous avions éprouvé.

M. Johnstone m'apprit que, le 30 mai, il avait atteint la Pointe-Menziez, où il trouva un bras, qui se dirige avec peu de variation, au 33° sud-est. A cinq milles de cette pointe, sa latitude observée était de 52° 15′. Après avoir fait encore quatre milles, il dépassa une île, située au devant de la rive est. Le temps étant très-beau, il s'avança si rapidement, que le soir il arriva à l'extrémité du bras, par 52° 1′ de latitude, et 233° 18′ de longitude. La largeur, en général, en était de plus d'un mille, et le pays d'alentour ressemblait exactement à celui qui borde

ces branches de la mer que j'ai si souvent décrites. Il y passa la nuit; et, le lendemain matin, il revint sur ses pas. La veille au soir, on avait remarqué sur la rive est de ce canal, près d'un petit ruisseau, une maison d'une très-singulière construction, mais qui ne paraissait pas habitée. Après l'avoir dépassé, on aperçut un peu de fumée, et trois Indiens s'approchèrent avec beaucoup de précaution, et parurent très-fâchés de ce qu'une partie du détachement avait débarqué. Quelques clous et de la verroterie les ayant calmés, ils accompagnèrent jusqu'à leurs maisons M. Johnstone, que suivaient quelques officiers. Ces maisons étaient construites sur une plateforme, semblable à celle que j'avais vue dans ma première excursion, et que supportait de gros poteaux perpendiculaires, élevés d'environ trente pieds au dessus du sol. Le tout occupait un espace d'environ trente-cinq verges de longueur, sur quinze de largeur. Le toit était de planches, et dans une position presque horizontale. Chaque édifice paraissait divisé en trois différentes maisons, ou plutôt en trois chambres, à chacune desquelles on arrivait, au moyen d'un grand arbre incliné, sur lequel on avait fait des entailles, à la distance d'un pied et demi l'une de l'autre, et

qui tenaient lieu de degrés. On permit à M. Johnstone de monter sur une de ces échelles, accompagné d'une seule personne; et, en déplaçant une large planche qui servait de porte, il entra dans une petite aire, au devant de la maison ou de la chambre, à laquelle appartenait cette sorte d'escalier. Il y trouva postés quatre hommes, qui avaient chacun une arme de fer, très-grossière, et qui ressemblait en quelque façon à un poignard. Tout ce qu'ils permirent à M. Johnstone, fut de porter ses regards autour de lui; et comme ils montrèrent beaucoup de répugnance à le laisser entrer dans la maison, il eut la prudence de ne pas insister. Néanmoins, autant qu'il a pu l'observer, l'arrangement intérieur différait peu de ce que nous avions vu sur la côte nord-ouest de l'Amérique. Les habitants qu'il trouva dans cette place remarquable, n'étaient pas au nombre de plus de douze ou de quatorze, parmi lesquels, toutefois, il n'y avait ni femmes ni enfants. M. Johnstone reconnut par là, que son débarquement avait causé beaucoup d'alarmes. Il ne vit que trois petites pirogues, que, d'après leur construction, il ne jugea propres qu'à la pêche dans les petits ruisseaux, que l'on rencontre fréquemment à l'extrémité de ces ca-

naux. A l'embouchure d'une crique, il y avait une quantité de verveux, ce qui l'engagea à demander des vivres; mais, au lieu de poissons, les naturels apportèrent une sorte de pâte ou de pain, que l'on supposa fait avec l'écorce intérieure du pin. Le détachement ne comprit rien au langage de ces Indiens, qui parurent ignorer totalement celui de Noutka.

Après les avoir quittés, M. Johnstone prolongea la rive de l'est; et, à peu près à cinq milles de l'extrémité intérieure du canal, il observa la latitude qui fut de 52° 4'. Le 1.er juin, il entra dans le bras qui conduit au nord-est. La largeur en est d'environ un mille et un quart, et il se dirige au 62° nord-est, à partir de la pointe-nord d'entrée. A la distance de onze milles, il se termine comme tous les autres, et par 52° 26' de latitude, et 233° 16' de longitude. Il y vit une habitation semblable à celle qui vient d'être décrite. A son retour, le détachement prolongea les rives nord; et, à la pointe de l'entrée, M. Johnstone trouva mon billet, qui lui enjoignait de retourner aux vaisseaux, où il arriva le lendemain dans la matinée. Durant son expédition, il aperçut quelques ours, et l'on en tua deux jeunes, qui étaient très-bons.

Le 9, je chargeai ce même officier de re-

connaître le bras, qui se dirige au nord-nord-ouest, et que j'avais dépassé le 7, au matin. Il partit avant midi, sur le petit canot de la Découverte, et accompagné de M. Barrie. Je lui avais donné des instructions, par lesquelles je lui indiquais l'endroit où il trouverait les vaisseaux.

Le 10, après dîner, nous remîmes à la voile, et nous sortîmes de cette anse, qu'à cause des réparations faites à la Découverte, j'ai nommée RESTORATION-COVE (*Anse-du-Rétablissement*).

Pendant mon absence, on tira des pins qui croissent dans les environs, de l'excellente bière, et l'on se procura suffisamment de poisson pour en servir chaque jour à tout le monde. On avait reçu à bord la visite d'une troupe de naturels du pays, qui parurent appartenir à trois différentes tribus, et qui avaient des chefs distincts, nommés *Keyout*, *Comockshoulah* et *Whacosh*. Ils parurent vivre tous dans la meilleure intelligence, et ils se conduisirent très-bien. Il est probable que leur langage ressemble beaucoup à celui des habitants des *Iles-de-la-Reine-Charlotte*, au moyen duquel plusieurs personnes des vaisseaux parvinrent à se faire entendre. Whacosh leur apprit qu'il avait rencontré nos ca-

nots à quelque distance. Il disait vrai, car il était un de ceux qui vinrent me voir par le travers du village, construit sur le rocher, en forme d'île. Ils apportèrent des peaux de loutres de mer, et d'autres animaux, qu'ils échangèrent contre du cuivre et du fer.

L'entrée de l'*Anse-du-Rétablissement* a, dans la direction du nord et du sud, environ un mille et un quart de largeur. La profondeur, depuis le centre de l'ouverture, en est de trois quarts de mille, vers le nord-est; les sondes, en général, sont très-considérables. La terre, sur la côte opposée du canal, est éloignée de deux milles et demi.

Quatorze suites d'observations de distances, par M. Whidbey, donnèrent pour résultat moyen, la longitude de 232° 8′ 45″. Celle que nos observations de l'année précédente avaient assignée à cette anse, était de 232° 20′. En regardant celle-ci comme exacte, il paraissait que le chronomètre de Kendall avançait, le 10 juin (1793), à midi, sur le temps moyen de *Greenwich*, de 2^h 8′ 15″ 46‴. La latitude, déduite de six hauteurs méridiennes du soleil, fut de 52° 0′ 58″.

Les marées s'élèvent et s'abaissent de quatorze pieds. Celles de nuit sont, en général, plus hautes d'un pied que celles du jour. Le

flot venait du sud, et la mer était haute lorsque la lune passait au méridien.

Nous demeurâmes toute la nuit sous voiles; et, à l'aide du jusant, nous atteignîmes, le lendemain matin (le 11), le Canal-de-Fisher; ensuite nous fîmes route au nord. A midi, nous étions dans le bras de l'entrée, dont la communication avec l'Océan avait été découverte par les canots. A trois heures, nous jetâmes l'ancre, à la distance d'une encablure de la côte ouest, par cinquante-huit brasses, et à peu près à une lieue au sud du village du rocher. Quoiqu'il ne se trouvât pas en vue, les habitants arrivèrent bientôt dans leurs pirogues, et ils apportèrent des peaux de loutres de mer, et d'autres animaux, qu'ils vendirent pour du cuivre et du fer, articles qu'ils demandèrent principalement. Ils montrèrent, dans ce petit commerce, beaucoup de confiance, et la plus stricte honnêteté.

Un petit courant de marée nous étant favorable, nous appareillâmes; et quoique tous nos canots nous eussent remorqués presque jusqu'à minuit, nous n'avions pas fait plus d'un mille, lorsque nous nous vîmes contraints de mouiller de nouveau, près de la rive ouest, par cinquante-trois brasses. Nous y demeurâmes jusqu'à huit heures du matin (le 12);

mais notre marche fut si lente, qu'à midi le village nous restait à la distance d'environ un mille, et que le rendez-vous que j'avais donné à M. Johnstone, se trouvait une lieue plus loin dans la même direction. Nous l'atteignîmes à six heures du soir, et nous mouillâmes par vingt-deux brasses. Les vaisseaux furent amarrés à des arbres, sur l'île la plus septentrionale, où un billet de M. Johnstone m'avertit qu'il avait quitté cette station le 10, après midi, et qu'il était occupé de l'examen du bras qui se montrait devant nous, et conduisait au nord-nord-ouest.

Le lendemain (13), nous jetâmes la seine sans succès. Nous nous procurâmes cependant une grande quantité de moules. Les naturels, quoique peu éloignés, ne paraissaient pas, ce que nous attribuâmes au temps pluvieux et sombre, qui dura jusqu'au 14 inclusivement, mais qui, ce jour, n'en empêcha pas quelques-uns de nous visiter. Il se trouvait parmi ceux-ci, Whacosh et deux autres chefs de grande importance, l'un nommé *Amzit*, et l'autre *Nestaw Daws*. Durant notre excursion en canots, j'avais vu le dernier dans la première troupe qui vint du village. Le 15, les habitants, en assez grand nombre, nous apportèrent des peaux de lou-

tres de mer, et d'autres animaux, mais nous ne pûmes en obtenir du poisson. Le mauvais temps continua, presque sans intermission, jusqu'au 16 à midi. Alors la pluie cessa; mais le ciel était toujours sombre et menaçant.

La plupart des Indiens étaient autour de nous. Outre les chefs dont j'ai parlé, il y en avait un quatrième que nous n'avions pas encore vu, et qui se nommait *Moclah.* Toute la troupe, composée de plus de cent personnes, se conduisit très-bien. Il y eut deux ou trois tentatives de vol; mais comme nous en témoignâmes notre mécontentement, il n'arriva plus rien de pareil. Parmi les peaux qui furent mises en vente, se trouvait celle de l'animal, qui fournit la laine dont les naturels du nord-ouest de l'Amérique fabriquent leurs vêtements. Elle était trop étendue pour appartenir à un animal de la race du chien, comme nous l'avions, d'abord, mal-à-propos supposé. Toutes les peaux de cette espèce avaient, non compris la tête, la queue et les jambes, cinquante pouces de long sur trente-six de large. La quantité de la laine était peu proportionnée aux dimensions de la peau. Elle croît principalement vers le dos et les épaules, d'où sortent de longs poils, très-roides. D'autres poils, de même espèce, forment une

couverture extérieure sur tout le corps de l'animal, et cachent entièrement la laine, qui est courte, et d'une très-belle qualité. Chacune des peaux de cette sorte, que l'on nous apporta, était totalement blanche, ou plutôt de couleur de crême. Le cuir, proprement dit, était très-épais, mais trop mutilé pour y reconnaître l'animal.

Dans l'après-dînée, des femmes vinrent à bord. Celles qui paraissaient les plus distinguées, avaient adopté un genre de parure très-singulier, et très-difficile à décrire, du moins quant à l'effet qu'il produit. Une incision horizontale, d'environ trois dixièmes de pouce au dessous de la partie supérieure de la lèvre d'en bas, se prolonge d'un coin de la bouche à l'autre, et traverse entièrement la chair. Cet orifice est étendu par degrés, jusqu'à ce qu'il puisse admettre un ornement de bois, qui touche aux gencives de la mâchoire inférieure, et dont la surface extérieure se projette horizontalement.

Les ornements de cette sorte sont de forme ovale, et ressemblent à un petit plat oblong, et concave des deux côtés. Ils sont de différentes dimensions; mais le plus petit que je pus me procurer, avait environ deux pouces et demi de longueur, et le plus considérable

trois pouces $\frac{4}{10}$, sur une largeur d'un pouce et demi. La largeur des autres était à proportion de leur longueur. L'épaisseur en était d'à peu près $\frac{4}{10}$ de pouce; et il y avait au milieu du bord extérieur, une rainure, qui reçoit la lèvre ainsi partagée. Ces hideux ornements, faits de bois de sapin, sont très-polis. Ils ont quelque chose de monstrueux, et présentent une sorte de difformité, et un trait de l'absurdité humaine, que j'aurais peine à croire si je ne l'avais pas vu.

C'est une singularité très-remarquable, que, dans les régions de la nouvelle Georgie, où la laine compose la principale partie des vêtements des naturels, nous n'ayons jamais rencontré l'animal, ni la peau qui la fournit; et quoiqu'ici j'eusse lieu de croire que cet animal était commun dans les environs, cependant, parmi les naturels qui vinrent nous voir, il n'y en avait aucun qui eût un vêtement de laine. Ceux de la région dans laquelle nous étions, ne portent que des peaux de loutres de mer, ou des vêtements d'écorce de pin. Quelques-uns de cette dernière espèce, étaient proprement entremêlés de morceaux de fourrures, donnés par le même animal, et bordés d'une frange de laine, très-belle, bien filée, et teinte en diverses couleurs, mais

particulièrement

particulièrement en un jaune très-vif et très-beau.

Nous considérâmes d'abord les habitants de cette partie de la côte; comme formant une race plus belle que ceux qui sont plus au sud. Cependant la différence nous parut moins sensible, lorsque nous en eûmes vu un plus grand nombre. Peut-être faut-il l'attribuer à ce que nous étions plus familiarisés avec leur figure, et au long voyage que, pour venir nous voir, ils avaient fait par un très-mauvais temps. Autant que nous avons pu en juger, les connaissant si peu, ils nous parurent civils, de bonne humeur, et dans des dispositions amicales. La vivacité de leur physionomie annonçait de la sagacité; et leurs éclats de rire multipliés nous donnèrent lieu de croire qu'ils aiment beaucoup la plaisanterie, car leur gaieté ne s'exerçait pas seulement sur leurs compagnons ou sur les objets qui les concernaient, mais ils s'amusaient aussi à nos dépens, tant ils étaient à l'aise avec nous.

En général, les chefs, avant de nous aborder, pagayaient autour des vaisseaux, en chantant des airs qui n'étaient point désagréables. Ils s'en retournaient de la même manière, et quelquefois on les entendait de

très-loin. Ils connaissent bien le commerce; et nous en eûmes la preuve dans les échanges qu'ils firent avec nous. Dans leurs différentes visites, on leur acheta environ cent quatre-vingts peaux de loutres de mer. Il nous parut que c'était là tout ce qu'ils en avaient; car la plupart des chefs se retirèrent, comme s'ils avaient intention de ne plus revenir, et ils prirent congé de nous d'une manière également amicale et gaie.

Nos chasseurs s'aperçurent que la baie, située à l'est de notre mouillage, que je n'avais pas examinée en détail, n'était pas aussi fermée que je l'avais cru, mais qu'elle communiquait, par un canal d'environ une encablure de largeur, à un bras d'à peu près un quart de mille de largeur, qui se prolongeait dans une autre direction. Le 17, je chargeai M. Swaine d'aller reconnaître ce bras, et il trouva qu'il se termine à environ trois lieues de l'entrée de la baie, par 52° 29′ de latitude, et 232° 2′ de longitude.

Le soleil se montra le même jour dans l'après-midi; et, la veille, il avait aussi paru vers une heure, pendant quelques minutes. J'en profitai, et fis quelques observations pour déterminer notre longitude par les chronomètres, mais je n'observai point la la-

titude. Toutefois, durant la reconnaissance que j'avais faite en canots, je l'avais très-bien observée, deux lieues à l'ouest de notre mouillage, et je jugeai qu'en le plaçant par 52° 20′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 231° 58′ $\frac{1}{2}$ de longitude, la position en serait fixée d'une manière à peu près exacte.

Le grand canot du Chatam, et le petit canot de la Découverte revinrent le soir, après une très-fatigante et très-pénible excursion, que rendit plus fâcheuse encore la perte de John Carter, un de nos matelots, qui eut le malheur de s'empoisonner en mangeant des moules.

Le lendemain du jour de son départ, le détachement rencontra des naturels qui emportaient des flets qu'ils venaient de prendre. Quelque prix qu'on leur en offrît, on ne put les engager à s'en défaire, ce qui annonçait une très-grande disette de cette sorte de poisson. Lorsque le détachement dépassa le village situé sur le rocher, les habitants semblèrent le considérer avec beaucoup d'attention, et d'une manière amicale. Leur chef Whacosh, étant au pied du roc, on lui fit quelques présents, qu'il parut recevoir avec plaisir. On trouva plus loin que l'ouverture, quoiqu'elle n'ait pas plus d'un quart de mille

de largeur en quelques endroits, offre un canal navigable et sain, qui court au 18° nord-ouest, l'espace d'environ quatre milles, puis se réunit à une autre ouverture plus étendue, de près d'un mille de largeur, et qui prend les directions du 15° nord-ouest et du 15° sud-ouest. M. Johnstone continua néanmoins à suivre l'autre, dont la rive est présente deux larges baies, ou plutôt deux bassins, dans le plus méridional desquels il y a quelques îlots de roche. Le lendemain matin, quoique le temps fût toujours aussi mauvais, le détachement marcha en avant. Bientôt il fut joint par six naturels du pays, qui montaient deux petites pirogues, et vendirent quelques poissons assez médiocres, qui étaient tout ce dont ils pouvaient disposer. A cinq heures après midi, il atteignit l'extrémité intérieure du bras, qui se termine par 52° 36′ ½ de latitude, et 232° de longitude. La soirée étant belle, il fit du chemin en revenant sur ses pas. Il passa la nuit sur le rivage, et le lendemain matin (12), il continua sa route dans la direction du sud. Le canal était presque en ligne directe, et faisait une île de la terre qui forme le côté ouest de cette ouverture. Du même côté se trouvait une considérable bourgade, dont plusieurs habitants

vinrent sur leurs pirogues, qui, la plupart, étaient très-petites, et ne contenaient que quatre ou cinq personnes, à l'exception d'une seule où l'on compta trente-deux hommes. Ils se conduisirent très décemment, et ils invitèrent, d'une manière amicale, le détachement à venir à leurs habitations; mais M. Johnstone ne jugea pas à propos de s'y rendre. Ayant passé au nord de quelques îlots de roche et de rochers épars, il atteignit la pointe sud-ouest du canal, située par 52° 15′ de latitude, et 231° 45′ de longitude. Elle communique à un autre canal d'environ deux milles de largeur, qui prend la direction de l'est et de l'ouest, la première, vers le mouillage des vaisseaux, et l'autre vers l'océan. C'était celui que j'avais découvert dans ma reconnaissance. Depuis cette pointe, le détachement prolongea, sur un espace d'environ une lieue, dans le 72° nord-ouest, la côte continentale, dont les rives sont basses et de roche, et au devant desquelles il y a des îlots et des rochers. Arrivé là, il eut une vue sans bornes de l'océan, entre le sud et le sud-ouest-quart-d'ouest. Le vent soufflant très-fort de ce rumb, un ressac violent se jetait sur les rives, et empêchait d'avancer dans l'ouest. M. Johnstone se trouvait alors

en travers d'une petite ouverture, entremêlée de brisans et de rochers, et qui s'étend au nord. Il se vit contraint d'y entrer pour se mettre à l'abri, et il eut pendant la nuit une forte brise et des torrents de pluie. Le 13, au matin, il remonta, tout aussi malgré lui, une petite branche qui conduit au nord. Il trouva bientôt qu'elle communique à un canal plus étendu. La longueur de cet étroit passage est d'environ une demi-lieue, la largeur de cinquante verges, et nulle part la sonde n'y rapporte moins de cinq brasses. Le canal le plus large communique à la mer, en tombant dans une ouverture qui se dirige au sud-ouest, l'espace d'environ une lieue, et qui est à peu près de la même étendue, dans une direction presque nord. Le détachement suivit la ligne du continent, à travers un autre canal, d'abord très-étroit, mais qui, tout-à-coup, prend une largeur d'environ trois quarts de mille, et qui, même un peu plus loin, est de deux milles. Ce canal se prolonge assez irrégulièrement, à peu près au 15° nord-est, l'espace de vingt-huit milles, jusqu'à un bras qui va dans l'est, et dont la pointe nord d'entrée gît par 52° 46′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 231° 51′ de longitude. M. Johnstone n'atteignit ce dernier bras que le 14, à

midi. Il trouva que l'étendue en est de quatre milles et demi, à peu près dans l'est, et qu'il se termine au nord-est, environ deux milles plus loin. La largeur en est, en général, d'environ un demi-mille. Sur la rive nord, quelques Indiens abordèrent le détachement, sans la moindre hésitation. Ils l'accompagnèrent même en remontant le bras, et ils firent entendre qu'il n'avait point d'issue, ce qui était vrai. A son retour, M. Johnstone passa près du village de ces bonnes gens, qui se conduisirent très-bien, et demeurèrent la plus grande partie de l'après-dînée avec lui, puis se retirèrent. Leur habitation était une espèce d'appentis, composé de larges planches, dont le toit, formé des mêmes matériaux, était presque horizontal. Elle était construite au sommet d'un précipice, et adossée à une falaise de roche à pic, qui en rendait l'accès très-difficile. Le détachement ne débarqua point ; mais il estima que le nombre des habitants se montait à soixante et dix ou à quatre-vingts. Il ne reçut la visite d'aucune femme ; mais celles que l'on vit, en passant, portaient ce hideux ornement de lèvre, que j'ai ci-dessus décrit.

Le 15, au matin, M. Johnstone continua l'examen de la rive continentale, et il trouva

que depuis la pointe nord du dernier bras; le dernier canal s'étend dans la direction du 14° nord-ouest, l'espace d'environ cinq milles, après quoi la rive de l'ouest forme une pointe aiguë, d'où une autre branche se dirige au 55° sud-ouest, puis se réunit à celle qu'on venait de parcourir, et prend la direction du 70° nord-est, quatre milles plus loin, où elle se termine par 52° 56′ ½ de latitude, et 231° 54′ de longitude, après avoir formé quelques petites baies sur la rive sud. Le détachement s'arrêta pour déjeûner dans une de ces baies, où quelques-uns des canotiers trouvèrent des moules, qu'ils mangèrent rôties, comme c'était leur usage lorsqu'ils en rencontraient quelques-unes. Sur les neuf heures, il descendit, avec un temps très-désagréable et très-pluvieux, le canal qui se dirige au sud-ouest; et à peu près à une heure, il débarqua pour dîner. M. Barrie apprit alors à M. Johnstone, que bientôt après que l'on eut quitté la baie où l'on avait déjeûné, plusieurs de ceux de son équipage, qui avaient mangé des moules, avaient été saisis d'un engourdissement au visage et aux extrémités. Bientôt ils eurent tout le corps affecté de la même manière, avec des maux de cœur et des vertiges. M. Barrie, alors indisposé lui-même,

avait éprouvé, en Angleterre, le même accident qui provenait de la même cause. Se rappelant qu'une forte transpiration l'avait infiniment soulagé, il prit une rame, et pressa vivement les malades, c'est-à-dire, John Carter, John M'alpin, et John Thomas, de ramer de toutes leurs forces, pour obtenir une abondante sueur. Il leur en donna l'exemple, et s'en trouva bien; mais, à l'instant où cet exercice cessa, il fallut porter les trois matelots sur le rivage. Il n'y avait qu'un seul malade dans le canot du Chatam. M. Johnstone ne doutant point de la cause de cette indisposition, et n'ayant aucun remède à sa disposition, fit immédiatement chauffer de l'eau, dans l'espoir de guérir les matelots, en les faisant boire copieusement. Carter était le plus abattu. On lui frotta les tempes et le corps; on lui appliqua sur l'estomac des étoffes de laine, bien chauffées; mais tous les efforts furent vains. N'ayant pu même avaler de l'eau chaude, le pauvre malheureux expira, une demi-heure après qu'on l'eut déposé sur le rivage. Sa mort fut si tranquille, que ses camarades en doutèrent quelque temps. Elle était, sans contredit, l'effet du poison, contenu dans les moules qu'il avait mangées, à peu près à huit heures du matin.

A neuf heures, il se trouva mal, et il mourut à une heure après midi. Il avait ramé jusqu'au débarquement; mais quand il se fut levé pour sortir du canot, il retomba, et il ne lui fut plus possible de se mouvoir. Son pouls s'affaiblit par degrés, mais en conservant de la régularité. A l'instant où il rendit le dernier soupir, ses lèvres devinrent noires, et son visage, son cou et ses mains étaient très-enflés. Telle fut la sotte obstination des autres malades, qu'ils ne se décidèrent à boire de l'eau chaude qu'après qu'ils le surent expiré. Une telle leçon les déterminant à suivre les avis de leurs officiers, le remède eut l'effet desiré; ils éprouvèrent beaucoup de soulagement; et quoiqu'ils ne fussent pas entièrement rétablis, on eut du moins l'espoir de les sauver. D'après le rapport de M. Barrie, il paraît qu'il faut attribuer ce funeste accident, non pas à la quantité de moules que mangea celui qui en fut la victime, mais au venin qui se trouvait dans quelques-uns de ces coquillages. Il jugea saines celles qui avaient été recueillies sur les rochers, et empoisonnées celles qui étaient éparses sur le rivage. Il en avait mangé autant que personne, et il fut le moins malade.

Ce cruel événement retint les canots pen-

dant trois heures. On rembarqua le corps; et après avoir fait prendre du thé aux trois autres matelots, qui étaient toujours incapables d'agir, on les plaça dans une des embarcations, où on les tint chaudement; et le détachement continua, par un temps désagréable et pluvieux, à descendre le canal sud-ouest jusqu'à la nuit, qu'il s'arrêta dans une baie, où John Carter fut enterré. Je l'ai nommée BAIE-DE-CARTER, du nom de ce malheureux matelot. Elle est située par 52° 48′ de latitude, et 231° 42′ de longitude. Pour désigner le lieu fatal où l'on mangea les moules, je lui ai donné le nom de POISON-COVE (*Anse-du-Poison*); et le bras de mer qui y conduit, reçut celui de MUSCLE-CANAL (*Canal-des-Moules*).

Le 16, au matin, le détachement s'étant avancé à quelque distance de la *Baie-de-Carter*, trouva que le canal s'y divise en deux branches. L'une, d'environ deux milles de largeur, se dirige au sud, et paraît communiquer à l'océan; l'autre prend la direction du nord-ouest, le long de la rive du continent, et semble courir au loin, les montagnes se montrant à une grande distance de ce côté. D'après l'état d'abattement de son équipage, M. Johnstone pensa, avec raison, qu'il ne devait point entreprendre la reconnais-

sance de celle-ci. Il suivit la branche qu'il jugeait devoir conduire au sud, dans la persuasion que si elle communiquait au canal qu'il avait traversé, ce serait la meilleure route pour les vaisseaux ou pour les canots, lorsque l'on procéderait à un examen ultérieur de la côte continentale.

Elle ne tarda pas, en effet, à prendre la direction du sud. Les rivages se montraient fort découpés sur les deux bords, et il paraissait y avoir un archipel de l'un et de l'autre côté. Le vent étant contraire, les progrès furent lents; mais, avant la nuit, M. Johnstone vit l'océan. Le lendemain matin, il dépassa le canal étroit, où, le 12, il avait été forcé d'entrer, et il arriva à bord, ainsi que je l'ai déja dit. Le temps avait été constamment mauvais durant cette excursion, et il ne s'était pas présenté une seule occasion de déterminer la latitude par la hauteur méridienne, ou par de doubles hauteurs.

M'alpin et Thomas, ainsi que le matelot du Chatam, se trouvaient beaucoup mieux; mais ils étaient extrêmement faibles, et éprouvaient toujours de l'engourdissement, des vertiges et de violentes douleurs dans les entrailles. Ils furent à l'instant confiés aux soins du chirurgien, et on leur donna tous les secours possibles.

CHAPITRE TROISIÈME.

Les vaisseaux marchent en avant. — Nous traversons *Milbank's-Sound*, et nous prolongeons le rivage continental. — Nous arrivons dans une petite anse. — Deux détachements vont faire des reconnaissances. — Retour de l'un de ces détachements. — Récit de ses découvertes. Les vaisseaux continuent à marcher en avant. — Pénible navigation. — Retour du second détachement. — Son rapport.

Les vaisseaux se portèrent, sans perdre de temps, à la station, où M. Johnstone avait terminé l'examen de la rive continentale. Je fis appareiller, le 18, à neuf heures du matin; mais comme nous étions en calme, toutes nos embarcations nous prirent à la remorque, et nous doublâmes la pointe ouest de cette ouverture, pointe qui n'était située qu'à un mille de notre mouillage, et au-delà de laquelle nous ne parvînmes qu'à une heure après midi. A onze heures du soir, nous n'étions qu'à deux lieues plus loin, au sud-ouest, où nous ancrâmes, à peu près à un mille au nord-

est de la pointe sud de l'île, qui forme le côté ouest de l'ouverture que nous venions de quitter, et d'où M. Swaine avait vu l'océan. Ce canal est plus au nord que celui que M. Johnstone avait pris en revenant aux vaisseaux.

Le lendemain matin (19), nous aperçûmes un brig ou une goëlette, qui marchait vers l'océan, dans un passage au sud de notre mouillage; mais plusieurs îles situées entre la haute mer et la place que nous occupions, nous la firent bientôt perdre de vue. La route présentait devant nous des îles et des rochers. M. Jonhstone les avait dépassés au sud; mais notre chemin le plus court étant au nord, j'allai, avec les canots, reconnaître le chenal; et, après avoir mesuré des angles pour fixer la position des différents points, j'envoyai aux vaisseaux les instructions à suivre en mon absence. Quoique le chenal fut embarrassé, je me décidai à m'y porter avec la Découverte et le Chatam. Après avoir bien observé la latitude à midi, je retournai à mon bord. En y arrivant, je trouvai que la Découverte n'avait fait qu'un demi-mille, et qu'elle commençait même à aller encore plus lentement. En conséquence, je pris la détermination de mouiller entre la pointe sud de

l'île et une petite île ronde, par trente-cinq brasses, fond mou. La pointe sud de l'île est située par 52° 17' ½ de latitude, et 231° 53' (1) de longitude. Nous y demeurâmes à l'ancre jusqu'à onze heures du soir, et le reflux nous favorisant, nous parvînmes, à l'aide de nos canots, à faire quelques progrès vers l'extrémité nord-ouest d'un groupe d'îles, situé par le travers de la pointe nord-ouest d'une rade spacieuse, qui s'étend au sud-sud-est, parmi les îles qui gissent en avant du continent. Cette extrémité n'était pas à plus de mille, au 68° sud-ouest de notre dernier mouillage. Cependant, ce ne fut que le lendemain matin (le 20), au point du jour, que nous traversâmes l'intervalle qui le sépare d'un autre groupe de rochers bas et stériles, qui en sont à la distance d'un mille, au 74° sud-ouest.

Au-delà de ce passage, nous fîmes route à l'ouest, dans un canal d'environ deux milles de largeur, et qui conduit dans le bras par lequel M. Johnstone était revenu de la Baie-de-Carter. La côte sud du canal étant fort

(1) La carte indique cette pointe à 231° 43'. Par sa grande exactitude, elle mérite plus de confiance que le texte, dans lequel se trouvent quelques fautes d'impression.

abaissée, et entièrement couverte d'arbres, offre un très-agréable aspect; et les différentes baies que forment les saillies des grèves de sable, qui composent principalement la rive, annonçaient une communication avec l'intérieur du pays. A l'opposite, la côte n'est qu'une masse confuse et grossière de falaises escarpées, mais basses, et bordées d'innombrables îlots de roche et de rochers, tant au dessus qu'au dessous de la surface de l'eau.

Après avoir passé entre cette rive nord-est si déchiquetée, et quelques rochers, qui en sont éloignés d'environ une demi-lieue à l'ouest, nous fûmes assez avancés pour voir au loin l'entrée dans la plupart de ses directions, et en particulier vers l'océan. En la comparant à quelques esquisses imprimées, que nous avions à bord, il me resta peu de doute que ce ne fût celle que M. Duncan avait découverte, et qu'il a nommée *Milbank's-Sound.* La ligne qu'il a tracée des rivages, ressemble infiniment à celle qui se présentait devant nous, quoique cependant nos observations en latitude différassent essentiellement des siennes. Toutefois n'ayant aucun doute sur l'identité de cette entrée, je n'en ai pas changé la dénomination.

La

La houle et la marée nous portèrent vers la rive de l'est, près de quelques-uns des rochers submergés; mais une jolie brise du sud-ouest nous tira de cette fâcheuse position, et nous remontâmes le bras qui, de *Milbank's-Sound*, mène à la Baie-de-Carter. Le terrain sur la rive de babord est d'une élévation modérée, et varié par d'agréables collines entièrement couvertes de bois. Si nous n'avions pas su sur quels fondements de roche croissent de pareilles forêts, nous aurions supposé le sol très-fertile.

Nous fîmes quelques observations pour déterminer notre situation. Réunies à celles de la veille, elles furent très-satisfaisantes, et nous corrigeâmes les positions rapportées par M. Johnstone, que le mauvais temps avait empêché de faire une seule observation astronomique. A midi, la latitude observée était de 52° 24′, et la longitude de 231° 37′. La pointe nord-ouest de l'entrée de *Milbank's-Sound* nous restait au 16° sud-ouest du compas, et nous avions au 13° sud-est, la pointe sud-est, que, du nom du troisième lieutenant de la Découverte, je nommai CAP-SWAINE.

D'après nos observations, ce cap gît par 52° 13′ de latitude, et 231° 40′ de longitude.

La pointe nord-ouest de l'entrée de Milbank's-Sound, que j'ai nommée POINTE-DAY, est située par 52° 14′ ½ de latitude, et 231° 27′ de longitude. C'est, en latitude, 15′ au sud de la position que lui assigne M. Duncan, qui, d'ailleurs, en établit la longitude 50′ dans l'ouest de nos calculs.

A quatre heures du soir, nous avions atteint le dernier terme des recherches de M. Johnstone, et nous remontâmes un canal d'environ un demi-mille de largeur, qui court au nord-ouest, et dont l'entrée, lorsqu'on vient de Milbank's-Sound, est par 52° 47′ de latitude, et 231° 37′ de longitude. Il se dirige au 55° nord-ouest, et bientôt la largeur n'en est plus que d'un quart de mille. La partie la plus étroite de ce canal est formée par une petite pointe arrondie et élevée, qui tient à la rive sud-ouest. Au-delà, le bras prend une largeur d'une demi-lieue ; et une ouverture étendue qui se dirige au sud, semble communiquer à l'océan.

Nous fîmes assez de chemin, le long de la rive continentale, jusqu'à neuf heures du soir, que nous mouillâmes par cinquante-huit brasses, à peu près à une encablure de la pointe sud d'une ouverture, qui se dirige à l'est, et dans laquelle les marées sont irrégu-

lières et fortes. La région que nous parcourûmes depuis midi, s'élève graduellement, et nous étions encore environnés de hautes montagnes de roche, escarpées et coiffées de neige, offrant diverses crevasses, et produisant une forêt de pins, presque jusqu'à leur sommet.

Nous appareillâmes le lendemain matin (21), mais nous fûmes surpris d'un calme, et, malgré tous nos efforts, nous n'avions fait, à midi, qu'une demi-lieue. Bientôt après le vent, quoique variable, nous favorisa, et nous avançâmes encore de deux lieues. Nous dépassâmes une autre ouverture à tribord; et, sur les sept heures du soir, nous nous trouvâmes au 32° nord-ouest de notre dernier mouillage. La branche principale de l'entrée paraissait prendre alors deux directions, l'une au nord-ouest, et l'autre à l'ouest. Une île gît au point de division, et les deux bras sont séparés par une chaîne de hautes montagnes escarpées. En travers de l'extrémité de la rive de tribord, dans la ligne dont je viens de parler, est un îlot, au sud duquel il y a une petite baie de sable, où nous ancrâmes, en amarrant sur la côte.

Le 22, au matin, M. Whidbey, sur le

grand canot de la Découverte, accompagné de M. Humphreys dans la chaloupe, avec des vivres pour une semaine, alla reconnaître les ouvertures que nous n'avions pas examinées. M. Johnstone, dans mon petit canot, accompagné de M. Barrie, dans la chaloupe du Chatam, fut détaché pour visiter la rive de babord, et la branche qui conduit à l'ouest. Il emporta différentes instructions et des vivres aussi pour une semaine.

Il nous parut que le poison des moules que nos gens avaient mangées, n'était pas d'une telle malignité qu'il eut été impossible d'en détruire l'effet avec des remèdes administrés à temps. Les moyens employés pour le rétablissement de ceux qui revinrent à bord, fut premièrement de l'émétique, qui opéra vers le soir. On leur donna ensuite des anodins, qui leur procurèrent du repos le lendemain. Des cathartiques, dont le succès fut complet, les soulagèrent beaucoup aussi, et diminuèrent infiniment les symptômes fâcheux. Enfin, avec les secours des diaphorétiques, et une attention scupuleuse à la douleur d'entrailles, le chirurgien les tira tellement d'affaire, que l'un des malades fut en état de partir avec l'un des détachements, dont je viens de par-

ler. Les deux autres n'étant pas encore entièrement rétablis, furent dispensés du service quelques jours de plus.

Le déplorable événement qui nous fit découvrir la qualité vénéneuse des moules, conservera probablement la vie à plusieurs hommes; mais, outre la perte que nous fîmes, il eut pour nous des suites fâcheuses. Nous étions sûrs de trouver, partout où nous allions, cette sorte de coquillages qui nous procuraient un mets agréable et rafraîchissant. La prudence nous prescrivait de nous en abstenir, ce qui était une privation très-dure dans notre position, surtout pour les détachements qui, fréquemment, n'avaient que très-peu de vivres.

M. Whidbey revint dans la soirée. Il avait trouvé que l'ouverture la plus au sud, s'étend au 85° nord-est, l'espace de près de cinq milles, que l'autre court au 72° nord-est, jusqu'à environ trois milles, et que toutes deux se terminent à l'ordinaire. La rive continentale était aussi complétement reconnue jusqu'à notre mouillage. Le même détachement repartit le lendemain (23), à quatre heures du matin, pour reconnaître la branche nord-ouest. Il me rapporta qu'elle s'étend au 28° nord-ouest, l'espace de cinq milles.

Il avait suivi aussi la rive continentale dans la branche de l'entrée que reconnaissait M. Johnstone ; mais les instructions que j'avais données à celui-ci, lui permettant de dépasser sans examen quelques ouvertures sur la rive de tribord, je chargeai M. Whidbey de prendre des provisions pour une semaine, et de continuer ses recherches sur la rive du continent.

Le 24, nous essayâmes, à plusieurs reprises, et sans succès, de pêcher à la seine et à la ligne. La mer ni les rivages ne nous offraient pas le rafraîchissement le plus commun. Nous n'avions pas la moindre récréation. Le temps était très-mauvais, sans que rien annonçât qu'il dût changer, ce qui retardait la marche des canots, occupés à reconnaître cette région inhospitalière, dont le triste et solitaire aspect était pénible et fatigant, quoique chaque jour nous y familiarisât davantage.

M. Johnstone revint, le 28, et me communiqua les détails suivants : la branche ouest s'étend au 55° nord-ouest, l'espace d'environ douze milles, puis elle se réunit à deux bras très-étendus, l'un conduisant presque au nord, et l'autre à peu près à l'ouest. Celui-ci, après avoir couru près de deux lieues, se réunit à

deux autres branches plus étendues que la première, l'une prenant la direction du sud, et l'autre celle du nord-ouest. M. Johnstone suivit la branche du sud, et le 23, à midi, n'étant avancé que d'environ deux lieues, il observa la latitude sur la rive de babord, et il la trouva de 53° 11'; la longitude était de 231° 3'. Deux lieues plus loin, la branche tourne à l'ouest-sud-ouest, l'espace d'environ quatre milles; et là, elle communique à une ouverture encore plus étendue, qui se dirige au sud-ouest et au nord-ouest. La terre de la rive ouest paraît former une île considérable, où s'élève une chaîne de montagnes très-apparentes, offrant à peu près dans le centre un pic remarquable, qui s'élance au dessus de tout le reste. Les sommets de ces montagnes sont des roches pelées, sans aucune apparence de verdure. Le pays au sud était beaucoup plus bas; il paraissait fort coupé, et probablement il offre différents passages à la mer. Le vent, qui soufflait avec violence, du sud-est, était accompagné de beaucoup de pluie. Il tomba, dans la matinée du 24, mais la pluie continua. Le détachement suivit l'ouverture qui conduit à l'ouest; mais une forte brise du sud-est, une grosse pluie, et un brouillard épais le forcèrent à se réfugier

dans une petite anse, située sur la rive ouest, derrière une basse pointe de terre, formant la pointe nord de l'île, dont j'ai parlé plus haut. Il y fut à l'abri de la violence du vent et de la mer; mais le rivage étant principalement composé de roches escarpées, qui forment des précipices, le débarquement fut très-difficile. Les habits de nos gens étaient si trempés qu'il leur fallut, de toute nécessité, chercher un endroit où ils pussent allumer du feu. Etant montés au sommet d'un rocher, un peu au dessus du point de la haute mer, ils s'y établirent pour y passer la nuit. Ils y étaient, dans la situation la plus désagréable, quand le flot de la marée, que la violence de la tempête avait considérablement accrue, vint les en déloger. Ils furent obligés de chercher un asile dans les bois, où ils passèrent le reste de la nuit, fort inquiets sur leurs canots, que le vent pouvait avoir entraînés au large. Heureusement il n'en fut rien; mais la continuation du mauvais temps les retint jusqu'au 26, jour où M. Johnstone eut, pour la première fois, une vue assez distincte de sa position. Il était dans un canal spacieux, d'environ deux milles de largeur, qui se prolongeait à l'ouest, et qu'il suivit l'espace d'environ une lieue, puis il s'en présenta un autre beaucoup plus

étendu, qui courait au nord-ouest et au sud-ouest, et que bornait la terre, à la distance d'environ deux lieues. Il jugea que c'était l'île que des navigateurs marchands ont nommée Banks's-Island (*Ile-de-Banks*). En conséquence, il lui parut démontré que, par cette route, il trouverait un passage à l'océan. Après avoir, sur la pointe sud-ouest du canal ouest, par le travers de laquelle gissent un îlot et quelques roches détachées, observé la latitude de 53° 10′, et la longitude de 230° 41′, il reprit le chemin du mouillage.

Il ne douta nullement que la terre formant le côté ouest du canal qui le conduisit au sud, lorsqu'il s'avançait vers sa dernière station, ne fût une île; et, si sa conjecture était bien fondée, les vaisseaux devaient nécessairement trouver un passage plus direct pour gagner l'océan. La justesse de son idée fut confirmée dans la suite. L'île a cinq lieues de long du nord au sud, et cinq milles de large. Elle est d'une hauteur modérée; mais étant principalement composée de rocs, la surface en est inégale. Ces rocs sont couverts de pins, d'une petite taille; et il y a, dans le nord et le nord-ouest, une grande masse de terres coupées. Le 28, à midi, le détachement atteignit la pointe nord de cette île; et M. Johns-

tone ayant observé la latitude, la trouva de 53° 18′; la longitude était de 230° 53′ ½. Le pays qu'il avait reconnu, diffère peu de celui qui nous environnait. Vers la côte de la mer, il est principalement revêtu de bois, un peu moins montueux, et moins chargé de neige que les âpres sommets des stériles montagnes de l'intérieur.

Les parties que M. Johnstone venait d'examiner, semblent être celles que M. Duncan a nommées NEPEAN'S-SOUND. Don Camaano les avait aussi reconnues l'année précédente, et il avait donné à l'île, dont notre détachement avait, à peu près, achevé le tour, le nom d'ILE-DE-GIL. J'ai adopté ces deux dénominations.

D'après ce rapport, je résolus de conduire immédiatement les vaisseaux dans le bras de l'ouest, où M. Johnstone avait remarqué une baie, qui lui avait paru offrir un bon mouillage, et qui était située de manière, qu'à son retour, M. Whidbey ne pouvait manquer de les apercevoir, à moins qu'il ne passât par un temps de brume, ou pendant la nuit. En conséquence, je déposai dans un lieu, dont nous étions convenus, une bouteille, où j'avais renfermé une lettre, qui contenait pour lui, tous les ordres, toutes les instructions nécessaires.

Le 29, à dix heures du matin, nous sortîmes de l'anse, puis nous remontâmes le bras de l'ouest. Pendant tout le temps que nous fûmes à l'ancre, il ne nous vint que deux pirogues, sur chacune desquelles il n'y avait que trois personnes. Ceux de la première n'avaient rien dont ils pussent disposer. Ceux de la seconde échangèrent principalement contre du fer, quelques peaux de loutres de mer, et un peu de saumon.

Rien, d'ailleurs, n'attira notre attention dans ce lieu sauvage et sans intérêt. Les observations astronomiques que nous y fîmes, furent très-peu satifaisantes. Elles placèrent l'anse par 53° 10′ de latitude, et 231° 26′ de longitude. Le flot s'élevait de jour de quinze pieds trois pouces, et la nuit de six pouces de plus.

A sept heures du soir, nous n'avions fait que cinq milles en remontant le bras de l'ouest. La largeur en est d'environ un mille, et les rochers en sont si escarpés, que nous avions peu d'espoir de trouver un bon mouillage pour passer la nuit. Nous nous étions, plusieurs fois, portés d'une rive à l'autre, sans que le plomb touchât à cent soixante et à cent soixante-cinq brasses. La marée nous étant défavorable, il fallut nous arrêter, ayant les

flancs des deux vaisseaux amarrés à des arbres.

Le temps étant toujours contraire, nous fûmes retenus dans cette position jusqu'à midi, qu'une brise de l'ouest nous permit de faire voile, mais avec peu de succès. Dans cette ennuyeuse et pénible navigation, les flancs de nos vaisseaux se frottaient quelquefois contre les rochers, et d'autres fois ils évitaient juste les branches d'arbres qui retombaient sur nos têtes. Nous n'avions fait que quatre milles à minuit. Le plomb touchant à quarante-cinq brasses, à la distance d'environ quarante verges de la rive, nous laissâmes tomber l'ancre; mais telle est la pente des rochers sur lesquels elle reposa d'abord, que presqu'au même instant elle glissa sur un fond de soixante brasses. Toutefois en amarrant fortement à des arbres, nous parvînmes à l'empêcher de descendre plus bas, et à nous tenir éloignés des pointes de roche du rivage.

Nous remîmes en route, le 1.er juillet, à huit heures du matin. A deux heures après midi, nous parvînmes à l'endroit où je me proposais d'attendre le retour de M. Whidbey. C'était une anse commode, dont la pointe sud est formée par un groupe de rochers couverts d'arbres, et qui devient une île à la mer haute. J'y trouvai un billet de M. Whidbey,

qui m'annonçait qu'il l'avait quittée à sept heures du soir, le jour de son départ du mouillage. Les rives de cette anse nous fournirent des framboises, des baies noires et rouges, et du thé du Labrador.

Le 2, à midi, la latitude observée était de 53° 18′, et la longitude de 231° 14′. Bientôt après, M. Whidbey revint à bord, et me communiqua les détails suivants:

Il avait prolongé la rive de l'est, qui se dirige à peu près au nord. Il avait examiné une petite ouverture, qui s'enfonce dans l'est, l'espace d'une demi-lieue, et dont la pointe nord d'entrée est au nord, environ à une lieue de notre mouillage. Le détachement y passa la nuit dans une très-fâcheuse position, par un temps des plus mauvais, et sur une côte de roches escarpées, où il eut à peine l'étendue horizontale nécessaire pour débarquer et placer les tentes. Le lendemain matin (24 juin), comme il allait se remettre en route, on vit de la fumée sortir du milieu des pierres du rivage, qui, à la mer basse, forment une sorte de grève. On trouva qu'elles offrent un passage à un courant d'eau chaude qui, à la mer haute, doit être au moins de six pieds au dessous du flot. On ne put en découvrir la source, ni, faute de thermo-

mètre, en déterminer le degré de température. Quelques-uns des matelots voulurent y laver leurs mains, mais la chaleur était trop forte. L'eau avait un goût saumâtre, et M. Whidbey pensa que, d'après sa rapidité, il était difficile de croire que ce fût la mer qui le lui communiquât. Par la couleur et le goût, elle ressemblait infiniment aux eaux de Cheltenham.

De cet endroit, le rivage prend la direction du nord-ouest, jusqu'à une pointe située par 53° 32′ de latitude, et 231° 5′ de longitude. Deux lieues au dessous dans le sud-est, M. Whidbey avait examiné une petite branche, de la largeur d'environ un mille, qui se dirige d'abord au 30° nord-est, l'espace d'une lieue, puis au 68° sud-est, deux milles plus loin, où elle aboutit à un bassin rond, presque au centre duquel, et du côté de la rive sud, gît une petite île. Les deux côtés du canal sont composés de falaises à pic, couvertes de pins. Sa largeur est à peu près d'une demi-lieue, jusqu'à la pointe dont je viens de donner la position, où elle diminue de moitié. La côte ouest est sans coupures, et presque en ligne directe jusque par le travers de cette pointe. Là, elle forme une baie profonde, dans l'enfoncement de

laquelle les rives paraissent un peu rompues. De cette pointe l'entrée se dirige à l'est, et prend une largeur d'environ une demi-lieue. La rive continentale court aussi, de là, d'abord au 75° nord-est, l'espace de quatre milles, où elle ne forme plus qu'un isthme étroit, par lequel elle est séparée du côté nord, de la petite branche ci-dessus désignée. Elle s'étend ensuite au 50° nord-est, l'espace d'à peu près quatre milles plus loin, jusqu'à une pointe où l'entrée acquiert une largeur d'environ trois milles et demi, et se partage en deux branches, l'une desquelles, qui est plutôt la suite de la principale, court au nord-quart-d'ouest, et l'autre se dirige au sud-est-quart-d'est, sur une largeur d'environ un mille. Le détachement y arriva le 25, à l'heure du déjeûner, après avoir passé une très-désagréable nuit, la marée ayant gagné l'emplacement où étaient les tentes, sur lesquelles la pluie tombait aussi par torrents.

Cette pointe, que M. Whidbey nomma Pointe-Staniforth, est située par 53° 34′ de latitude, et 231° 17′ de longitude. Les rivages, qu'il avait dépassés pour l'atteindre, étaient en partie composés de hautes montagnes escarpées et perpendiculaires, que, du bord de l'eau jusqu'à leurs cimes, tapis-

saient des forêts de pins et d'autres arbres. Les autres parties étaient aussi bien boisées, mais moins élevées, et aboutissaient à des grèves de sable, avec des pointes en saillies, qui formaient plusieurs petites baies et des anses. Avant d'avoir atteint cette partie de l'entrée, qui prend la direction de l'est, M. Whidbey remarqua plus de bois flotté qu'il n'en avait vu sur aucune autre partie de la côte. Après le déjeûner, le détachement pénétra dans la branche sud-est, et il en trouva les rives composées de montagnes, nues vers leur sommet, mais bien boisées près du bord de l'eau. A mesure qu'il avançait, la largeur de cette branche s'accroissait, et enfin elle prend une largeur d'une demi-lieue. Dans la direction du 60° sud-est, à trois milles et demi de la Pointe-Staniforth, gît, presque à mi-canal, une île, sur laquelle on s'arrêta pour dîner. En partant de ce lieu, M. Whidbey laissa, sans l'examiner, un petit bras sur la rive sud, et il continua à remonter la branche principale, qui se dirige au 55° sud-est de l'île. Il en avait prolongé la rive sud, l'espace de dix milles, quand il arriva dans un enfoncement, qui lui parut une petite baie, et où il passa la nuit. Les rivages de la contrée inhospitalière et triste qu'il venait de traverser

traverser, étaient composés de roches escarpées, stériles, et formant des précipices qui rendaient le débarquement très-pénible. Des arbres nains et grêles étaient épars sur le roc nu.

Le 26, à la pointe du jour, on découvrit que ce que l'on avait pris pour une petite baie, était l'entrée d'une petite rivière, de la largeur d'environ une encablure, qui prend, au sud-ouest, un cours sinueux entre deux montagnes. Le flot s'y jetait avec force, mais un jusant en sortait avec une telle rapidité, que les embarcations ne purent le refouler.

M. Whidbey remonta immédiatementce bras qui prenait une direction irrégulière. Il courait d'abord au 50° nord-est, l'espace de huit milles, puis au 55° sud-est, l'espace de vingt-deux milles, où, comme de coutume, il était terminé par une batture, au-devant d'une terre basse, arrosée par plusieurs petits ruisseaux d'eau douce. La latitude parut être de 53° 20', et la longitude, de 232° 17'.

Le 27, au matin, le détachement descendit ce bras, que j'ai nommé CANAL-DE-GARDNER, du nom de l'amiral, sir Alan Gardner. Depuis la petite rivière, le pays, absolument stérile, dénué de bois et de verdure, ne pré-

sente à l'œil qu'une masse grossière de roches presque nues, formant d'âpres montagnes plus escarpées que celles que l'on avait rencontrées jusqu'alors, et dont les cimes sourcilleuses, paraissant se recourber sur leurs bases, offraient un aspect effrayant. Toute cette région était couverte de glaces et de neige qui ne doivent fondre jamais, et qui descendent jusqu'à la ligne de la mer haute, dans l'entre-deux de ces monts, d'où tombent de toutes parts, des cascades de différentes dimensions.

Le 28, au matin, M. Whidbey atteignit le petit bras sur la rive sud, que le 25, il avait dépassé sans l'examiner. Ce bras s'étend au 35° sud-est de la pointe Staniforth, l'espace de neuf milles, et se termine comme à l'ordinaire. Ayant fait ensuite sept milles dans ce qui lui parut la branche principale de l'entrée, le détachement débarqua pour passer la nuit sur la rive de l'est, en face d'une île, qui gît presque à mi-canal. Cette station est au 10° nord-ouest, à huit milles de la pointe Staniforth. Depuis le bras sud-est, les rivages du continent sont sans coupures et presque en ligne directe. Le détachement reçut la visite de huit Indiens, qui montaient deux pirogues. C'étaient les premiers qu'il eût vus pendant

cette expédition. Ils se conduisirent bien, et firent présent à M. Whidbey de deux saumons, chacun du poids de soixante et dix livres. Nous n'en avions pas vus de plus beaux ni de plus gros, durant tout notre voyage. Les Indiens reçurent en échange un petit morceau de fer, avec lequel ils partirent fort satisfaits.

Il plut considérablement, toute la journée du 29. Neanmoins, M. Whidbey continua, l'après-midi de ce jour, l'examen du rivage continental, qui, depuis l'endroit où l'on avait passé la nuit, se dirige au nord, l'espace de neuf milles, jusqu'à une pointe très-saillante, qui fut nommée Pointe-Hopkins, et forme, dans cet intervalle, un coude profond, où il y a plusieurs baies de sable. Les rives étaient modérément élevées et bien boisées. Depuis la Pointe-Hopkins, la principale entrée paraissait se diviser en deux branches, l'une prenant la direction du nord-est, et l'autre, celle du nord-ouest. La première étant la suite du continent, fut reconnue d'abord. Elle s'étend au 37° nord-est, l'espace de sept milles, jusqu'à la pointe sud d'un petit bras d'environ un mille de largeur. La rive de l'est forme ici une vaste baie de sable; et l'on dépassa, à l'ouest, quelques îlots de roche, et une île de près de quatre milles de

longueur. Là, M. Whidbey rencontra les Indiens qui lui avaient fourni les deux saumons, et ils l'accompagnèrent jusqu'à la petite branche ci-dessus indiquée, et qui, depuis la pointe sud d'entrée, se dirige au 78° sud-est, l'espace de sept milles, où elle aboutit aussi à un bas fond, par 53° 54′ ½ de latitude, et 231° 30′ de longitude. Il s'arrêta là pour dîner, et il y reçut la visite d'environ soixante naturels du pays, qui étaient venus sur dix pirogues. La plus large, qui contenait le chef de cette troupe et sa famille, était, à l'arrière et à l'avant, curieusement décorée de sculptures et de figures peintes d'une manière bizarre et grossière, et qui ressemblaient à celles dont les Indiens ornent le devant de leurs maisons. Ils se défirent promptement pour du fer, pour du drap bleu et des couvertures, de peaux de loutres de mer et de celles de quelques animaux de terre. Le cuivre était l'article qu'ils estimaient le plus. Ils furent tous très-honnêtes, très-civils et très-complaisants. Le chef, à qui M. Whidbey permit de dîner avec lui, parut infiniment flatté de cette faveur, et se conduisit très-bien. Il but un peu de grog, et parut aimer infiniment le pain et le sucre. Le sucre le flattait surtout, et il fut fort sur-

pris du goût qu'il y trouva. Il en distribua quelques morceaux à ceux qui l'accompagnaient, et ils ne furent pas moins étonnés que lui. Après le repas, M. Whidbey descendit la branche, et fut accompagné par ce chef et par tous les Indiens de la suite de celui-ci, lesquels, de temps en temps, chantaient des airs qui n'étaient pas dépourvus de mélodie. Dans la soirée, le détachement atteignit l'entrée, et passa la nuit dans une petite anse, située en dedans d'une baie. Les Indiens, à qui l'on fit entendre par des signes, qu'il allait reposer, se retirèrent immédiatement dans une autre anse peu éloignée, où ils furent d'une tranquillité parfaite. Le lendemain (30), à quatre heures du matin, ils remontèrent avec M. Whidbey la branche principale de l'entrée. Cette branche, d'environ deux milles de largeur, se dirige presque au nord l'espace de neuf milles, jusqu'à 54° 4′ de latitude et 230° 19′ de longitude, où elle aboutit à une bande de basse terre. Une petite rivière, qui n'est navigable que pour des pirogues, débouche dans le coin de l'est. Les rivages n'en sont point très-escarpés; mais ils sont bordés par une chaîne de hautes montagnes, qui se prolongent au-delà du bras, dans une direction parallèle. La vallée inter-

médiaire forme presque une plaine de trois ou quatre milles de largeur, et couverte de forêts d'arbres de haute futaie, la plupart de la famille des pins. M. Whidbey présume qu'elle s'étend à la distance de quelques lieues, où les montagnes éloignées paraissent lier les deux chaînes. Près de l'entrée de la petite rivière, il trouva les restes d'un village. A son départ de ce lieu, les Indiens le quittèrent. Des vents contraires retardèrent si fort le détachement, qu'à neuf heures du soir, il n'avait pas fait plus de onze milles dans la direction du 20° sud-ouest, depuis l'extrémité intérieure de l'entrée. Il passa la nuit sur la rive ouest, près d'une large cascade, tombant d'un point élevé de dix pieds au dessus de la mer haute, et qui avait sa source dans un lac d'eau douce, lequel parût très-profond, et gît dans la directiou du nord-ouest.

Le premier juillet, à trois heures du matin, le détachement suivit la rive de l'ouest, et arriva bientôt à l'embranchement qu'il avait vu, le 29 juin, depuis la pointe Hopkins, et qui se dirigeait au 35° sud-ouest, sur une largeur d'environ un mille. La rive de l'ouest étant toujours une suite du continent, et celle de l'est paraissant être une île, ou un

groupe d'îles, M. Whidbey jugea qu'en suivant cette route, il trouverait un passage qui le dispenserait de suivre celle par laquelle il était venu. En conséquence, il descendit le bras, et après avoir prolongé le rivage continental, l'espace d'environ cinq milles, il rencontra une pointe, située par 53° 50′ de latitude et 231° 8′ ½ de longitude, qu'il nomma POINTE-AHSTON. Là, commence un autre embranchement vers le nord, et dont l'une des branches paraît se diviser, à quelque distance, en deux bras, l'un au nord, et l'autre au nord-ouest.

Comme les provisions étaient alors presque entièrement épuisées, et que M. Whidbey n'avait pas absolument la certitude de trouver un passage par la route qu'il suivait, il crut devoir quitter l'examen de la rive continentale et se rendre le plus promptement possible aux vaisseaux. Il y a, au sud de la Pointe-Ahston, plusieurs îlots de roche et deux petites îles. A partir de cette pointe, le détachement s'avança rapidement, et il trouva que le bras prend la direction du 30° sud-ouest, l'espace de quatorze milles, jusqu'à une pointe sur la rive est. Il dépassa, à mi-chemin, sur la même rive, une ouverture, qui s'étend au nord-est.

Depuis la dernière station, le canal courait presque au sud; et le 2 juillet, à dix heures

du matin, les conjectures de M. Whidbey se vérifièrent ; car il arriva à l'extrémité sud-ouest de la terre qu'il avait à l'ouest, lorsqu'il remonta la pointe Hopkins, et à l'est, lorsqu'il revint de la Pointe-Ahston. Je l'ai nommée, POINTE-CUMMING. Elle est située par 53° 18′ ½ de latitude et 230° 58′ de longitude. De cette pointe, M. Whidbey vit, presque dans l'est, à la distance d'environ neuf milles, l'îlot sur lequel il m'avait laissé un billet, le 23 juin. Ainsi, il avait fait le tour d'une île d'environ trente-trois milles de longueur, et de trois à onze milles de largeur.

Du nom du lord Hawkesbury (1), qui travaille avec tant d'ardeur à assurer les progrès du commerce de la Grande-Bretagne, j'ai nommé cette île, HAWKESBURY. De la Pointe-Cumming, le détachement revint au mouillage, par le chemin le plus court.

(1) Aujourd'hui lord Liverpool.

CHAPITRE QUATRIÈME

M. *Whidbey* est détaché de nouveau avec deux canots. — Nous mouillons près de l'*Ile-de-Gil* — Rapport de M. Whidbey. — Nous quittons l'*Anse-du-Pêcheur*. — Nous passons entre l'*Ile-de-Banks* et l'*Archipel-de-Pitt*, pour nous rendre à l'Océan. — Nous pénétrons dans *Chatam's-Sound*. — Rencontre de trois vaisseaux anglais. — Nous arrivons dans l'*Entrée-de-l'Observatoire*. — Nous mouillons dans la *Baie-du-Saumon*. — Les détachements vont faire des reconnaissances en canots.

APRÈS avoir levé l'ancre, nous marchâmes à l'ouest; mais le mouvement de la Découverte et du Chatam ne se faisant que d'une manière pénible et lente, je chargeai M. Whidbey de poursuivre cette navigation intérieure dans le grand canot, accompagné de M. Barrie dans le petit. Je lui indiquai un rendez-vous auquel il ne pouvait guère se méprendre, et il partit, le 3, à midi, avec des vivres pour dix jours.

Nous ne pûmes appareiller que le 4, à dix heures et demie du matin. Nous avancions si peu que nous n'atteignîmes qu'à sept heures du soir la Pointe-Cumming. Nous fûmes for-

cés de mouiller à deux milles plus loin, et à dix heures du soir par cinquante brasses, fond de sable et de pierres, à une demi-encablure de la rive de l'est. Le 5, de grand matin, j'ordonnai à M. Manby, master du Chatam, de se porter au rendez-vous que j'avais fixé à M. Whidbey, et d'y choisir le meilleur mouillage. Sur les dix heures, nous le suivîmes en marchant au plus près.

En relevant la seconde ancre, nous la trouvâmes brisée; une des palmes et la moitié d'un des bras étaient restées au fond. En l'examinant, on reconnut qu'elle était de mauvais fer et très-mal travaillée. Une triste expérience nous avait appris qu'il faudrait peu compter sur nos ancres, si jamais nous étions réduit à la cruelle nécessité de mouiller brusquement.

M. Manby me rapporta qu'il n'avait trouvé qu'un mouillage très-exposé. En examinant avec plus d'attention la côte ouest de cette entrée, laquelle est la côte est de l'île de Gil, je remarquai une baie qui me parut nous convenir. Après l'avoir fait sonder par nos canots, nous y entrâmes; et sur les trois heures nous y mouillâmes par quarante brasses, fond de sable, de coquilles et de pierres. Elle se trouve dans la partie nord-est, à peu près

à deux milles de l'extrémité nord de l'île. Les pointes extérieures gissent au nord-ouest et au sud-est, quart d'est du compas.

M. Johnstone partit, le 7, à quatre heures du matin, avec des vivres pour une semaine. Il allait achever son examen de la côte vers l'Océan. Sur les neuf heures, il revint, avec un billet de M. Whidbey, dont le contenu lui avait fait juger qu'il étoit inutile qu'il entreprît son excursion. Il m'apprit que derrière la pointe-nord de l'île de Gil, il y a une position qui lui parut meilleure que la nôtre, pour attendre le retour des canots. Mais celles que nous occupions, offrant des baies et du thé de Labrador, en abondance, je pris le parti d'y passer un jour de plus pour que les équipages pussent faire une promenade dans les bois, et profiter de ces excellents rafraîchissements.

Le vent et un brouillard fort épais, nous empêchèrent de nous porter, avant le 9, dans la baie que m'avait indiquée M. Johnstone. Nous y laissâmes tomber l'ancre à la distance d'un quart de mille du rivage, fond de sable brun et de vase. Nous étions précisément au sud-ouest de la pointe ouest de l'île Gil, dont les côtes nous restaient au sud quart-d'est et nord-est-quart-est.

Le lendemain matin, on jeta la seine, et l'on prit assez de poisson pour en servir à chacun. Les rivages voisins nous fournirent une grande quantité de baies. Il ne nous arriva rien de particulier jusqu'au 14. Les canots revinrent, ce jour, à sept heures du matin, après avoir continué l'examen du rivage continental, en traversant un bras, dont l'entrée gît au 39° nord-ouest, à peu près à deux milles du mouillage que nous occupions. M. Whidbey avait remonté ce bras, jusqu'à 54° 24′ de latitude, et 229° 42′ de longitude, point qu'il jugea la partie la plus orientale de ce que des navigateurs qui nous ont précédés ont nommé *Chatams-Sound*. De ce point, la rive du continent, qui se dirige au nord, lui parut sans coupures, et former le côté est d'une ouverure très-spacieuse et très-étendue, de deux à trois lieues de largeur, dans la direction du continent, et presque sans bornes dans celle du nord. Cette même rive était composée d'une chaîne de montagnes élevées et couvertes de neige. Mais la rive ouest du Sound était divisée en différentes îles de plusieurs dimensions, et entre lesquelles M. Whidbey vit deux canaux qui communiquent à l'Océan. Voici les détails de son excursion.

Le 4 (juillet), à midi, le détachement at

teignit la Pointe-Ahston. Après l'avoir arrondie, il remonta la branche nord, et il la trouva divisée en deux petits bras. Le premier, tout au plus de la largeur d'un quart de mille, se dirige au 18° nord-est, l'espace d'environ quatre milles, et aboutit à un terrain bas, qui parvient à une hauteur modérée dans l'intérieur du pays. La rive est du bras offre le même aspect, et présente plusieurs baies de sable; mais la rive ouest est haute, escarpée et de roche. L'autre bras de cette ouverture commence à la Pointe-Ahston, et court au 10° nord-ouest. La largeur en est à peu près la même. Au milieu gît une île, et quelques rochers couverts se trouvent sur la rive est. Ce bras est terminé par un terrain bas et marécageux, de toutes parts entouré par de hautes montagnes, ayant entre elles de profonds goulets, remplis de neige, et en quelques endroits de glace. Chaque côté du bras était bien boisé, mais les rives sont escarpées et de roche. Après cet examen, le détachement revint sur ses pas, et passa la nuit dans une petite anse du rivage continental, à trois milles au sud de la Pointe-Ahston. De là, ce même rivage prend d'abord la direction du 31° sud-ouest, l'espace de quinze milles, puis il forme une petite anse, dans

laquelle se jette un courant d'eau douce. Il s'étend ensuite presque au sud, pendant environ douze milles. M. Whidbey, après avoir examiné sur son chemin une petite baie, d'environ un mille de largeur, et d'une demi-lieue de profondeur, entra dans une étroite ouverture, qui d'abord se dirige presque au sud-est, l'espace d'une lieue, puis court au 15° sud-est, à peu près trois milles et demi plus loin. Elle communique ensuite au canal principal, et fait du rivage est une petite île, d'environ une lieue et demie de longueur, et dont l'extrémité sud était le lieu que j'avais désigné pour rendez-vous. M. Whidbey n'y trouvant pas les vaisseaux, y laissa le billet dont j'ai parlé, et continua l'examen dans le bras qui s'étend au nord-ouest, où il entra à midi. Dans sa course du matin, il fut visité par sept pirogues, qui portaient une trentaine de naturels du pays. C'étaient, en grande partie, de petits vieillards et quelque jeunes gens; mais il n'y avait ni femmes ni enfants. Ils apportèrent un petit assortiment de peaux de loutres de mer, et tout en eux annonçait une pauvre tribu. Ils demeurèrent environ une heure avec le détachement, et se conduisirent très-bien.

A la pointe sud-est de l'entrée dans ce bras,

ainsi que sur un espace de deux milles en dedans, la mer était remplie de loutres. Ces animaux jouaient et folâtraient autour des canots. Ils s'élevaient à mi-corps au dessus de l'eau, en tenant leurs petits entre leurs pattes de devant, comme s'ils voulaient leur faire voir les embarcations. A cet endroit, le bras n'a pas plus d'un quart de mille de largeur, et les deux rives sont en ligne directe et sans coupures. Il se dirige au 40° nord-ouest, jusqu'à vingt-quatre milles de l'entrée. On trouve à ce point une anse sur la rive de l'est, où la pluie fit passer une très-mauvaise nuit au détachement.

Il se remit en route le 7, au point du jour. Il trouva quelques rochers près de l'extrémité intérieure de l'anse, qui était bornée par une grève de sable, derrière laquelle il y avait une lagune. Par le travers de la pointe nord-ouest, gît une île, depuis laquelle le bras se prolonge quatre milles plus loin, avec la même largeur, et dans la même direction. Il court ensuite au 27° nord-ouest, l'espace de huit milles, jusqu'à la pointe sud d'une ouverture du rivage ouest ou continental, et la largeur en est d'environ un mille. A la hauteur de la pointe nord, le bras principal est large de près d'une demi-lieue; et beau-

coup de rochers, tant au dessous qu'au dessus de la surface de l'eau, sont placés en travers de la pointe sud. Depuis l'entrée du bras, les rivages sont montueux sur la côte de l'est; mais sur la côte de l'ouest, ils sont bas et de roche. L'une et l'autre produisent des pins, et présentent des espaces stériles et nus. L'ouverture court d'abord au 37° sud-est, l'espace de quatre milles, où elle aboutit à une baie de sable. Elle se prolonge ensuite au 9° nord-ouest, six milles plus loin, et s'y termine comme toutes les autres. En dedans de la pointe nord d'entrée, gît une petite île, derrière laquelle il y a une anse de sable, très-profonde. Depuis cette même pointe, la rive de l'est se dirige au 45° nord-ouest, l'espace de trois milles et demi, jusqu'à une petite anse, où le détachement eut une nuit tout aussi désagréable que celle du jour précédent.

Quoique la pluie continuât, il prolongea le lendemain matin le rivage du continent, qui court au 31° nord-ouest, l'espace de dix milles, jusqu'à la pointe sud d'une baie, de la largeur d'environ un mille, et de deux milles de profondeur dans le nord-est, et aux environs de laquelle on trouve beaucoup d'îlots et des rochers couverts. Le brouillard l'y retint jusqu'à

usqu'à près de midi. Le ciel s'étant éclairci, M. Whidbey observa la latitude de cette pointe, qui gît par 53° 53', et 230° 12' ½ de longitude. Au-delà, la rive de l'est tourne à l'ouest jusqu'à une anse, qui est au 23° nord-ouest, à la distance d'environ neuf milles. Le détachement y passa la nuit, qui fut aussi pluvieuse que les précédentes.

Le long de sa route, il avait trouvé la ligne continentale bordée par d'innombrables îlots de roche et des rochers, tant au dessous qu'au dessus de la surface de l'eau. Le chenal n'est pas exempt de ces obstructions; et il se trouve, même au milieu, un groupe d'îles, derrière lequel une ouverture très-étendue, sur la rive opposée, court au sud-sud-ouest, et paraît la couper. Au nord-ouest de cette ouverture, la rive sud-ouest continue à se prolonger dans le 53° nord-ouest, d'où le bras principal prend une largeur d'environ une demi-lieue, et forme, avec la terre située dans l'intervalle qui le sépare du continent, un canal qui conduit au nord-ouest. La rive du continent se dirigeait alors au 5° nord-ouest, et, avec la terre intermédiaire dont je viens de parler, elle forme un autre chenal de deux à trois milles de largeur. La pointe sud de cette terre restait, au détachement, au 69° nord-ouest, à la distance

de trois milles. Le 9, au matin, il remonta ce dernier canal, et prolongea la rive du continent. Les rivages sont composés de falaises de roche à pic, où le débarquement est difficile, malgré leur médiocre élévation. Les parties basses sont bien boisées, mais escarpées et stériles vers leurs sommets. Une immense quantité de loutres de mer jouèrent encore ici autour des canots. On les tira souvent, mais sans aucun succès.

Peu de temps après avoir quitté l'anse, M. Whidbey rencontra un courant très-rapide, que les embarcations eurent beaucoup de peine à refouler. Après avoir fait environ sept milles dans le nord-ouest, il atteignit une pointe, d'où il vit clairement que la terre intermédiaire est une île élevée, de la longueur d'environ sept milles. Elle forme la pointe sud-ouest d'un passage communiquant à un *sound* très-étendu, où il y a plusieurs îles. L'horizon paraissant n'avoir point de bornes au-delà de ces îles, on jugea que c'était l'océan qui en formait les séparations. La pointe est de ce passage restait à M. Whidbey, au 64° nord-ouest, à la distance d'un mille et demi. C'était aussi la pointe sud d'une île élevée. J'ai nommé cette pointe POINTE-LAMBERT, du nom de M. Lambert, commis-

saire de la marine. Elle gît par 54° 10′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 230° 6′ $\frac{1}{2}$ de longitude. Quand le détachement eut prolongé la rive continentale l'espace d'une lieue, il se vit à l'entrée d'une branche de deux milles de largeur, et qui courait au nord-est. Il la suivit au 30° nord-est, l'espace de sept milles, jusque par le travers de quelques îles situées sur le rivage nord, à l'entrée d'une étroite ouverture, qui se dirige au sud-est. Après une route de deux milles, il ne trouva plus que deux brasses. M. Whidbey s'arrêta en cet endroit jusqu'au temps de la mer haute, après quoi, il détacha M. Barrie à la rive nord.

Celui-ci l'ayant rejoint sur celle des îles, qui a reçu le nom de Rapsberry-Island (*Ile-des-Framboises*), d'après les excellentes framboises qu'elle produit en quantité, rapporta qu'un bas-fond s'étend jusqu'à une encablure de la rive nord, où il forme, avec la terre continentale, un chenal de sept brasses de profondeur, trop étroit pour qu'on puisse y naviguer, et d'ailleurs semé de bancs de sable et de rochers couverts. Le 10, au matin, il se porta à l'ouverture sud-est. Il reconnut que l'entrée est aussi remplie d'une grande quantité de rochers, sur lesquels la marée produisait des sauts violents. A la mer

basse, il la vit entièrement à sec, d'une rive à l'autre, parsemée de rochers, et d'une quantité innombrable de grosses pierres rondes, répandues en toutes directions. Trois ruisseaux débouchent au fond de cette ouverture. M. Whidbey ne perdit pas son temps à l'examiner davantage; il revint sur ses pas, et dirigea sa route vers l'entrée du vaste *Sound*, qu'il avait aperçu le 9. J'ai nommé cette branche PORT-ESSINGTON, du nom du capitaine Essington de la marine. L'eau en est parfaitement douce à la mer basse, quoiqu'un peu saumâtre à la mer haute. A toutes les époques de la marée, des loutres de mer jouaient entre les rochers. Le pays des environs est en général d'une élévation modérée, principalement sur la rive nord-ouest, où, en plusieurs endroits, le terrain bas semble se prolonger à quelque distance. Mais au nord et à l'est, la vue est bornée par de hautes montagnes stériles, et enveloppées d'une glace et d'une neige qui paraissent ne fondre jamais.

A cinq heures du soir, le détachement avait atteint la pointe nord de l'île, formant le côté sud du passage dans le *Sound*, à peu près à quatre lieues de l'Ile-des-Framboises. Ce passage, de deux milles de longueur, sur environ

un mille de largeur d'une île à l'autre, était, en majeure partie, occupé par des bas-fonds et des sauts de sonde, qui rendaient le chenal très-étroit. M. Whidbey vit ensuite devant lui une spacieuse ouverture, dont la largeur, qui était de six à sept milles, semblait s'accroître plus loin, au nord-ouest, et qui était parsemée, presqu'en toutes directions, de petites îles, d'îlots de roche, de rochers et de battures. Il remarqua particulièrement, au 53° nord-ouest, à une lieue de la pointe, un banc de sable très-long. La rive sud-ouest du bras étendu, par lequel il était venu de *Nepéan's-Sound*, formait le côté sud-ouest du vaste *Sound-de-Chatam*. Le détachement se porta ensuite vers quelques îles, qui gissent au sud-ouest du banc de sable, dont je viens de parler. Il passa la nuit sur une de ces îles, située au 65° nord-ouest, à quatre ou cinq milles de l'extrémité du passage.

Le lendemain au matin, 11 juillet, lorsque M. Whidbey prit ses relèvements, il s'aperçut que la déclinaison de l'aimant différait de 13° du résultat de ses observations antérieures. C'était, selon toute apparence, l'effet des matières magnétiques que renferme l'île. Nous avions eu déja plusieurs occasions de faire la même remarque, mais plus particu-

lièrement dans la nouvelle Georgie que dans ces régions septentrionales.

Le détachement étant allé vers la rive de babord du Sound, dépassa bientôt l'extrémité nord de la terre, que j'ai dit être le côté sud-ouest. Elle forme une pointe très-apparente, de toutes parts environnée d'îlots et de rochers. Je l'ai nommée POINTE-HUNT, et elle est située par 54° 10′ ½ de latitude, et 229° 48′ de longitude. Les rivages de la même terre prennent ensuite une direction irrégulière vers le 50° sud-ouest, l'espace de sept milles, jusqu'à une autre pointe, que j'ai nommée POINTE-PEARCE. L'espace intermédiaire, rempli d'une quantité innombrable de rochers et d'autres obstacles, forme d'abord avec la terre, au nord-ouest, un vaste chenal, qui décroît ensuite, et n'a plus, à cette pointe, qu'une largeur d'environ un mille. A l'ouest de la même pointe il s'élargit, et le côté de babord s'enfonçant considérablement, offre une profonde baie, dans laquelle il y a plusieurs petites ouvertures qui courent au sud-est. A la distance d'environ trois milles de la *Pointe-Pearce*, M. Whidbey débarqua sur une petite île qui gît devant la rive nord de ce canal. Il y observa 54° 5′ de latitude, et 229° 34′ ½ de longitude. De là, il vit très-distinctement l'océan.

La pointe ouest du côté sud était une terre très-apparente et en saillie, que j'ai nommée Cap-Ibbetson, du nom de M. Ibbetson, de l'amirauté, et qui est situé par 54° 4′ de latitude, et 229° 30′ de longitude. Il y a, entre ce cap et la terre, plus à l'ouest sur le côté nord, un groupe d'îlots de roche.

Il fut ainsi positivement démontré que la terre, formant le côté sud-ouest du canal étendu que le détachement avait suivi depuis *Nepean's-Sound* jusqu'à la *Pointe-Hunt*, et depuis celle-ci jusqu'au *Cap-Ibbetson*, est un archipel d'îles, ou une île de plus de vingt lieues de longueur, mais plus probablement un archipel, que, du nom du très-honorable William-Pitt, chancelier de l'échiquier, j'ai nommé Archipel-de-Pitt.

M. Whidbey revenant aux vaisseaux par le même chemin, eut soin de pénétrer un peu dans *Chatam's-Sound*, afin de le reconnaître mieux. Etant sur une des îles qui s'y trouvent, il eut, pour la seconde fois, une vue de l'océan dans le lointain, par-delà l'extrémité ouest d'une île, que j'ai nommée Ile-Stéphens, du nom de sir Philip-Stéphens, de l'amirauté. Le détachement attendit le jour sur un autre groupe d'îles, qui fut le terme de son expédition dans le nord.

Le 12, au matin, il passa près de la Pointe-Hunt, et suivit le canal que, dans la soirée du 8, il avait vu s'étendre au nord-ouest. Il revint ensuite en toute diligence aux vaisseaux, par le canal qu'il avait remonté.

Ce canal, d'environ vingt-deux lieues de longueur, communique d'un côté à *Chatam's-Sound*, et de l'autre à *Nepean's-Sound.* Du nom du très-honorable lord Grenville, je l'ai nommé CANAL-DE-GRENVILLE.

Le résultat de cette expédition ne me laissa aucun doute sur la route que je devais prendre, et je fis démarrer sur le champ.

Tandis que nous étions occupés du rembarquement de ce qui était à terre, des naturels du pays arrivèrent sur trois pirogues. Quelques jours auparavant, nous en avions déja aperçu une, dans laquelle il y avait quelques personnes. Durant notre séjour à Nepean's-Sound, nous n'en n'avons pas vu d'autres. Une seule des embarcations s'approcha de nous. Elle était montée pas quatre ou cinq Indiens, qui ne s'avancèrent qu'avec beaucoup de défiance et de précaution, et se défirent de quelques peaux de loutres de mer. Ils paraissaient peu différer de ceux que nous avions vus jusqu'alors. Sans être plus grands, ils étaient plus robustes. Ils avaient la figure

plus ronde et plus plate; leur chevelure était grossière, lisse, noire, et très-courte. C'était le contraire de presque toutes les tribus du nord-ouest de l'Amérique que nous avions rencontrées, et dont les individus ont généralement de longs cheveux, très-doux, et ordinairement d'un brun clair ou foncé, qui rarement approche du noir.

Nous appareillâmes à midi. Quoique le lieu de notre mouillage n'eût pas un grand enfoncement, je lui donnai le nom de FISHERMAN-COVE (*Anse-du-Pêcheur*), parce que nous y prîmes beaucoup de poisson, ce qui n'arrivait pas souvent dans ces régions. Deux considérables courants d'eau douce se jettent dans cette anse, et l'on peut s'y procurer du bois en quantité. La sonde y rapporte de 15 à 40 brasses fond de bonne tenue, et plusieurs vaisseaux peuvent y mouiller à la fois, commodément et en sureté. Cette anse est située par 53° 18′ ½ de latitude, et 230° 53′ de longitude. Je n'ai pu obtenir de résultat précis à l'égard des marées; car elles se trouvaient soumises à l'action des vents, ou à celle de quelque cause cachée.

Nous ne fûmes qu'à sept heures du soir à l'extrémité nord de l'entrée de *Nepean's-Sound*. De légers souffles de vent nous étant

favorables, nous remontâmes lentement le *Canal-del-Principe*, ainsi nommé par Don Caamano, qui l'avait déja traversé.

Le 15 juillet, à midi, nous étions par le travers d'une petite ouverture, qui semblait être le *Port-Stéphens* de M. Duncan. Un grand nombre d'îlots de roche et de rochers en obstruent l'entrée. La pointe de l'île de Banks, la plus voisine de nous, nous restait au sud-ouest-quart-d'ouest, à la distance d'environ un mille. Nous observâmes ici 53° 26′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 230° 19′ de longitude.

Nous dépassâmes ensuite *Puerto-del-Canavéral*, qui nous a paru étendu, et d'environ une lieue et demie de largeur. Ses pointes extérieures gissent au 35° nord-ouest, et au 35° sud-ouest l'une de l'autre. Il y a au devant de celle-ci une petite île, de forme ronde, par 53° 29′ de latitude, et 230° 16′ de longitude. A neuf heures du soir, je fis mouiller par 34 brasses, à trois encablures de la rive de l'*Archipel-de-Pitt*, qui, en cet endroit, présente une multitude de petites îles et de rochers, devant une terre moins coupée, qui se prolonge à l'ouest de la pointe nord du *Port-del-Canavéral*. De là, nous apercevions l'océan.

Le 16, à huit heures du soir, nous étions

presque à l'extrémité ouest du canal, et nous y mouillâmes près de la rive de l'est. Sa pointe nord-ouest, qui est la pointe nord de l'île de Banks, nous restait au 72° sud-ouest. Elle gît par 53° 39′ de latitude, et 229° 47′ de longitude.

Le canal, depuis la pointe sud de son entrée dans *Nepean's-Sound,* jusqu'à la pointe nord de l'île de Banks, court d'abord au 43° nord-ouest, jusqu'à la pointe sud du Port-de-Canavéral, et ensuite au 63° nord-ouest, jusqu'à son extrémité nord-ouest. La longueur en est d'environ quatorze lieues. La rive sud est presque en ligne directe, et sans coupures. La rive nord est très-coupée, et bordée de plusieurs îlots de roche et rochers. La pente du côté sud-ouest est considérable ; mais les deux rives sont assez hautes et couvertes de pins, qui semblent principalement produits par un sol, composé de détriments de végétaux, placés dans les crevasses des rochers. Nous avons trouvé sur ces rives une multitude de loutres de mer très-farouches.

La Découverte et le Chatam levèrent l'ancre le 18, à quatre heures du matin, et continuèrent à marcher vers l'océan. Le 19, nous observâmes 53° 46′ de latitude, et 229° 20′ de longitude. Le 20, nous étions, à peu près

à midi, au-delà de la pointe nord de l'île de Stéphens, à la distance de deux lieues en avant d'une ouverture, à travers laquelle M. Whidbey, parvenu à Chatam's-Sound, avait aperçu l'ocean, mais de trop loin pour distinguer la multitude d'îlots de roche et de rochers, qui remplissent presque en entier le passage qui conduisait devant lui. Ces dangers, et un temps sombre qui menaçait d'un ouragan, se réunissaient pour donner un aspect effrayant à cette ouverture, qui n'avait pas été reconnue, et qu'il était difficile de croire navigable. A mesure que nous avancions, la perspective devenait plus désespérante. Dans cet état d'anxiété, ce ne fut pas un faible soulagement de découvrir inopinément un bateau baleinier, qui ramait vers nous. Sur le champ nous mîmes en panne, et l'officier étant venu à mon bord, m'apprit qu'il appartenait au navire le *Butterworth* de *Londres*, alors à l'ancre dans un mouillage commode, sur le côté est d'un groupe de rochers, que nous avions devant nous, et il m'offrit honnêtement de nous y conduire. Nous en prîmes la route immédiatement. C'était celle que nous suivions, et par laquelle le *Butterworth* avait pénétré. Nous atteignîmes, à six heures du soir, la station qu'on nous avait

promise, et nous y mîmes à l'ancre, ainsi que le Chatam, par 37 brasses. Le *Butterworth*, le sloup le *Prince lee Boo*, et la goëlette le *Jackal* y étaient mouillés sous les ordres de M. Brown, capitaine du premier de ces navires, lequel nous salua de sept coups de canon, et à qui j'en rendis cinq.

M. Brown arriva bientôt après sur la *Découverte*; et je crois pouvoir dire que nous fûmes mutuellement satisfaits de rencontrer des compatriotes dans cette région éloignée. M. Brown était depuis quelque temps dans les environs; et, en sortant d'un havre, qui gît au nord-nord-ouest de cette station, à la distance d'environ trois lieues, son vaisseau avait donné contre un rocher, qui paraissait isolé. Le flot ne tarda pas à le dégager; mais il perdit son gouvernail, qu'il eut toutefois le bonheur de recouvrer.

Pendant qu'on travaillait au radoub du *Butterworth*, M. Brown, pour ramasser des fourrures, avait détaché ses petits navires assez loin et de tous côtés, mais particulièrement au nord-ouest. Il me communiqua toutes les informations qu'il avait pu recueillir. Ce que j'en appris de plus important, c'est qu'il avait remonté une grande ouverture, dont l'entrée sud gît par 54° 45′ de latitude.

Cette rivière est probablement la même que celle qui se trouve sur la carte de Don Caamano, sous le nom d'*Estrecho de Almirante Fuentes*. M. Brown l'avait trouvée se prolongeant au nord-ouest, avec plusieurs bras, qui en sortaient en diverses directions, jusque par 56° 20′ de latitude, où, dans le sud-ouest, elle communique de nouveau à l'océan Pacifique du nord. Les naturels du pays lui avaient dit que dans les environs il y avait une navigation intérieure très-étendue, communiquant à une mer au nord, dont la traversée est de trois mois pour les Indiens, et où ils font un commerce d'huile de baleine, de peaux de loutres et d'autres productions marines. M. Brown supposa que cette navigation intérieure commençait à un bras très-étendu, situé au nord-nord-est de notre mouillage, à peu près à neuf lieues de distance. Il en avait vu l'entrée, qu'il avait trouvée très-spacieuse, mais sans y pénétrer bien avant. A la pointe sud-est de cette même entrée, une petite branche se prolonge au sud-est. Il la remonta avec son sloup et sa goëlette, l'espace de six milles; après quoi, il jeta l'ancre par le travers d'un village, dont les habitants se conduisirent si mal, qu'il fallut faire feu sur eux, et qu'il y en eût quelques-uns de tués.

Comme ces ouvertures placées près de la ligne continentale allaient, selon toute apparence, faire partie de nos recherches, je questionnai M. Brown sur leurs rivages. Il m'annonça beaucoup de rochers cachés. Beaucoup d'autres pouvant avoir échappé à ses remarques, il m'offrit obligeamment un de ses petits navires pour marcher en avant, et sonder le chenal; et il me pria de le garder aussi longtemps que je le jugerais à propos. J'acceptai avec empressement cette offre amicale.

Dans notre position, la partie septentrionale de l'*Ile-Stéphens* nous restait du 20° sud-est au 9° sud-est du compas, à la distance d'une demi-lieue. Nous avions l'extrémité nord du groupe de rochers, au 58° nord-ouest, à trois milles, et, du 31° nord-ouest au 20° nord-ouest, à quatre milles et demi, la partie de chaîne de rochers, qui forme le côté nord du passage par lequel nous étions entrés dans le Sound, et que je nommai PASSAGE-DE-BROWN, du nom du commandant du *Butterworth*.

Après avoir examiné de l'œil la région qui nous environnait de toutes parts, je détachai M. Whidbey sur le grand canot, avec l'ordre d'examiner le rivage continental, vers l'ouverture nord-nord-est. Je me proposai de le

suivre avec les vaisseaux. En effet, la Découverte et le Chatam remirent à la voile, à onze heures. Le sloup le *Prince lee Boo* sondait en avant. Le Butterworth nous salua comme à notre arrivée, et je lui rendis le salut ainsi que je l'avais déja fait.

Le mouillage que nous quittions (le 21) est situé par 54°. 18′ de latitude, et 229° 28′ de longitude. A l'est, il a une chaîne d'îlots de roche et de rochers, qui se prolonge du côté septentrional de l'Ile-Stéphens, au 30° nord-ouest, l'espace d'une lieue et demie, et occupent un espace d'environ deux milles de largeur. A l'est de ce groupe, à la distance de deux ou trois milles, on trouve un rocher bas et détaché, près duquel il y a des brisans. D'autres rochers sont cachés, à peu près à la même distance, du côté ouest de l'Ile-Stéphens.

Le vent étant favorable, nous avançâmes assez rapidement en prolongeant la rive-est du Sound. Elle est basse et coupée par de petites baies, mais bornée par un ressif de rochers, placés à un quart de mille du rivage. L'intérieur du pays présente une chaîne de hautes montagnes, couvertes d'une neige qui vraisemblablement ne fond jamais. Les montagnes, aussi bien que les îles du Sound, produisent un

un grand nombre de pins, qui paraissent d'une taille médiocre. Le soir, nous dépassâmes la pointe nord de l'île, qui forme le côté ouest de *Chatam's-Sound*, au nord du passage de Brown. Cette île gît dans la direction du 20° nord-ouest. Elle a quinze milles de long sur cinq de large, de l'est à l'ouest. Je l'ai nommée ILE-DUNDAS, du nom du très-honorable Henry-Dundas.

Nous eûmes au nord de cette île, une vue très-distincte de l'océan dans l'ouest, à travers un canal spacieux, qui se montrait sans obstructions; et, au coucher du soleil, nous entrâmes dans le bras, à l'extrémité duquel nous devions trouver cette navigation intérieure très-étendue. Je donnai à la pointe sud-est d'entrée de ce bras, le nom de POINTE-MASKELYNE, du nom de l'astronome du roi. Elle gît par 54° 42′ ½ de latitude, et 229° 45′ de longitude.

L'étendue apparente de cette entrée ne répondait point à la description que l'on m'en avait faite. L'ouverture n'en a pas plus de deux milles et demi de largeur, et elle paraissait encore plus resserrée à quelque distance. Si c'est la branche dont les naturels parlèrent à M. Brown, ce qui est fort douteux, car quelques officiers comprirent qu'elle

se trouve plus loin dans l'ouest, ils la nomment *Ewen-Nass*. Le mot *ewen*, nous dit-on, signifie grand ou puissant, comme *ewen smoket*, un grand chef. Mais ni M. Brown, ni personne à bord de ses navires, ne connaissait la signification du mot *nass*.

A l'aide d'un bon vent, je remontai l'entrée. M. Whidbey me rejoignit sur ces entrefaites. Il avait suivi la rive continentale jusqu'à la *Pointe-Maskeline*; et comme cette rive devenait très-coupée, il avait terminé là, pour l'instant, ses reconnaissances.

A dix heures du soir, le *Prince-lee-Boo* ayant atteint la partie la plus étroite de l'entrée, nous annonça, par un signal, des sondes et un mouillage. A onze heures, nous y laissâmes tomber l'ancre par trente-cinq brasses, fond mou. Nous avions dépassé sur la rive de l'est deux ouvertures, outre celle qui se trouve immédiatement derrière la Pointe-Maskeline, et où M. Brown avait eu querelle avec les naturels.

Le lendemain matin (22), nous nous vîmes mouillés en travers de la partie nord-ouest d'une île placée près de la rive est. Personne de l'équipage du sloup n'avait pénétré si avant dans l'entrée. Ainsi donc ce navire ne pouvait plus nous guider; néanmoins ses

services ultérieurs nous eussent été d'une grande utilité.

Nous appareillâmes à sept heures du matin, et le *Prince-lee-Boo* alla rejoindre le *Butterwoth*. Notre mouillage était au 24° nord-est, à six milles de la pointe Maskelyne; et l'entrée avait à peine en cet endroit, une demi-lieue de largeur. Une petite ouverture de la rive ouest nous parut former des branches en différentes directions. Au nord de l'île, l'entrée, qui a une largeur de deux ou trois milles, court au 39° nord-est. Après une marche d'environ quatre milles dans cette direction, nous dépassâmes la pointe sud d'une ouverture de la rive est, de deux milles de largeur, et qui paraissait se partager en plusieurs bras. Mais la rive ouest semblait être sans coupures, depuis l'ouverture à l'opposite de notre mouillage jusque par le travers d'une ouverture sur la rive ouest, d'environ deux milles de largeur à son entrée, qui paraît divisée en deux ou trois branches, et prend la direction du 18° nord-ouest. La latitude observée était alors de 54° 58′, et la longitude, de 230° 3′. La branche de l'entrée sur laquelle nous marchions n'était pas de beaucoup plus large, et il ne paraissait pas qu'elle dût devenir plus étendue que celle que nous avions découverte à l'ouest.

Ainsi je fus dans l'incertitude de savoir quelle était la branche principale. Nous avions dépassé, sur la rive de l'est, quatre autres ouvertures, dont l'étendue n'avait pas été reconnue; et quoique j'eusse grande envie de suivre la branche nord-ouest, cependant je craignais qu'elle ne nous éloignât trop du continent, et, par conséquent, qu'elle ne nous causât un travail inutile et une grande perte de temps. Je fis donc continuer la route au nord-nord-est; et bientôt on découvrit une autre division de l'entrée, se prolongeant à l'est.

Je fis signal au Chatam qui nous précédait, de se porter sur cette ouverture ; je diminuai de voiles et un de mes canots alla sonder en avant. Bientôt nous reçûmes la visite de quelques naturels du pays, venus sur cinq ou six pirogues. Ils n'avaient que peu d'objets d'échange; et cependant ils semblaient desirer vivement que nous restassions dans leur voisinage. Nous cherchâmes à savoir où était l'*Ewen-Nass*; mais ils ne parurent pas connaître ces mots. Néanmoins après les leur avoir répétés plusieurs fois, et leur avoir montré du doigt différentes directions, quelques-uns d'entre eux prononcèrent ces mots et imitèrent nos mouvements. Ces indications firent

penser à quelques personnes de mon bord que les Indiens voulaient dire que l'Ewen-Nass était vers le haut du bras de l'entrée que nous remontions. Au reste, nous n'entendîmes absolument rien à leur langage; et l'aspect ni la direction de l'ouverture ne donnaient lieu de penser que ce fût un canal étendu communiquant à l'océan, au nord.

Le canot fut de retour à trois heures, et l'officier qui le commandait me fit un très-défavorable rapport sur le lieu qu'il était allé examiner. Ce n'était qu'une baie enfoncée, de très-petit fond, excepté dans la partie nord-est. Une si mauvaise position ne pouvant nous convenir, nous arrondîmes la pointe nord, et nous fîmes route vers le haut de l'entrée, qui, au-delà de la baie, est de la largeur d'environ une demi-lieue. Les deux rives sont presque en ligne directe et sans coupures. Une contre-marée retarda beaucoup notre marche. Cependant nous avançâmes jusqu'à onze heures du soir. L'entrée s'élargissait un peu, et la terre était moins élevée. On découvrit sur la rive de l'est, une petite anse, où nous jetâmes l'ancre par trente brasses.

Ce mouillage ne paraissant pas nous convenir, M. Whidbey alla, le lendemain matin, en chercher un meilleur. Les rives ad-

jacentes annonçaient qu'il en trouverait un; spécialement dans le nord, où la terre était modérément élevée et se montrait fort coupée. L'intérieur du pays présentait toujours de hautes montagnes stériles et couvertes de neige.

M. Whidbey revint dans l'après-midi. Il avait examiné deux ou trois anses. Celle qu'il avait choisie se trouvait sur la rive de l'est, à la distance d'un mille du mouillage où nous étions; et la veille au soir, nous l'avions dépassée dans l'obscurité. Nous nous y portâmes sans perdre de temps, et nous y ancrâmes par trente-une et trente-cinq brasses, fond de vase et de petites pierres.

En allant à terre, je rencontrai une petite pirogue que montaient trois naturels du pays, occupés à prendre des saumons, qu'ils trouvaient en quantité dans un très-beau courant d'eau douce, qui se jetait dans l'anse. Nous achetâmes quelques-uns de ces poissons avec des miroirs et d'autres bagatelles. Il étaient petits, d'une qualité inférieure, et n'avaient rien du bon goût des saumons d'Europe.

Les tentes, l'observatoire, les chronomètres furent envoyés à terre (Voy. pl. X.). M. Johnstone, sur le grand canot du Chatam, accompagné de M. Barrie, sur le petit canot

de la Découverte, alla, avec des vivres pour dix jours, reconnaître en détail la rive du continent, au nord de la pointe Maskelyne.

La description que M. Brown m'avoit faite de cette fameuse entrée, me fit prendre la détermination d'en reconnaître moi-même la partie principale. La yolle et la chaloupe de la Découverte furent munies de vivres pour quinze jours. Le lieutenant Swaine eut le commandement de la dernière de ces embarcations, et MM. Puget et Menziez m'accompagnèrent dans la première. Nous partîmes remplis de l'espoir que nous parviendrions à résoudre définitivement la réalité des découvertes attribuées à l'amiral de Fonte.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Grande excursion en canots. — L'un de nos détachements est attaqué par les naturels.

Nous partîmes, le 24 (juillet 1793), à cinq heures du matin. Nous prolongeâmes d'abord la rive de l'est, qui, depuis notre mouillage du 22 au soir, se dirige au 14° nord-est, l'espace de six milles. Nous dépassâmes à l'ouest une île de deux milles de longueur et d'un demi-mille de largeur, qui gît, à peu près dans la même direction, à environ trois quarts de mille de la rive de l'est. Après en avoir atteint l'extrémité nord, nous entrâmes dans un bras étroit, laissant à l'ouest une côte qui paraissait très-divisée par les eaux de la mer.

Nous remontâmes rapidement ce bras, qui prend un cours sinueux à l'est-nord-est, et aboutit à une basse lisière de terre, par 55° 26′ de latitude, et 230° 36′ de longitude.

Nous nous arrêtâmes pour dîner, un mille en

avant de cette lisière. Là, nous reçûmes la visite de sept naturels du pays, qui s'approchèrent sur une pirogue, avec beaucoup de circonspection. Quelques autres débarquèrent à peu de distance, et les premiers s'avancèrent vers nous, en paraissant douter de nos dispositions amicales. De légers présents dissipèrent leurs inquiétudes; et leurs camarades, instruits de cet accueil, nous abordèrent sans la moindre hésitation. Ils étaient armés de longues lances, d'arcs avec leurs traits, et d'une dague de fer, que chacun d'eux portait suspendue au poignet ou au cou. On me montra le chef de la troupe; et au moyen de signes qu'il comprit fort bien, je l'invitai à partager notre repas. On lui donna du pain, du poisson et ensuite un verre d'eau-de-vie. Il trouva le tout fort bon. Ces Indiens différaient peu de la généralité de ceux que nous avions rencontrés. Leur langue nous parut, à quelques égards, ressembler à celle des îles de la reine Charlotte. Ils en entendirent du moins quelques mots dont ils se servirent même pour nous engager à visiter leurs habitations, qu'ils nous indiquaient à l'extrémité intérieure du bras. Mais comme elles étaient hors de notre route, je me refusai à leurs invitations, et à l'aide du jusant, nous retour-

nâmes vers l'entrée. Ils nous accompagnaient, et bientôt ils furent joints par une pirogue de leur village. S'apercevant à la fin que nous ne nous occupions pas de trafic, ils se retirèrent.

A huit heures du soir, nous atteignîmes l'entrée du bras, et nous y passâmes la nuit. La terre des rives que nous venions de parcourir est basse, à parler comparativement; mais l'intérieur du pays s'élève brusquement, et une chaîne de hautes montagnes stériles et la plupart couvertes de neiges, termine l'horizon. Le sol près des rivages, est principalement composé d'une légère substance de mousse, produite par le détriment des arbres et des autres productions végétales; et il est placé sur un lit inégal de roche, base générale de cette contrée, ainsi que de toute la côte qui s'était offerte à nos regards, pendant cette saison.

Nous nous rembarquâmes, le lendemain (25) à quatre heures du matin. Nous nous dirigeâmes vers la branche qui paraît être le bras principal de l'entrée, et nous traversâmes un passage étroit, occasionné par une île d'environ une lieue de longueur sur trois quarts de mille de largeur, et située à mi-canal. Depuis la pointe ouest du bras que nous

venions de quitter, celui que nous suivions se prolonge au 20° nord-ouest, presque en ligne directe, l'espace de dix milles, où comme à l'ordinaire, il aboutit à une terre basse et marécageuse, par 55° 32′ de latitude, et 230° 16′ de longitude. L'attente de découvrir cette navigation intérieure très-étendue, dont on nous avait parlé sous le nom d'*Ewen-Nass*, se trouvait un peu frustrée. L'après-midi, cependant, nous prolongeâmes la rive ouest. Elle est sans coupures, et remplie de petites baies et d'anses. Nous passâmes la nuit dans l'anse la plus au sud-ouest qui est la plus enfoncée, et nous plaçâmes nos tentes parmi des pins, sur un terrain élevé de plus de vingt pieds au dessus de la surface de l'eau, à l'instant où nous débarquâmes. Nous pensions y être hors de l'atteinte du flot; cependant, à deux heures du matin (le 26), il pénétra dans notre petit camp, et nous fûmes contraints de nous réfugier dans nos embarcations. Au point du jour, nous suivîmes la rive ouest de l'entrée, vers notre mouillage, où nous arrivâmes à midi.

Je ne doutai nullement que cette même rive ne fît partie du continent, et que la branche, se dirigeant au nord-nord-ouest, et

que nous avions dépassée l'après-midi du 22 ; ne courût au loin. Voulant y poursuivre mes recherches, les canots prirent un supplément de provisions. Après avoir dîné à bord, nous continuâmes notre examen le long de la rive ouest de l'entrée, et nous passâmes la nuit dans une petite anse, éloignée d'environ douze milles du mouillage de nos vaisseaux. Le lendemain matin, 27, à l'aide d'un rapide jusant, nous atteignîmes bientôt la pointe ouest de l'entrée dans la branche nord-nord-ouest. Je l'ai nommée POINTE-RAMSDEN, du nom de M. Ramsden, l'opticien. Elle est située par 54° 59′ de latitude, et 230° 2′ ½ de longitude. Nous fîmes route ensuite au nord-ouest, l'espace de trois milles, jusqu'à une pointe basse sur la rive de babord. Là, le bras communique à un autre bras, qui prend la direction du sud-ouest et du nord-nord est, et qui, en général, a une demi-lieue de largeur. Nous suivîmes cette dernière direction, et je fis gouverner sur la rive de l'est, qui, depuis la pointe Ramsden, se prolonge d'abord au 21° nord-ouest, l'espace de six milles, et court ensuite au nord-nord-est.

Pendant que nous faisions route, nous fûmes abordés par quinze naturels du pays,

montés sur deux pirogues. On avait précédemment aperçu de la fumée sur la rive de l'est, mais on n'y avait remarqué aucun indice d'habitation. Les Indiens s'approchèrent sans hésiter. Leur visage portait l'empreinte d'une férocité sauvage, telle que nous n'avions jamais rien vu de pareil dans les différentes tribus qui s'étaient offertes à nos regards. Les individus de celles-ci étaient peints de diverses sortes ; mais les derniers étaient bariolés de rouge, de blanc et de noir, disposés de manière à rendre leur laideur naturelle plus hideuse et plus épouvantable encore. Cette mode répond parfaitement à leur caractère, et au maintien farouche qu'ils ont grand soin de prendre. La plupart repoussèrent nos présents avec dédain, et ceux qui voulurent bien les accepter, les reçurent d'un air superbe et avec une froide indifférence. Dans cette troupe, il se trouvait une femme, défigurée par un de ces ornements de lèvres que j'ai décrit, ce qui augmentait son air querelleur et revêche. Je lui présentai un miroir et quelques objets de parure, mais elle les rejeta également avec mépris. Le chef de la troupe arrangeait autour de lui six ou huit lances, les pointes tournées vers l'avant de la pirogue. Après avoir aussi placé

à sa portée son arc et ses flèches, il endossa son habit de guerre et tira sa dague. Quelques-uns de ceux qui étaient dans l'autre embarcation firent les mêmes préparatifs, probablement dans l'intention de nous prouver qu'ils étaient sur leurs gardes.

Nous étions alors fort en avant de la chaloupe; et il nous fallut l'attendre, car il était nécessaire de débarquer pour mesurer des angles sur la pointe depuis laquelle le continent prend la direction du nord-nord-est. Pendant l'intervalle, nous fîmes vainement tous nos efforts pour gagner la confiance des Indiens; aucun d'eux ne voulut accepter de nouveaux présents. Cependant ceux qui en avaient reçu quelques-uns nous faisaient signe de nous rendre à leurs habitations, que nous avions déja dépassées. Fréquemment ils employaient ces mots : *Winny watter*, qui signifient s'arrêter et trafiquer, et, en même temps, ils déployaient de très-médiocres peaux de loutres de mer. Me rappelant l'avidité avec laquelle tous les habitants de ces régions se livrent au commerce, je pensai que leur incivilité provenait de ce que nous ne montrions pas d'empressement sur cet objet; et j'espérai qu'en faisant des échanges avec eux, nous pourrions nous concilier leur amitié.

Mais ni le drap, ni le fer, ni le cuivre, ni rien enfin de ce que nous avions, ne leur parut suffire en quantité, ou en qualité, pour payer leurs fourrures, les plus mauvaises, sans exception, que j'eusse vues sur cette côte. Dès que la chaloupe nous eut rejoints, nous marchâmes vers la rive. Les Indiens parurent alors plus satisfaits; et, à notre débarquement, ils nous proposèrent de nouveau d'acheter leurs pelleteries, mais nous n'étions pas assez riches pour les payer. Leur conduite fut plus honnête sur le rivage, et nous nous séparâmes, en apparence, un peu plus amis. Ils demeurèrent sur la pointe, et nous remontâmes le bras. Cependant ils ne tardèrent pas à nous suivre, en agitant leurs peaux; et, ce qui nous parut assez extraordinaire, ils nous les vendirent alors, ainsi que d'autres objets de commerce, pour les mêmes marchandises qu'ils avaient auparavant rejetées avec tant de mépris. A l'instant où nous leur présentâmes du drap bleu pour leurs fourrures, ils entonnèrent une chanson, qu'ils ne discontinuèrent qu'à leur arrivée près de nous. Leurs armes et leur habit de guerre furent mis de côté; et, après s'être défait de tout ce qu'ils avaient à vendre, ils commencèrent à montrer quelque disposition au vol. Je leur

en témoiguai mon mécontentement, et leur fis signe de se retirer. En conséquence, ils partirent, mais avec répugnance.

Ils ne différaient de la généralité des habitants de la côte nord d'Amérique que par la férocité de leur aspect. Leur lances, de seize pieds de long, avaient une pointe de fer, quelquefois, barbelée, et dont la forme, quoique simple, variait beaucoup. Leurs arcs étaient bien faits. Leurs traits, qu'ils avaient en grand nombre, m'ont paru grossiers, et étaient garnis d'une pointe de fer ou d'os. Chacun d'eux avait suspendue à son cou, dans une gaine de cuir, une dague, aussi de fer, et destinée, selon toute apparence, pour les combats corps à corps. Leur habit de guerre est composé des plus fortes peaux qu'ils peuvent se procurer, et placées l'une sur l'autre, au nombre de deux, de trois et même plus. Il y a dans le centre un trou suffisant pour y passer la tête et le bras gauche. Il se porte sur l'épaule droite et au dessous de ce même bras. Le côté gauche est cousu dans toute sa longueur ; mais le droit demeure ouvert. Cependant le corps est assez bien garanti, et les deux bras peuvent agir librement. Pour mieux défendre la poitrine, on la garnit, quelquefois, par-dessous, de minces lattes de bois. Le tout semble imaginé,

imaginé pour diminuer, je crois, autant qu'il est possible, l'effet des armes du pays.

Nous continuâmes à faire route au nord-nord-est. Les rivages se montraient sans coupures, et à huit heures du soir nous arrivâmes en travers d'une pointe de la rive ouest, située par 55° 16′ de latitude et 230° 8′ de longitude. Nous passâmes la nuit aux environs. De cette pointe le bras prend la direction du 15° nord-ouest, et la largeur en est toujours à peu près la même. Une petite île gît presque à mi-canal.

Nous nous remîmes en route, le 28, de grand matin. A midi, notre latitude observée sur la rive de l'est, était de 55° 25′, et la longitude de 230° 5′. De ce point, la branche prend une direction plus nord, puis elle court un peu à l'est du nord, où, dans la matinée du 29, nous trouvâmes qu'elle aboutit à un terrain bas et marécageux, par 55° 45 de latitude, et 230° 6′ de longitude. Les rivages de l'entrée, laquelle, en général, n'a guère qu'un mille de largeur, sont presque en ligne directe, et principalement composés de hautes falaises de roche, couvertes de pins jusqu'à une considérable hauteur. Mais l'intérieur du pays n'offre qu'une masse compacte de hautes montagnes, stériles et couvertes de

neige. Nous avons trouvé, le long de cette branche, une grande quantité de saumons. Les phoques et les loutres de mer s'y montraient aussi très-nombreux, même dans les parties où l'eau était presque douce, ce qui a lieu à plus de vingt milles au dessous de l'extrémité intérieure.

Nous redescendîmes, regrettant d'avoir perdu tant de temps pour si peu de chose. A midi, j'observai 55° 42′ de latitude. Arrivés assez tard, dans la soirée du 30, près de l'entrée de cette branche, nous y passâmes la nuit, sur la rive ouest, dans une petite anse, derrière une île éloignée d'une demi-lieue.

Le 31, un brouillard épais ne nous permit de nous remettre en route qu'à huit heures du matin. Nous prolongeâmes la rive ouest vers le sud-sud-ouest, dans la branche que nous avions vue dans la matinée du 27. Les deux rives étaient en ligne directe, sans coupures, d'une hauteur modérée, et, en général, éloignées d'un mille l'une de l'autre. Notre latitude observée sur la rive ouest, à midi, était de 54° 55′$\frac{1}{2}$, et notre latitude de 229° 47′. L'entrée suivait toujours la même direction. A peu près à une demi-lieue au sud de cette station, nous pénétrâmes dans une petite ouverture de la rive de l'ouest, d'un

peu plus d'une encablure de largeur, et qui se prolonge au nord. La yolle la remontait fort lentement, lorsque la chaloupe qui était en avant, nous rejoignit après en avoir atteint l'extrémité. M. Swaine me dit que cette ouverture se termine à une lieue de son entrée, et que la largeur en est d'un quart de lieue à une demi-lieue.

Nous nous arrêtâmes pour dîner, et nous fûmes visités, par une pirogue, montée par cinq naturels, qui ne s'approchèrent qu'avec un peu d'hésitation, mais qui parurent recevoir, avec beaucoup de plaisir, quelques présents que nous leur fîmes. Ils nous pressèrent vivement de retourner à l'extrémité de ce petit bras, où vraisemblablement résidait leur chef, qui, à ce qu'ils nous firent entendre, avait beaucoup de fourrures à échanger. Son habitation n'étant pas sur notre route, je me refusai à leur invitation, et ils en parurent blessés; cependant ils se retirèrent de très-bonne humeur.

Après le dîner, nous essayâmes de rentrer dans le bras de mer qu'avaient suivi les vaisseaux; mais lorsque nous approchâmes de l'entrée, la rapidité du flot nous empêcha d'avancer, jusqu'au temps de la mer haute, à peu près à six heures du soir. Près de la

place où nous avions dîné, on avait coupé plusieurs petits arbres, avec une hache, instrument dont ne se servent point encore les naturels de ce pays. En pareille occasion, ils préfèrent employer un ciseau quelconque. Il paraissait que l'on avait abattu ces arbres pour procurer un libre cours à un ruisseau voisin, et nous pensâmes que c'était l'ouvrage de quelques navigateurs d'un pays civilisé.

Ayant atteint de nouveau le bras qui conduit au sud-sud-ouest, nous suivîmes cette direction, et nous dépassâmes deux îlots de roche, éloignés d'un mille au sud du petit bras, mentionné en dernier lieu. La largeur du canal principal n'étant plus que d'un demi-mille, et d'ailleurs ayant contre nous une forte brise du sud, nous ne fîmes que trois milles avant de débarquer pour passer la nuit. L'élévation des rivages diminuait graduellement, et leur surface, très-inégale, était entièrement couverte de pins.

A peine fûmes-nous à terre, que les naturels qui étaient venus nous voir pendant que nous dînions, arrivèrent, accompagnés d'une grande pirogue, où se trouvait le chef de leur troupe.

Je leur fis signe de débarquer à quelque distance de nos canots, et ils y consentirent

de bonne grace. J'offris à leur chef de légers présents, en retour desquels il me donna deux ou trois queues de loutres de mer. Je leur promis de faire quelqu'échange avec eux le lendemain matin, et ils se retirèrent dans une petite anse, éloignée d'un demi-mille ; mais une heure après, on vit une de leurs pirogues qui pagayait de notre côté. Un coup de pistolet, tiré en l'air, produisit le bon effet de leur montrer que nous étions sur nos gardes, et de les empêcher de nous troubler de nouveau.

A la pointe du jour (le premier août), ils furent près de nous, ainsi qu'une autre pirogue. Ils mirent en vente des peaux de loutres de mer, et un grand ours noir, qui paraissait avoir été tué d'un coup de lance, dans le cours de la nuit précédente. Ils refusèrent tout ce que nous leur présentâmes, et ne voulaient avoir que des armes et des munitions. Cependant ils nous suivirent l'espace de deux milles, en nous invitant à *winny watter.* Voyant à la fin qu'on ne leur proposait que ce qu'ils avaient refusé, ils se retirèrent en s'écriant : *Pousy* et *Peshack*, de manière à nous faire comprendre que c'étaient des termes de mécontentement.

En y comprenant une femme qui portait

l'ornement de lèvre, leur troupe consistait en seize ou dix-huit personnes, qui, sans avoir une physionomie aussi féroce que celle des Indiens que nous avions rencontrés le 27, leur ressemblaient infiniment. Cette femme (1) dirigeait la pirogue. Elle nous parut excessivement méchante, et revêtue de beaucoup d'autorité. Elle se mêlait de tout, et exigeait la plus prompte obéissance à ses ordres, qu'elle donnait d'un ton très-dur.

A partir de l'endroit où nous avions passé la nuit, le canal prend la direction du 42° sud-ouest, l'espace d'un mille et demi jusqu'à 54° 48′ de latitude, et 229° 39′ ½ de longitude. De ce point, la rive du continent court au 25° nord-ouest, pendant une lieue, à travers un canal, qui n'a pas un quart de mille de largeur, et dans lequel il y a des îlots de roche et des rochers. Nous le suivîmes, et nous dépassâmes le canal sud-ouest qui avait acquis une largeur d'un demi-mille, et dont les rivages, très-coupés, semblaient offrir plusieurs passages à la mer. A l'extrémité nord du canal étroit, nous en trouvâmes un plus large, qui se dirige au 35° nord-

(1) Celle que nous vîmes le 27, conduisait aussi la sienne.

est, et au 35° sud-ouest. Le premier attira d'abord notre attention, et nous trouvâmes qu'il se termine à 54° 55′ ½ de latitude, et 229° 40′ de longitude, par des rivages qui, quoique escarpés et de roche, forment cependant plusieurs petites baies et des anses, remplies de rochers et d'îlots de roche. Nous y remarquâmes une quantité si immense de loutres de mer, que jamais nous n'en avions vues autant. Il s'y trouvait aussi quelques veaux marins. Après avoir dîné, nous continuâmes l'examen du continent, dans le sud-ouest. Le soir, nous étions à l'extrémité de cette direction, par 54° 48′ ½ de latitude, et 229° 31 ½ de longitude. De ce point, le canal se prolonge au sud-sud-est, et il rencontre celui que nous avions quitté le matin. Il en résultait que la terre qui forme la rive ouest du canal étroit, et celle qui se présentait devant nous à l'est, est une île d'environ dix milles de circonférence. Les rives qui étaient presque en ligne directe et sans coupures, depuis que nous avions quitté le bras de roche mentionné ci-dessus, se trouvaient de nouveau dentelées par des baies et des anses, que bordaient plusieurs îlots de roche et des rochers.

Je m'étais arrêté pour mesurer les angles

nécessaires, et la chaloupe qui continuait la reconnaissance de cette région hachée précédait la yolle. Après avoir arrondi une pointe aiguë, je la vis s'efforcer de dépasser une effrayante chute d'eau. La nuit s'approchait. C'était le temps de la haute mer; et, m'apercevant que l'embarcation avançait toujours, je la hélai, et lui fis signe de revenir. M. Swaine m'ayant joint, me dit qu'il avait à peine eu la force et le temps de se tirer d'une très-périlleuse position. La direction de la chute était sur une ligne contraire à celle qu'il avait supposée. Les eaux se précipitant avec une extrême impétuosité, par une étroite passe de roche, tombaient dans un bassin, dont la surface paraissait de beaucoup au dessous du niveau du canal sur lequel nous naviguions. Nous passâmes la nuit à un mille de la pointe, dont je viens de parler.

Le 2, au matin, nous nous remîmes en route de bonne heure, et nous traversâmes un labyrinthe d'îlots et de rochers, placés près de la rive du continent. Elle prenait alors un cours sinueux au sud-ouest et à l'ouest. Le côté sud-est du canal se présentait fort coupé, et nous y remarquâmes un passage, conduisant au sud-sud-est vers l'océan. Nous le dépassâmes, dans l'espoir de trouver

une communication plus au nord et plus dans l'ouest; et nous ne nous trompions pas; car nous reconnûmes bientôt que le canal que nous suivions, communiquait aussi à la mer, et qu'il faisait une ou plusieurs îles de la terre que nous avions au sud. Depuis la pointe nord-ouest de cette terre, pointe située par 54° 45′ ½ de latitude, et 229° 28′ de longitude, nous voyons indubitablement l'océan Pacifique, entre le 88° nord-ouest et le 81° sud-ouest. Par le travers de la pointe, à peu de distance de la terre principale, se trouvait une île, dont nous étions éloignés d'un demi-mille. Le rivage opposé ou continental, était au nord-est, pas tout-à-fait à un mille de distance. Entre le rivage et la terre la plus à l'ouest qui fût en vue, les rives paraissaient très-découpées, et plusieurs îlots de roche et des brisans se montraient presque en toutes directions. Nous fîmes route au 26° nord-ouest, entre ces écueils. A la distance d'environ deux milles, nous dépassâmes un grand village abandonné, construit sur la pointe nord d'une petite anse, et qui peut être aussi considérée comme la pointe sud-est d'entrée d'un bras étroit, qui d'abord prend une direction presque nord. Une demi-lieue au nord de cette pointe, la rive de l'est forme trois

petites baies ou anses, au-devant desquelles gissent quatre ou cinq îlots. Sur la pointe qui sépare les deux anses les plus au sud, j'observai 54° 49′ de latitude, et 229° 29′ de longitude. L'entrée, de là, se dirige à peu près au 8° nord-ouest; les rives sont presque en ligne directe et sans coupures, et, en général, séparées par un intervalle d'un demi-mille. Le terrain des environs est d'une élévation modérée; et, comme il a cette surface inégale, que l'on trouve généralement dans les régions insulaires sur la côte de l'océan, nous avions lieu de croire que la rive de l'ouest formait une île, ce qui nous eût permis de suivre la limite du continent, fort au loin dans le nord. A six heures du soir, notre espérance s'évanouit, et nous arrivâmes à l'extrémité intérieure du bras, par 54° 56′ de latitude, et 229° 28′ de longitude, où il aboutit à un petit courant d'eau douce, qui sort d'un terrain bas et marécageux. Au-devant gissent plusieurs îlots de roche et des rochers.

Nous vîmes sur le terrain bas, qui forme l'extrémité supérieure de ce bras, quelques animaux qui ressemblent à des loups; mais les bas-fonds nous empêchèrent d'en approcher assez près pour les tirer avec quelque espoir de succès. Nous redescendîmes le long

de la rive ouest, et nous débarquâmes, pour passer la nuit, à peu près à une lieue au nord-nord-ouest de notre station de midi. Il tomba beaucoup de pluie pendant la nuit. Le lendemain matin, le temps était brumeux et sombre, et néanmoins nous nous mîmes de bonne heure en route. Nous suivîmes la rive du continent, que nous trouvâmes dentelée par de petites baies, et bordée par une quantité innombrable de rochers. Nous laissâmes dans le sud un groupe de rochers et d'îles, qui se prolongeait à peu près dans la direction du sud-ouest et du nord-est, l'espace d'une demi-lieue. Le plus extérieur gît presque au sud-est, à deux milles et demi de la pointe que nous avions vue la veille au matin, et que j'ai dit être la pointe nord du passage qui conduit à l'océan. Nous arrivâmes par le travers de cette pointe, à midi; mais un temps brumeux, une grosse pluie et une forte brise du sud-ouest nous contraignirent de nous retirer dans le premier lieu de sureté que nous pûmes atteindre. Nous entrâmes derrière cette pointe (que, du nom du très-honorable Charles James Fox, j'ai nommée POINTE-FOX, et qui est située par 54° 45′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 229° 22′ de longitude), dans une anse très-mal abritée, où nous demeurâmes quelques

heures, quoique nous y fussions dans une très-désagréable position. Après midi, le temps étant moins mauvais, nous essayâmes de prolonger de nouveau la côte extérieure, qui se dirige alors presque à l'ouest; mais à peine étions-nous au-delà des rochers qui embarrassent le rivage, que le vent du sud augmenta avec une très-grande force, et fut accompagné d'un brouillard très-épais. Il nous fallut chercher encore un lieu de sureté, que nous eûmes le bonheur de trouver à une demi-lieue du Cap-Fox, dans une petite anse, très-commode et bien fermée. Une pluie très-pesante tomba durant toute la nuit, et un grand frais du sud-est poussa tellement les flots sur le rivage, qu'ils envahirent notre petit camp.

Le lendemain, à huit heures du matin, le vent nous étant favorable, nous nous remîmes en route, quoiqu'il plût toujours. Nous continuâmes à reconnaître la côte, qui, depuis l'anse, s'arrondit au nord-ouest-quart-d'ouest, l'espace de quatre milles, puis court au 15° nord-ouest, sept milles plus loin, jusqu'à une pointe fort avancée, à laquelle je donnai le nom de FOGGY-POINT (*Pointe-Brumeuse*), et qui gît par 54° 54′ ½ de latitude, et 229° 11′ de longitude.

Le temps était toujours défavorable à nos recherches, et nous permettait seulement de distinguer, de pointe en pointe, les rivages de roche que nous prolongions. Le débarquement était aussi dangereux que difficile. Il ne pouvait se faire que dans les crevasses des rochers, près des lieux où il fallait absolument descendre pour reconnaître la direction positive de la côte. On ne la voyait point à la distance de cinquante verges, lorsque nous atteignîmes *Foggy-Point*, où nous dînâmes. Durant toute la matinée, nous n'avions point aperçu l'océan.

Après dîner, la brume s'étant éclaircie, nous eûmes une vue passable de notre position. Nous étions sur la pointe sud d'une baie, dans laquelle il y avait beaucoup de petites îles et de rochers. La rive opposée de l'ouverture dans laquelle nous avions fait route, présentait un peu confusément à l'ouest et au nord-ouest, un pays d'une élévation modérée, couvert d'arbres, et qui paraissait très-coupé par les eaux. Nous prolongeâmes le continent en suivant les rivages de la baie, et nous perdîmes encore notre temps à reconnaître à l'angle nord, une étroite ouverture vers le nord-est, et d'environ deux milles d'étendue. Nous traversâmes ensuite un labyrinthe de rochers et

de bas-fonds, jusqu'à la plus considérable et la plus nord-ouest des îles situées au 20° nord-ouest, à peu près à une lieue de *Foggy-Point*, et sur laquelle nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, nous prolongeâmes la rive continentale. Depuis l'étroite ouverture nord-est, elle court d'abord au nord-ouest, l'espace de deux milles et demi, puis au nord-quart-d'est, sur la même étendue, jusqu'à une pointe située par 55° 1′ de latitude, et 229° 8′ ½ de longitude, et qui forme la pointe sud-est d'une entrée (dont la pointe opposée est à un quart de mille au 25° nord-ouest), qui paraît se prolonger assez loin au nord-est; mais des îlots et des rochers en rendent presque inaccessibles l'ouverture et les rivages nord et sud. Il fallait néanmoins pénétrer dans ces sortes de branches, la ligne continentale ne pouvant être fixée que par une reconnaissance exacte des bras, des entrées, des criques ou recoins de l'océan.

Après le déjeûner, nous prolongeâmes la rive du continent. Elle prend d'abord la direction du 50° nord-est, jusqu'à une pointe située à peu près à sept milles de l'entrée; et, dans cet intervalle, j'observai sur la rive nord-ouest 55° 4′ ½ de latitude. Depuis cette pointe, les rivages sont moins élevés, particulière-

ment sur la rive de tribord, qui se dirige au sud-sud-est, et prend une largeur de deux milles. Après avoir fait quatre milles sur cette ligne, nous vîmes, dans la première direction, une petite branche d'environ un demi-mille de largeur, à l'entrée de laquelle gît une petite île. Environ deux milles plus loin, elle aboutit à une terre basse et marécageuse, qui ne se trouve pas à plus de quatre milles, dans le nord-nord-ouest de l'extrémité intérieure du bras, que nous avions quitté le 2 au soir. La terre principale que nous avions prolongée depuis, fait de la sorte une peninsule de quinze lieues de tour, et dont l'isthme est très-étroit.

Depuis l'entrée de cette petite branche, la rive de tribord se dirige au 60° nord-est, l'espace d'une lieue, jusqu'à une autre branche de la même étendue, et qui prend la même direction. L'espace intermédiaire offre, à mi-chenal, une petite île arrondie, puis une autre à l'entrée du petit bras, et enfin une troisième, à peu de distance en dedans. Quand on a dépassé la seconde branche, l'entrée n'a plus que trois quarts de mille, et court au 50° nord-est, l'espace de deux milles, jusqu'à une troisième petite branche, où nous passâmes la nuit. Le lendemain matin, nous

trouvâmes qu'elle s'étend au 73° nord-est, l'espace de deux milles. Là, elle aboutit à un terrain bas; mais ses rives de roche sont si escarpées, que nous eûmes peine à trouver un espace suffisant pour faire du feu et cuire nos provisions. Nous continuâmes à remonter la branche principale de l'entrée, laquelle a près de trois quarts de mille de largeur, prend à peu près la direction du 25° nord-est, l'espace de quatre lieues et demie, où elle se termine par 55° 17′ de latitude, et 229° 36′ $\frac{1}{2}$ de longitude.

Les rives de ce canal sont presque en ligne directe, fermes et sans coupures, composées de hautes falaises de roche à pic, et couvertes de bois, au moins jusqu'au point de hauteur qu'un ciel épais et qu'un temps pluvieux nous ont permis d'apercevoir. Deux faibles ruisseaux coulaient sur une petite bordure de terre basse, qui se trouve à l'extrémité intérieure du canal. Nous dépassâmes sur la rive de babord, à peu près à huit milles de l'entrée, deux ouvertures peu considérables. La plus à l'est, qui est la plus large, ne se prolonge pas à plus de deux milles au nord. Elle finit à 55° 9′ de latitude, et 229° 19′ de longitude. L'autre, qui n'a pas plus d'un mille de longueur dans une direction parallèle, se termine

mine au sud-ouest-quart-sud, à peu près à un mille de l'extrémité intérieure de la première.

Le 7, à deux heures après midi, nous avions atteint un îlot, situé au 70° nord-est, à un mille trois quarts de la pointe où nous avions déjeûné. Nous y dînâmes.

L'atmosphère s'étant éclaircie, nous vîmes distinctement la région dont nous étions environnés, et nous nous trouvâmes dans une branche spacieuse de l'océan, laquelle court en deux ou trois différentes directions.

Depuis notre départ du Cap-Fox, nous nous croyons dans l'entrée sud du *Canal-de-Revilla-Gigedo*, figuré sur la carte de Don Caamano. Quoique cette carte ne donnât qu'une faible idée des rivages que nous prolongions, elle offrait cependant assez de ressemblance pour ne nous laisser aucun doute. Il paraissait que l'ouverture qui nous avait occupés les deux jours précédents, était nommée *Bocas de Quadra*. La pointe sud de son entrée est néanmoins placée sur l'esquisse, par 55° 11', c'est-à-dire 10' plus au nord que ne l'indiquent nos observations.

Une ouverture très-étendue, qui divise la terre de l'ouest, entre le 60° nord-ouest et le 46° nord-ouest, est évidemment une prolongation du *Canal-de-Revilla-Gigedo*, et

l'*Ile-de-Gravina* en forme le côté sud. La largeur de ce canal, à *Foggy-Point*, est d'environ quatre milles, et de moins d'une lieue en travers de cette île, quoique sur la carte espagnole on lui en donne une de huit ou neuf milles, depuis l'entrée jusqu'à cette station. Nous étions trop éloignés de l'intérieur du Canal-de-Gigedo, pour déterminer la position de ses pointes. J'en excepte cependant celle qui gît au 46° ½ nord-ouest, à cinq milles de l'Ile-de-Gravina. Cette pointe est très-apparente, et forme la partie ouest d'une branche très-étendue, qui paraît courir au nord, le long des rivages du continent. Je lui donnai le nom de POINTE-ALAVA, en l'honneur du gouverneur espagnol de Noutka.

La côte qui se présentait dans l'ouest, particulièrement au sud du Canal-de-Revilla-Gigedo, paraissait très-coupée. Dans la plupart des directions, les rivages étaient bas, ou d'une hauteur modérée. Mais l'intérieur du pays était composé de montagnes couvertes de neige, non-seulement dans la partie de l'est, mais au nord et à l'ouest.

L'îlot sur lequel nous dînâmes n'offre partout qu'une carrière d'ardoise. Nous n'y vîmes aucune autre pierre, pas même parmi les arbres. Nous avions fréquemment trouvé de

l'ardoise, formant une espèce de grève, ou en couches minces entre les rochers; mais jusqu'alors nous n'en avions jamais rencontré une masse si prodigieuse. En quittant cet îlot, que j'ai nommé Slate-Island (*Ilot-d'Ardoise*), nous laissâmes le Canal-de-Revilla-Gigedo dans l'ouest, et nous prolongeâmes la rive du continent jusqu'à une pointe, qui gît à quatre milles, au 10° nord-ouest de *Slate-Island*, et que du nom de l'un des officiers de la Découverte, j'ai nommée Pointe-Sykes. La rive du continent qui est un peu dentelée, et près de laquelle il y a des îlots et des rochers, se dirige presque au 37° nord-est, jusqu'à une pointe que, du nom du capitaine Nelson, de la marine, j'ai nommée Pointe-Nelson. Elle gît par 55° 15′ de latitude, et 229° 17′ $\frac{1}{2}$ de longitude. Nous l'atteignîmes le lendemain matin (le 8). L'entrée que nous venions de remonter a de deux à quatre milles de largeur. Depuis la Pointe-Nelson, elle paraît se diviser en trois branches. L'une conduit au nord-ouest, la seconde au nord; et, dans le centre de celle-ci, à quatre ou cinq lieues de distance, il y a, au 7° nord-ouest, un rocher détaché des rivages, lequel ressemble infiniment à un vaisseau sous voiles. La troisième se dirige à l'est.

Elle attira d'abord notre attention. La largeur en est d'environ trois quarts de mille. Elle s'étend irrégulièrement au 80° nord-est, l'espace de deux lieues, et ensuite au nord-est, quatre milles plus loin, où elle se termine comme à l'ordinaire, et par 55° 18′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 229° 29′ $\frac{1}{2}$ de longitude. La rive est offre une anse ou une baie, qui, dans la direction de l'est-sud-est, s'approche à deux milles de la partie nord de *Bocas-de-Quadra.*

Le pays dont nous étions entourés, consiste en une masse grossière de montagnes de roche, escarpées, stériles, et même dénuées de sol, dont les sommets se trouvent perpétuellement couverts de neige. A l'exception de l'extrémité intérieure du bras, où le terrain est bas, ces montagnes s'élèvent, presque à pans coupés, au bord de l'eau, et ne produisent que quelques arbres nains.

Non loin de l'endroit où nous dînâmes, et près des ruines de quelques huttes temporaires des naturels du pays, nous trouvâmes une caisse, d'environ trois pieds carrés, et d'un pied et demi de profondeur, contenant les restes d'un squelétte humain qui, d'après la position confuse des ossements, paraissait avoir été mis en pièces, ou n'avoir été introduit que de force, dans un si petit espace.

Nous avions vu, durant nos excursions en canot, depuis le printemps, deux ou trois autres bières; mais nous en avions rencontré si peu de pareilles à celles dont il s'agit ici, que je supposai que cette manière de disposer des corps n'a lieu qu'à l'égard de certaines personnes.

Le soir, nous atteignîmes de nouveau la principale entrée, où, sur une pointe que je nommai POINTE-TROLLOP, et qui est située au 20° nord-ouest, à une lieue et demie de la Pointe-Nelson, nous passâmes la nuit.

Le lendemain, nous la quittâmes encore, après avoir prolongé, sur un espace d'environ un mille, la rive du continent, et nous pénétrâmes dans un étroit canal qui, en quelques endroits, n'est navigable que pour des canots ou des pirogues. Il se prolonge au 7° nord-ouest, avec peu de déviation, l'espace de 7 milles, puis il communique de nouveau à la branche dont je viens de parler, et fait de la rive ouest deux îles étroites et alongées. La plus méridionale a environ une demi-lieue de longueur. Une petite île ronde gît en travers de la pointe nord-ouest de la plus septentrionale, d'où nous revîmes le remarquable rocher, qui ressemble à un vaisseau sous

voiles. D'après sa position et son élévation, j'avais l'espoir, si l'on pouvait y monter, de bien voir l'entrée. Nous l'atteignîmes à sept heures du soir, et nous trouvâmes que la principale ouverture (dont les rives se montrent sans coupures, l'espace de quatre à cinq lieues, à l'exception d'une autre ouverture, qui paraît au 37° nord-est, une lieue en avant) prend une direction presque nord, et conserve une largeur de deux ou trois milles. Nous déjeûnâmes au pied de ce singulier rocher, que, d'après sa ressemblance à celui sur lequel est placé le phare de Plymouth, j'ai nommé NEW-EDDYSTONE. (Voy. pl. XI). Là, trois petites pirogues arrivèrent. Elles contenaient chacune quatre naturels du pays, qui étaient sans armes et de très-bonne humeur. Ils acceptèrent les présents que nous leur offrîmes, et nous firent entendre, par signes, qu'ils n'avaient rien à nous donner en retour; mais ils nous invitèrent, de la manière la plus pressante, à nous rendre à leurs habitations, où nous trouverions des peaux de poissons, et beaucoup de choses à échanger contre nos articles de commerce, parmi lesquels ils parurent donner la préférence au drap bleu. Leur résidence était à la

rive de l'est ; mais comme elle se trouvait derrière nous, et que nous n'avions pas de temps à perdre, je me refusai à leurs civilités.

La circonférence du rocher de *New-Eddystone*, à sa base, est d'environ cinquante verges. Posé perpendiculairement sur un terrain d'un beau sable foncé, il est absolument isolé, et se trouve éloigné de deux milles de la rive de l'est, et d'un mille de la rive de l'ouest. Il gît par 55° 29′ de latitude, et 229° 15′ de longitude. La surface en est inégale. Le diamètre, en décroît régulièrement, et ne conserve plus qu'un petit nombre de pieds au sommet, qui est presque plat, et qui, dans chaque direction, nous a semblé sur une ligne perpendiculaire au centre de la base. D'après une mesure approximative, ce rocher a plus de deux cent-cinquante pieds de hauteur. De petits pins et divers arbrisseaux croissent jusqu'à la pointe, entre les fentes et les sillons de ses flancs. A la distance d'environ deux cents verges dans le nord, s'étend un banc de rochers, qu'on n'aperçoit qu'à la mer basse.

Les naturels nous accompagnèrent quelque temps ; mais voyant que nous ne faisions pas route vers leurs habitations, ils se retirèrent, après nous avoir fait entendre par signes qu'à

la nuit nous trouverions l'entrée fermée partout, et après nous avoir priés de leur faire visite à notre retour.

Nous parvînmes bientôt à la pointe qui paraissait former une ouverture sur la rive de l'est, et nous trouvâmes nos conjectures bien fondées. C'est la pointe sud d'une branche, d'environ trois quarts de mille de largeur, laquelle s'étend irrégulièrement au 55° nord-est, l'espace de deux lieues, avec une anse sur la rive sud, et deux autres à l'extrémité intérieure L'une de celles-ci court dans la direction du 24° sud-est, et a deux milles et demi de longueur; l'autre se dirige au nord; et toutes deux se terminent à 55° 37′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 229° 29′ de longitude. L'examen de cette branche insignifiante, qui prend un cours sinueux entre de hautes montagnes stériles et couvertes de neige, nous occcupa tout le reste du jour. A dix heures du soir, nous en atteignîmes la principale entrée, et nous nous logeâmes sur une pointe de la rive continentale.

Le lendemain matin, (10 août), nous prolongeâmes cette rive, qui est presque en ligne directe, sans coupures, et se dirige au 5° nord-ouest. A l'heure du déjeûner, nous atteignîmes la pointe sud d'un autre bras,

qui avait environ un demi-mille de largeur.

Le temps pour lequel nous avions pris des vivres était alors expiré, et nous nous trouvions à cent vingt milles des vaisseaux par la route la plus courte. Sachant que toutes les petites branches de l'est aboutissent au pied de la haute chaîne de montagnes, ou forment des îles peu étendues, je me décidai à ne plus m'en occuper, et à suivre la principale ouverture. Nous continuâmes notre route avec ardeur. Depuis l'entrée du bras, laquelle gît par 55° 41′ de latitude, et 229° 16′ de longitude, nous étions, en général, disposés à croire que nous arriverions le soir, à l'extrémité intérieure de la branche principale. L'eau était d'une couleur très-légère, peu salée; et, sur la rive de l'ouest, l'intérieur du pays présentait des montagnes escarpées, presque aussi élevées que celles de la rive de l'est, que nous savions être une prolongation du continent, qui prenait alors la direction du 35° nord-ouest. Notre latitude observée à midi était de 55° 44′, et bientôt après nous dépassâmes une petite ouverture qui semblait former une baie de la largeur d'un demi-mille, et d'environ un mille de profondeur, dans la direction du nord-est. L'après-midi, les rivages qui, nulle part, n'étaient séparés par

un intervalle de plus de deux milles, se dirigeaient plus à l'ouest, et présentaient plusieurs petites baies et des anses.

Nous fîmes assez de chemin jusqu'au soir, que nous arrivâmes à une pointe située par 55° 56′ de latitude, et 228° 54′ ½ de longitude. Quoique la nuit ne nous permît pas de voir distinctement autour de nous, cependant nous ne doutâmes nullement que nous n'eussions atteint le confluent de l'entrée et de deux autres branches, qui la coupent presque à angles droits.

Je regrettai beaucoup de n'avoir pas examiné la petite branche que nous avions vue le matin, et la baie que nous avions dépassée dans le cours de l'après-midi. Ces recherches auraient complétement fixé la reconnaissance de la rive continentale jusqu'à cette pointe, que j'ai nommée POINTE-FITZGIBBON. Je me décidai cependant à suivre la branche qui se montrait alors au nord-est, et paraissait avoir quelque étendue.

Nous y pénétrâmes le lendemain matin (11). La largeur en est d'environ un mille. Après en avoir rangé la rive sud, remplie de petites baies, nous en atteignîmes, à six heures du soir, l'extrémité intérieure, laquelle aboutit par 56° 1′ ½ de latitude, et 229° 1′ de lon-

gitude, à un terrain bas, à travers lequel deux ou trois petits ruisseaux paraissent couler sur un banc de vase, où il y avait une immense quantité de bois flotté. L'eau en était parfaitement douce, très-vaseuse, et toute la surface était couverte de saumons morts ou mourants. Il s'en trouvait un grand nombre qui avaient encore assez de force pour remuer, mais ils ne pouvaient se tenir au dessous de la surface de l'eau. Durant cette excursion, nous en avions vu une multitude, non-seulement dans tous les bras, mais presque dans chaque courant d'eau douce, particulièrement près de l'extrémité intérieure de plusieurs entrées, où ils étaient en quantité innombrable, quoique la plupart très-malades. Nous en prîmes autant que nous en voulûmes. Leur couleur ressemblait peu à celle du saumon d'Europe; ils n'en avaient point la saveur, et ils nous procurèrent une nourriture très-insipide et très-médiocre. Tous étaient petits, d'une seule espèce, et nous leur donnâmes le nom de *salmons hunch-backeld* (de saumons bossus), parce que le mâle a dans la partie supérieure du dos une excroissance, d'où sortent ses nageoires dorsales. Cette protubérance a beaucoup plus d'épaisseur que le corps qui, au dessous, prend une forme à peu près cy-

lindrique. Les femelles étaient un peu meilleures à manger, et moins difformes, quoique cependant elles eussent, ainsi que les mâles, la bouche faite en forme de crochet, comme la mandibule supérieure du faucon. L'état où nous trouvâmes ces poissons, semblait être une suite du temps du frai, et pouvait provenir aussi des violents efforts qu'ils avaient faits pour remonter les courants d'eau douce, qui descendaient avec impétuosité. En effet, ils étaient meurtris ou blessés, ce que nous ne pûmes attribuer à une autre cause.

Dès que nous eûmes reconnu l'étendue nord-est de cette branche, qui n'est qu'une baie profonde, que j'ai nommée BAIE-BURROUGH, nous prolongeâmes, en revenant, la rive nord, qui se dirige un peu irrégulièrement au 53° nord-ouest jusqu'à une pointe, où j'observai 55° 54′ de latitude, et 228° 46′ de longitude. A cette station, que je nommai POINTE-LEES, le canal sud-ouest n'avait plus qu'un mille de largeur; et sa pointe nord-est d'entrée, à laquelle j'ai donné le nom de POINTE-WALEY, en est éloignée de quatre milles dans le 68° nord-est.

Je trouvai sur cette pointe les restes d'un village abandonné, le plus considérable que j'eusse vu depuis quelque temps. Nous pen-

sâmes qu'il pouvait contenir au moins trois ou quatre cents personnes qui, probablement, ne l'avaient quitté que peu de mois auparavant. Quelques minutes après midi, nous atteignîmes une étroite ouverture sur la côte nord, et qui se dirige au nord. Nous ne l'examinâmes point, et nous nous arrêtâmes pour dîner, à environ une lieue de ce village, dans la direction du 63° sud-ouest. Sur les huit heures du soir, nous arrivâmes à une pointe de la rive sud, située par 55° 50′ de latitude, et 228° 30′ de longitude.

Les doutes que nous avions conçus touchant notre situation étaient en grande partie dissipés. Les eaux avaient repris la couleur et la saveur de celles de l'océan ; et le canal, qui tournait au sud, semblait s'élargir dans cette direction. Une pointe de la rive nord, située au 49° nord-est, à peu près à un mille de distance, formait la pointe sud-est d'une petite ouverture, qui semblait se diviser en deux branches, l'une se dirigeant au nord, et l'autre à l'est-nord-est. Cette dernière paraissait communiquer à celle que nous avions vue dans l'après-midi, et faire une île de la terre sur laquelle nous avions dîné.

Le 12, au matin, nous marchâmes au sud, dans la persuasion que cette route nous mène-

rait aux vaisseaux, dont nous étions alors à la distance de cent quarante milles au moins. La brume nous empêcha de voir distinctement la région dont nous étions environnés; cependant nous pûmes remarquer, sur la rive de l'ouest, deux ouvertures qui conduisaient au nord-est. La plus méridionale semblait spacieuse, et large d'environ deux milles. Au sud de celle-ci, la rive de l'ouest paraissait presque sans coupures, avec une ou deux petites baies seulement, et quelques îlots détachés à peu de distance. La rive de l'est, que nous prolongeâmes, est au contraire, très-hachée. Néanmoins nous n'en examinâmes point les différentes entrées; car nous avions à peine, aux différentes stations, le temps de mesurer les angles nécessaires pour déterminer la ligne générale des rives de ce canal, dont la largeur paraissait, à mesure que nous avancions, s'accroître d'une à deux lieues.

A l'instant où nous nous rendions vers une des pointes, nous aperçûmes quelques naturels dans leurs pirogues, près de la rive. Quatre de ces pirogues, d'une grande dimension et remplies de monde, se portèrent vers la chaloupe, qui était à quelque distance à l'arrière. Les chansons de ceux qui les conduisaient, nous firent croire qu'ils avaient des intentions

pacifiques. Il nous vint aussi une petite pirogue, contenant deux ou trois personnes, qui s'approchèrent de nous sans la moindre hésitation, et qui, après avoir accepté, d'un air de très-bonne humeur, les faibles présents que nous leur offrîmes, firent connaître nos dispositions amicales à quelques-uns de leurs camarades, qui se tenaient sur la côte. Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver sur deux petites pirogues, qui nous atteignirent au moment où nous débarquions. Leur conduite fut honnête et tranquille, et ils parurent également satisfaits des présents que je leur distribuai. Ils proposèrent l'échange de leurs fourrures et de quelques autres objets, et le marché eut lieu. Ne leur soupçonnant point de mauvais desseins, quoique, comme la plupart des naturels que nous avions déja rencontrés, ils fussent bien armés, je descendis à terre, laissant à M. Puget, qui restait dans la yolle, le soin de les amuser. Peu de temps, après ils devinrent excessivement bruyants, et ils appelèrent à grands cris les pirogues, qui étaient près de la chaloupe. A mon retour au canot, M. Puget m'apprit qu'ils avaient montré beaucoup de penchant au vol, et qu'il avait lieu de les croire mal intentionnés. Dans l'espoir de m'en débarrasser, j'ordonnai immédiate-

ment d'éloigner le canot du rivage; mais ils poussèrent de grands cris durant cette petite manœuvre. Leurs pirogues étaient alors au nombre de quatre ou cinq. Ceux qui les montaient se cramponnèrent à l'arrière de la yolle, en criant : *Winny water !* Souvent, à notre sollicitation, leurs mains quittaient notre plat-bord, mais ils le reprenaient presque au même instant. Cependant nous étions hors des rochers, et nous avions en partie obtenu l'usage de nos rames, sans avoir eu recours à la force, lorsque la plus grosse des pirogues, que dirigeait une vieille femme qui portait un ornement de lèvre d'une taille énorme, nous aborda de l'avant. La mégère s'étant saisie, à l'instant, de notre ligne de sonde, amarra avec la corde son embarcation à la nôtre, tandis qu'un jeune homme, qui paraissait être le chef de la troupe, s'assit sur la yolle, et mit un masque ressemblant à une tête de loup, qui offrirait quelques traits humains. Sur ces entrefaites, l'Indien qui nous avait abordés le premier, parvint à nous emporter un fusil. Notre situation était alors très-critique et très-alarmante. Nous avions découvert trop tard la perfidie de cette peuplade; et, pour ajouter à notre embarras, la chaloupe était trop éloi-

gnée

gnée pour nous donner immédiatement du secours. Elle accourait à force de rames, il est vrai ; mais, pour qu'elle pût arriver à temps, il fallait parlementer; et c'était là notre seul espoir. Je m'avançai, tenant un fusil à la main, dans le dessein de parler au chef. Aussitôt les Indiens, au nombre de cinquante, dont nous étions entourés, saisirent leurs dagues, et agitèrent leurs lances qu'ils dirigèrent de tous côtés vers nous. Je n'avais pas encore perdu l'espoir d'effectuer notre départ, sans en venir aux dernières extrémités. A ma prière, le chef quitta la chaloupe sur le champ, et me fit entendre par signes, que si je voulais déposer mon fusil, ses compatriotes baisseraient leurs armes. La condition fut exécutée de part et d'autre, et la tranquillité sembla rétablie. Je crois même qu'il ne serait rien arrivé de plus fâcheux, si les Indiens n'avaient pas été excités par les vociférations de la vieille femme, qui parut mettre en usage toute la force de sa langue infernale, pour les pousser à des actes d'hostilité contre nous. Ses clameurs produisirent beaucoup d'effet sur les Indiens qui se trouvaient à l'arrière de la yolle, et elle fut parfaitement secondée par un vieillard, d'une mine très-féroce, qui était dans une des moyennes pirogues. Celui-ci, aidé de

ses compagnons, saisit nos rames du côté de tribord, et nous empêcha de nous en servir. Voyant que, de ce côté, on brandissait de nouveau les lances contre nous, je fis encore des signes de paix, et je me portai près du gouvernail, où M. Puget épuisait tous les moyens de conciliation, et nous parvînmes, pour la seconde fois, à faire baisser les armes.

Les choses demeurèrent en cet état pendant quelques instants. Je m'étais à peine retourné, que je vis en mouvement toutes les lances de la pirogue, qui portait le chef et la vieille femme; mais, en m'avançant, j'obtins encore qu'elles se baisseraient. Tandis que je m'occupais de cette dernière négociation, les Indiens placés près du gouvernail de la yolle redevinrent turbulents, et, lorsque j'eus le dos tourné, une commotion générale éclata: Ils nous jetèrent quelques lances, dont deux ou trois passèrent très-près de moi. De tous côtés ils se saisirent de tout ce qu'ils purent atteindre dans notre embarcation, et commirent d'autres actes de violence. Notre perte semblait presque inévitable; et il y avait peu d'apparence que nous pussions nous dégager avec le peu de forces que nous avions à opposer à ceux qui nous entouraient et nous tenaient si complétement en leur pouvoir.

Quoiqu'il ne se fût écoulé que dix minutes depuis mon retour de la côte, la chaloupe était cependant arrivée à la portée du pistolet. Bien convaincu que notre patience avait donné de l'audace aux Indiens, et voyant que le seul moyen d'échapper à leur supériorité en nombre, était d'employer celle de nos armes, j'ordonnai de faire feu. La yolle et la chaloupe ayant tiré à l'instant même, il en résulta l'effet que je desirais, et nous eûmes le bonheur d'échapper au danger le plus imminent.

Les Indiens qui étaient dans les petites pirogues se jetèrent à la mer, tandis que ceux qui montaient les grandes, se portant tous du même côté, élevèrent l'autre flanc de leur embarcation, de manière à être à l'abri du feu de la yolle, quoiqu'un peu exposés à celui de la chaloupe, et ils gagnèrent ainsi le rivage.

Ils n'avaient laissé sur la yolle, outre la caisse d'armes, qu'une carabine, un mousquet, un fusil de chasse et une paire de pistolets de poche. Ils s'étaient emparés de trois mousquets, d'un fusil de chasse, de deux gibernes, de quelques livres, et de quelques objets de peu de valeur. Il nous restait cependant des ressources suffisantes pour notre défense à l'avenir, et j'ordonnai de mettre les

armes en état, tandis qu'on détruirait les pirogues de cette perfide tribu, que je voulais châtier. Mais comme on ramait vers la côte pour effectuer ce dessein, j'appris que deux de nos canotiers étaient dangereusement blessés, accident que je n'avais pas remarqué, parce que ces matelots s'étant tenus constamment à leur poste, y avaient déployé de la vigueur. Après un avis si fâcheux, je ne songeai plus à punir une agression que rien n'avait provoquée.

Les Indiens, arrivés au rivage, montèrent sur les hautes falaises de roche dont il est composé, d'où ils assaillirent la chaloupe à coups de pierres. Quoiqu'elle fût à la distance de trente ou quarante verges, elle en reçut quelques-unes, et on lui tira aussi un coup de fusil. Les armes que les sauvages nous avaient enlevées étaient toutes chargées. Celles qui leur appartenaient, lorsqu'ils nous attaquèrent, n'étaient probablement pas en état, car l'un des plus féroces de la bande me coucha en joue, à l'instant où je donnai l'ordre de faire feu; mais le coup ne partit pas; et, déposant son mousquet, l'Indien prit sa lance avec toute la tranquillité possible.

La chaloupe nous ayant rejoints, je partageai entre les deux embarcations les armes à

feu et les munitions qui nous restaient. Nous étions bien préparés alors à repousser toute attaque ; et, afin de laisser à M. Menziez le temps de panser les blessés, les canotiers se reposèrent sur leurs rames, à environ un quart de mille de l'escarpement sur lequel s'étaient retirés les sauvages. Robert Betton, tandis qu'il était occupé à éloigner la caisse d'armes, fut d'abord blessé à la poitrine. Empoignant la lance de son ennemi, il diminua la force de ce premier coup; mais il en reçut un second dans le haut de la cuisse; et la blessure était profonde et presque mortelle. George Bridgeman fut aussi très-dangereusement blessé à la cuisse, qu'il eut transpercée d'outre en outre. Néanmoins j'eus la satisfaction, lorsque M. Menziez les eut pansés l'un et l'autre, d'apprendre qu'il ne les jugeait pas absolument en danger, et qu'il espérait même les guérir de manière à ce qu'ils ne restassent pas estropiés.

Betton et Bridgeman avaient été attaqués quand je passai pour la seconde fois à l'arrière de la yolle, et à l'instant même qui précéda l'ordre que je donnai de faire feu. Le dernier cherchait à empêcher les Indiens de la grande pirogue de s'emparer d'une arquebuse à croc. On arrangea le mieux qu'il fut

possible, dans mon embarcation, une place pour l'un des blessés. On en fit autant pour l'autre dans la chaloupe, et nous continuâmes notre route. La pointe sur laquelle nous avions débarqué, gît par 55° 37′ de latitude, et 228° 30′ de longitude. Je lui ai donné le nom d'ESCAPE (1) POINT. Les perfides Indiens s'étant montrés, pour la première fois, dans une petite ouverture située à environ une lieue au nord de cette pointe, je l'ai nommée TRAITOR's-COVE (*Anse-des-Traîtres*).

M. le lieutenant Swaine, et M. Menziez, me dirent que ces hardis sauvages, en s'approchant pour la première fois de la chaloupe, avaient montré de l'amitié et beaucoup de bonne humeur ; qu'après avoir proposé de vendre leurs fourrures, ils en avaient jeté deux dans l'embarcation, et qu'ils parurent satisfaits de ce qu'on leur donna en retour. Très-avides d'échange, ils se pressèrent ensuite autour de la chaloupe, afin de se cramponner au plat-bord; et, comme on le trouva mauvais, ils tinrent leurs pirogues à une distance respectueuse, en témoignant

(1) *Escape* signifie l'action de se dérober au péril. *Note du Traducteur.*

toutefois un peu de mécontentement. On n'y voyait qu'un extrême empressement pour le trafic, quand la vieille furie, la seule femme de la troupe, irritée de ce que la chaloupe refusait de s'arrêter, plaça sa pirogue de manière à lui couper le chemin. Alors on coucha ces sauvages en joue, et on leur fit des menaces qui les décidèrent à se porter en arrière, malgré la vieille qui, évidemment, avaient des projets d'hostilité.

M. Swaine jugeant qu'il était nécessaire d'être sur ses gardes, ordonna de tenir toutes les armes prêtes, et surtout de les charger. Cette dernière opération se fit en secret, afin de ne pas donner l'alarme aux Indiens, qui étaient à quelque distance. On ne permit qu'à une pirogue à la fois de s'avancer pour recevoir des présents. Les sauvages les recevaient avec beaucoup de civilité, et toute leur conduite annonçait des dispositions amicales. Ils paraissaient les conserver encore, lorsqu'ils pagayèrent avec préciptitation vers la yolle, d'après l'invitation de leurs camarades, rassemblés autour de notre embarcation. Leurs efforts redoublés pour l'atteindre furent attribués à l'empressement d'arriver à un marché mieux fourni ; mais lorsqu'on vit leurs lan-

ces en mouvement, la chaloupe vint à notre secours sans perdre de temps.

La conduite de cette peuplade était si différente de celle des autres Indiens que nous avions rencontrés, que je craignis d'abord que, pendant mon absence, on ne les eût offensés par mégarde ; mais il n'en était rien. Au contraire, jusqu'à mon retour ils s'étaient efforcés de nous donner l'idée la plus favorable de leurs bonnes intentions, en répétant plusieurs fois le mot *wacon*, qui, dans leur langage, signifie amitié. Il semblerait donc que leur projet d'attaque fut formé dès l'instant où ils nous virent, ou qu'ils se déterminèrent d'après notre modération et notre lenteur, qu'ils prirent pour de la crainte. Il n'est pas facile de deviner s'ils voulaient se venger sur nous, du mal que leur avaient fait d'autres navigateurs, ou s'ils jugeaient qu'ils obtiendraient plus facilement par la violence les objets précieux que nous possédions.

Les fusils et les autres marchandises d'Europe que nous leur vîmes, étaient des preuves de leurs rapports avec des navires de commerce. Le premier d'entre eux qui vint nous voir, nous donna lieu de croire que des blancs les avaient trompés. Il nous fit entendre, par des

expressions et des signes trop clairs pour que nous pussions nous y méprendre, qu'on leur avait vendu un ou plusieurs fusils, qui avaient crevé dans leurs mains, fraude que l'on n'a que trop fréquemment employée, tant sur cette côte qu'aux îles Sandwich, et sur les autres îles de l'océan Pacifique.

Persuadé qu'on s'était permis contre les Indiens de pareils actes d'iniquité, je pensai qu'ils jugeaient nos armes supérieures à celles qu'ils avaient achetées des navires de commerce. Nous nous aperçûmes facilement qu'ils donnaient la préférence aux nôtres; et, peut-être, furent-ils tentés d'enfreindre les lois de la justice pour s'emparer, par la force, de ces instruments d'un si grand prix, que leur vendaient, très-défectueux, des commerçants qui abusaient de leur bonne-foi.

Au reste, je dois avouer que nous manquâmes de circonspection, ce qui, non moins que les démonstrations amicales de ces Indiens, leur procura la facilité de rassembler presque toutes leurs forces autour de nous. Dans les premiers temps de notre voyage, leur conduite nous eût donné des soupçons, et nous en eûmes principalement conçus, en leur voyant jeter leurs chiens à la mer. Mais, accoutumés depuis longtemps à des commu-

nications paisibles avec les diverses tribus que nous rencontrions, nos inquiétudes sur le mal qu'elles pouvaient nous faire, étaient entièrement effacées. Notre vigilance s'était donc fort relâchée ; car, quoique nous eussions plus d'armes que l'été précédent, elles se trouvaient en mauvais état par le défaut d'usage, et, dans un si pressant besoin, la plupart ne purent nous servir. Heureux jusqu'à ce moment, je croyais que nous le serions jusqu'au terme de nos recherches, et que j'aurais la satisfaction de terminer l'expédition, sans me voir réduit à la cruelle nécessité de faire feu sur des créatures humaines.

Je ne pus savoir quel fut l'effet de notre mousqueterie. Nous vîmes tomber quelques hommes, comme s'ils étaient tués ou dangereusement blessés, et nous entendîmes de grandes lamentations, lorsque ces sauvages eurent gagné leurs retraites dans les bois, d'où ils ne montrèrent aucune disposition à renouveller l'attaque.

Depuis *Escape-Point*, nous traversâmes, sans nous arrêter, une baie très-étendue, dans laquelle se montraient plusieurs petites ouvertures, qui paraissaient conduire à l'est et au sud-est. A trois heures, nous atteignîmes une petite île, située au 9° nord-ouest, à la di-

stance de cinq milles d'*Escape-Point*. La largeur du canal sud que nous descendions vers le sud, qui avait été de près de deux lieues, se trouvait à peine d'une. C'était l'effet d'une île d'une lieue de longueur, qui gît au 60° nord-est et au 60° sud-est, à la distance d'environ un mille de la rive de l'est. Je l'ai nommée Ile-Betton, du nom de l'un des deux matelots blessés. Il y a au nord-ouest plusieurs rochers dangereux, qui gissent à un demi-mille de la côte, et l'on voit plusieurs îles de moindre dimension dans le petit intervalle qui sépare la rive est de l'Ile-Betton de la côte est du canal. Nous suivîmes cet étroit passage de l'est, et nous attendîmes le jour près d'une pointe de la rive est, que, du nom de son excellence, Don Higgins de Vallenar, président du Chili, je nommai Pointe-Higgins. Elle gît par 55° 27′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 228° 25′ de longitude. Une autre pointe, d'une saillie très-remarquable, située sur la côte opposée, en est à 14 milles et demi, au 78° nord-ouest.

Immédiatement au sud de la Pointe-Higgins, nous dépassâmes, le 13 au matin, une petite ouverture de la largeur d'environ deux milles; et, après avoir fait depuis cette pointe, environ cinq milles au 10° sud-ouest, nous en

atteignîmes une autre. Il résultait de là, que nous étions dans la partie nord-est d'une ouverture très-étendue, tracée sur la carte de Don Caamano, sous le nom d'*Estrecho del Almirante Fuentes, y entrada de nostra senora del Carmin.*

La Pointe-Higgins forme évidemment la pointe nord-ouest de l'entrée nord dans le canal de Revilla-Gigedo. La pointe sud, que j'ai nommée *Pointe-Vallenar*, fait l'extrémité nord-est de l'île de Gravina, et gît au 8° sud-ouest, à deux milles de la Pointe-Higgins. L'intervalle forme l'ouverture du canal. La pointe en saillie remarquable, que nous avions atteinte, la veille au soir, me parut être le *Cap-Caamano*. Elle divise ce bras de mer en deux branches principales; l'une que nous avions suivie jusqu'à cette station, et l'autre s'étendant vers le nord, et paraissant avoir environ quatre milles de largeur. Je supposai celle-ci le canal par lequel M. Brown, commandant du *Butterworth*, était rentré dans l'océan à 56° 20′ de latitude. La rive opposée de l'Estrecho de Fuentes, etc., c'est-à-dire, du prétendu détroit de Fonte, au sud du Cap-Caamano, n'était pas à plus de sept ou huit milles de distance; mais sur la carte espagnole, elle se trouvait placée une fois plus loin;

et les latitudes y diffèrent très-essentiellement du résultat de nos observations.

Nous ne doutâmes pas que cette route ne nous reconduisît aux vaisseaux. Il était alors prouvé que la terre au nord du canal de Revilla-Gigedo formait une île très-étendue, dont nous avions presque entièrement fait le tour.

Pénétré de reconnaissance pour les secours généreux de Don Quadra, qui agissait sous les ordres du comte Revilla Gigedo, vice-roi de la nouvelle Espagne, et pour les bontés de son excellence, qui m'avait offert toute l'assistance que pourraient fournir les pays soumis à son autorité, je ne changeai point le nom de ce canal, et j'ai même donné à la terre, qui en forme la majeure partie, du côté nord, celui d'ILE-DE-REVILLA-GIGEDO.

A l'opposite de l'entrée est du canal, est situé le *Bocas de Quadra*. J'avais toujours regretté que l'on n'eût pas reconnu les importantes obligations que les officiers et les équipages de *la Résolution* et de *la Découverte*, eurent au major Behm, en l'année 1779, au *Kamtschatka*, et que l'on n'eût pas placé le nom de cet officier sur la carte de leur voyage. Je saisis donc cette occasion de

nommer le canal qui sépare du continent l'île de Revilla-Gigedo, CANAL-DE-BEHM.

En quittant cette station, nous prolongeâmes la côte ouest de l'île de Gravina, dont les rivages, à peu près en ligne directe et sans coupures, s'étendent au 13° sud-est, jusqu'à une pointe, où j'observai 55° 10′ de latitude et 225° 28′ de longitude. De cette pointe, et sur une étendue de deux lieues au nord, la largeur du canal n'est pas de plus d'une lieue et demie; mais en avançant vers le sud, elle est de deux ou trois lieues. La rive de l'ouest paraissait très-hachée et plus élevée que celle de l'est, qui est d'une hauteur modérée et couverte de bois.

Cette dernière rive prend ensuite la direction du 20° sud-est, l'espace de cinq milles, puis tourne brusquement à l'est et au nord-est, paraissant diviser l'île de Gravina par un passage de la largeur d'environ deux milles, et dans lequel se montraient des îlots de roche et des rochers, en quantité innombrable. Mais la brume ne nous permit pas de les voir bien distinctement, non plus que les rives du passage.

La branche principale se dirigeant toujours au sud, était évidemment celle dans laquelle les vaisseaux pouvaient naviguer le plus faci-

lement, et je me décidai à la reconnaître. Nous continuâmes donc notre route, jusqu'à dix heures du soir, et nous passâmes la nuit dans une petite anse, près d'une pointe située par 55° 0′ 30 de latitude, et 228° 40′ de longitude, que je nommai POINTE-DAVISON, en l'honneur d'Alexandre Davison, propriétaire de notre navire d'approvisionnement. La nuit fut très-orageuse. Nous nous remîmes en route, le 14, de grand matin; mais l'agitation de la mer retarda considérablement notre marche, jusqu'à ce que nous eussions dépassé une pointe de terre en saillie, à laquelle je donnai le nom de POINTE-PERCY. Là, pour la première fois, durant cette excursion, nos voiles nous furent de quelque secours.

La Pointe-Percy forme l'extrémité ouest d'un groupe d'îles basses, très-étroit, qui gît au 5° sud-ouest, à quatre milles de la Pointe-Davison. Ce groupe, qui paraît s'étendre sur un espace de cinq milles dans l'est-nord-est, semble presque toucher la côte de l'est, qui est très-coupée au nord et au sud, et former une autre division de l'île de Gravina. La pointe sud de l'-le (ou des îles) de Gravina, que j'ai nommée CAP-DE-NORTHUMBERLAND, gît au 65° sud-est, à la distance de trois lieues

de la Pointe-Percy. Pour y arriver, nous traversâmes plusieurs groupes de rochers dangereux, qui gissent en toute direction, à une considérable distance du rivage, avec des sondes très-irrégulières de quatre à trente brasses; mais les herbes marines qui croissent dans les environs, indiqueront suffisamment ces écueils pendant le jour.

Vers midi, je débarquai sur une petite île au sud du cap Northumberland, et j'observai 54° 51′ ½ de latitude et 228° 55′ ½ de longitude. De dessus cette île, qui est assez élevée, je vis très-distinctement les rochers et les brisans qui l'entourent en toutes directions. J'apercevais aussi, au 67° sud-ouest, à huit ou neuf lieues de distance, la pointe ouest d'entrée dans ce bras de mer, nommé par Don Caamano, *Cap-de-Chacon*, et le *Cap-Fox* dans l'est-quart-sud, à cinq lieues de distance. A peu près à un mille au nord-est de cette position, je remarquai, sur une roche isolée, les restes d'un grand village, beaucoup plus exposé à l'inclémence du temps qu'aucune autre des habitations que nous avions rencontrées jusqu'alors. Nous y trouvâmes un sépulcre d'une espèce particulière. C'était une sorte de voûte, en partie formée par la cavité naturelle des roches,

roches, et en partie par les grossiers artistes du pays. Elle était revêtue de planches, et contenait quelques fragments d'armes, placées près d'un coffre carré, couvert de nattes et cordelé d'une manière curieuse. Nous supposâmes que ce coffre contenait les restes d'un chef; et quelques personnes du détachement desiraient d'en voir le dedans. Mais un ultérieur examen n'étant d'aucune utilité, et pouvant d'ailleurs donner de l'ombrage, ou causer beaucoup de peine aux parents et aux amis du défunt, s'ils étaient dans l'usage de visiter les tombeaux, je ne voulus point laisser ouvrir celui-ci, non d'après des idées superstitieuses, comme on le supposa, mais d'après la conviction qu'il faut réprimer sa curiosité, lorsqu'elle n'est bonne à rien.

Nous nous portâmes ensuite à l'entrée sud du canal de Revilla-Gigedo. Mais il nous fut encore impossible de bien examiner cette région; car immédiatement après midi, le temps devint très-épais, et, par intervalle, il s'éleva du brouillard. Sur le soir, une houle pesante, du sud-ouest, brisa avec violence, sur les rivages, et tout annonçait une tempête. Cependant, nous atteignîmes, avant la fin du jour, l'anse où, le 3 au soir, nous avions

trouvé un asile. La nuit fut plus modérée que nous ne l'attendions ; et le lendemain, de grand matin (le 15), nous fîmes route vers les vaisseaux.

L'après-midi, nous atteignîmes le bras de mer, dont la reconnaissance nous avait occupés, depuis le 27 juillet, jusqu'au 2 de ce mois. La distance de son entrée à son extrémité intérieure est d'environ 70 milles. Je l'ai nommé CANAL-DE-PORTLAND, en l'honneur de la famille de Bentinck.

Nos vivres se trouvaient alors tellement épuisés que, ce jour, chaque personne du détachement dîna avec une demi-pinte de pois, et que nous fûmes obligés de faire force de rames ou de voiles, toute la nuit. Le 16, à sept heures du matin, nous arrivâmes à bord, à la grande satisfaction de chacun de nous, car depuis vingt-trois jours, nous n'avions presque pas quitté nos canots. Nous avions parcouru plus de sept cents milles géographiques, pour reconnaître seulement vingt lieues de la ligne du continent, en avant de notre mouillage. C'est par de si pénibles et de si dangereux efforts que nous sommes parvenus à déterminer graduellement les limites nord-ouest du continent de l'Amérique.

Notre longue absence avait causé une dou-

loureuse inquiétude à bord de *la Découverte* et du *Chatam*. J'eus la satisfaction d'apprendre que tout y allait bien, que les divers travaux étaient achevés et que le temps avait permis de faire assez d'observations astronomiques pour remplir mes vues.

D'après les secours donnés à propos et les soins prodigués aux deux blessés, leur guérison s'avançait; et comme rien ne me retenait plus à ce mouillage, je fis rembarquer tout ce qui était sur la côte, et je donnai l'ordre de tenir les vaisseaux prêts à descendre l'entrée, le lendemain matin.

M. Johnstone était revenu, le 3 juillet. En quittant le mouillage, une forte brise du sud avait extrêmement retardé sa marche vers cette direction; et ce ne fut que le 24 au soir, qu'il atteignit l'ouverture, ou baie la plus septentrionale. Il avait fait tous ses efforts pour commencer à la Pointe-Maskelyne, sa reconnaissance des rivages du continent; mais le vent et une grosse mer étant contraires à son dessein, il entra dans cette ouverture pour l'examiner plus en détail, jusqu'à ce que le temps devînt plus modéré : car ce n'est qu'une baie spacieuse, dont un banc de très-petit fond borde les rivages, en toutes directions. Une coupure de ce même banc,

dans le nord-est, forme l'embouchure d'une petite rivière, dont la largeur n'excède pas, selon M. Johnstone, la longueur d'un navire. Les naturels qui avaient abordé les vaisseaux à leur passage, arrivèrent aussi, près du détachement qui eut quelque inquiétude en les voyant revenir pendant la nuit. Cependant on fut bientôt convaincu qu'ils n'avaient pas de mauvais desseins; car à peine leur eut-on fait entendre que l'heure était indue, qu'ils se retirèrent, après avoir jeté toutefois quelques poissons dans l'un des canots. A la première entrevue, on les avait priés d'en apporter, ils promirent de le faire, et l'on peut supposer qu'à la seconde, ils venaient remplir leur promesse.

Le 25, au matin, le détachement quitta cette petite rivière. Dans sa dernière excursion, M. Whidbey en avait trouvé une au Port-Essington; et jusqu'alors on n'en avait vue aucune, au nord de celle de Colombia. Ce sont des courants d'eau trop peu considérables pour qu'on leur donne le nom de rivières, et à peine sont-ils dignes de recevoir celui de ruisseaux. Mais si, à l'appui de quelque opinion imaginaire, ou pour établir les prétendues découvertes de de Font, de Fonta, ou de Fuentes, on voulait considérer quel-

qu'un de ces ruisseaux comme le *Rio-de-los-Reys*, qu'on dit aboutir au *lac Bell*, je dois prévenir que ni l'une ni l'autre embouchure ne se trouve à 53° 53′ ou 63 degrés de latitude nord, où les navigateurs de cabinet placent celles de ce fameux *Rio-de-los-Reys*.

S'il existait, près du 43e ou du 53e parallèle nord, une rivière, ou bien une ouverture, on aurait, selon toute apparence, trouvé parfait le système dont il s'agit ici; mais malheureusement pour les *faiseurs d'hypothèses*, *nos travaux-pratiques* l'ont fortement ébranlé, le ruisseau reconnu par M. Whidbey tombant dans le Port-Essington, à 54° 15′ de latitude, et l'embouchure de celui qu'a trouvé M. Johnstone, étant à 54° 59′, ce qui ne correspond à aucune des positions dont je vien de parler.

M. Johnstone employa toute la journée du 25 à se rendre à la Pointe-Maskelyne, où, le lendemain matin, il reprit l'examen de la rive continentale. Il remonta une branche qui se dirige immédiatement au sud-est, et il arriva assez tard dans l'après-midi, à son extrémité intérieure, par 54° 20′ de latitude, et 230° 21′ de longitude, point où elle n'est plus qu'à un demi-mille de la partie nord-est du Port-Essington. La rive sud-ouest de ce bras

est presque en ligne directe et sans coupures. La largeur en est, généralement, d'un mille et demi à deux milles, excepté sur une étendue de six ou sept milles en dedans de l'entrée, où elle est bien moindre. En partant de l'extrémité intérieure du bras, le détachement revint le long de la rive nord-est; et, à peu près à la nuit, il entra dans une étroite ouverture que, le 27 au matin, M. Johnstone vit s'étendre irrégulièrement, d'abord vers le nord et le nord-ouest, l'espace de quatre milles, puis à l'est-nord-est, jusqu'à 54° 31′ $\frac{1}{2}$ de latitude, et 230° 16′ de longitude. La largeur générale de cette branche est d'un mille; mais à l'extrémité de son cours au nord-ouest, elle est réduite par la projection de deux pointes qui s'avancent, à environ cinquante brasses l'une de l'autre. La pointe de la rive ouest est un escarpement de roche à pic, qui, au temps de la mer haute, devient une île. Elle avait été la résidence d'une nombreuse tribu d'Indiens, dont les huttes tombaient en ruine, mais qui avaient dû former une des bourgades les plus considérables et les plus peuplées que M. Johnstone eût encore remarquées. De retour vers midi, à l'entrée de l'ouverture, il y observa 54° 24′ de latitude, et 230° 10′ de longitude.

Comme c'était dans ce bras que M. Brown avait châtié les naturels en canonnant leur village, le détachement fut très-surpris de n'y avoir pas vu un seul habitant depuis le 24 au soir. En conséquence, M. Johnstone examina plus en détail les rives, et, le 28 au matin, celles de la baie où s'était engagée la querelle, attirèrent toute son attention. Il découvrit, à l'extrémité intérieure, une petite roche en saillie, où se trouvaient les restes d'un petit nombre d'habitations indiennes, qui paraissaient avoir été abandonnées récemment. Les trous des boulets qui avaient traversé les maisons, annonçaient assez que c'était là le lieu qu'avait décrit M. Brown.

En rangeant la rive continentale, M. Johnstone arriva dans la principale entrée, après avoir traversé un étroit canal, d'environ un demi-mille de long, placé deux milles à l'est du point par où il avait pénétré. Il en résultait que la terre intermédiaire est une île d'une lieue de longueur, et d'une demi-lieue de largeur. Derrière cette île, un petit bras s'étend au sud-est, l'espace de deux milles, puis au nord-est, quatre milles plus loin. Le lendemain, le détachement pénétra, par 54° 45′ de latitude, et 229° 50′ ½ de longitude, dans un autre petit bras, d'environ trois quarts

de mille de large, qui, après avoir couru l'espace de quatre milles à l'est-nord-est, se divise en deux branches, l'une courant au nord-quart-d'est, l'espace d'une lieue, où elle se réunit à l'entrée principale, ce qui fait de la terre à l'ouest, une île, située à peu près au nord-nord-est et au sud-sud-ouest. La longueur en est de cinq milles, et la largeur d'une demi-lieue. L'autre branche s'étend irrégulièrement vers le sud-est, où, par 54° 40′ ½ de latitude, et 230° 13′ de longitude, elle aboutit à un terrain bas et marécageux.

L'examen de ce dernier bras occupa le détachement toute la journée du 29 ; et le 30, il pénétra dans la seule ouverture qui lui restât à examiner. Sa pointe sud-ouest d'entrée, en travers de laquelle gissent quelques îlots de roche, est située par 54° 51′ ½ de latitude, et 229° 57′ de longitude. La largeur en est d'environ un mille, et elle se termine à la distance de près de six milles, dans la direction du 50° nord-est. M. Johnstone revint ensuite vers les vaisseaux. Pendant toute son excursion, il avait eu un très-beau temps.

J'ai nommé le bras de mer où se trouvait notre mouillage OBSERVATORY-INLET (*Entrée-de-l'Observatoire*), parce que nous eûmes le bonheur d'y faire toutes les observa-

tions astronomiques dont nous avions besoin. La quantité de saumons que nous prîmes dans l'anse où étaient mouillés les vaisseaux, lui valut le nom de SALMON-COVE (*Anse-des-Saumons*.

La latitude de notre observatoire était de 55° 15′ 34″, et la longitude vraie de 230° 16′ 30″.

La marée s'élevait généralement de 16 pieds, et la mer était haute, une heure huit minutes après le passage de la lune au méridien.

N. B. La longitude de plusieurs positions, entre la *Baie-de-la-Restauration*, a été corrigée d'après les observations que nous fîmes à ce dernier mouillage.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans le tome troisième.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

Seconde visite au Nord. — Reconnaissance de la côte d'Amérique, depuis Fitzhugh's-Sound jusqu'au Cap-Décision, et depuis Monterrey jusque par de-là la baie de S. Francisco, vers le sud.



